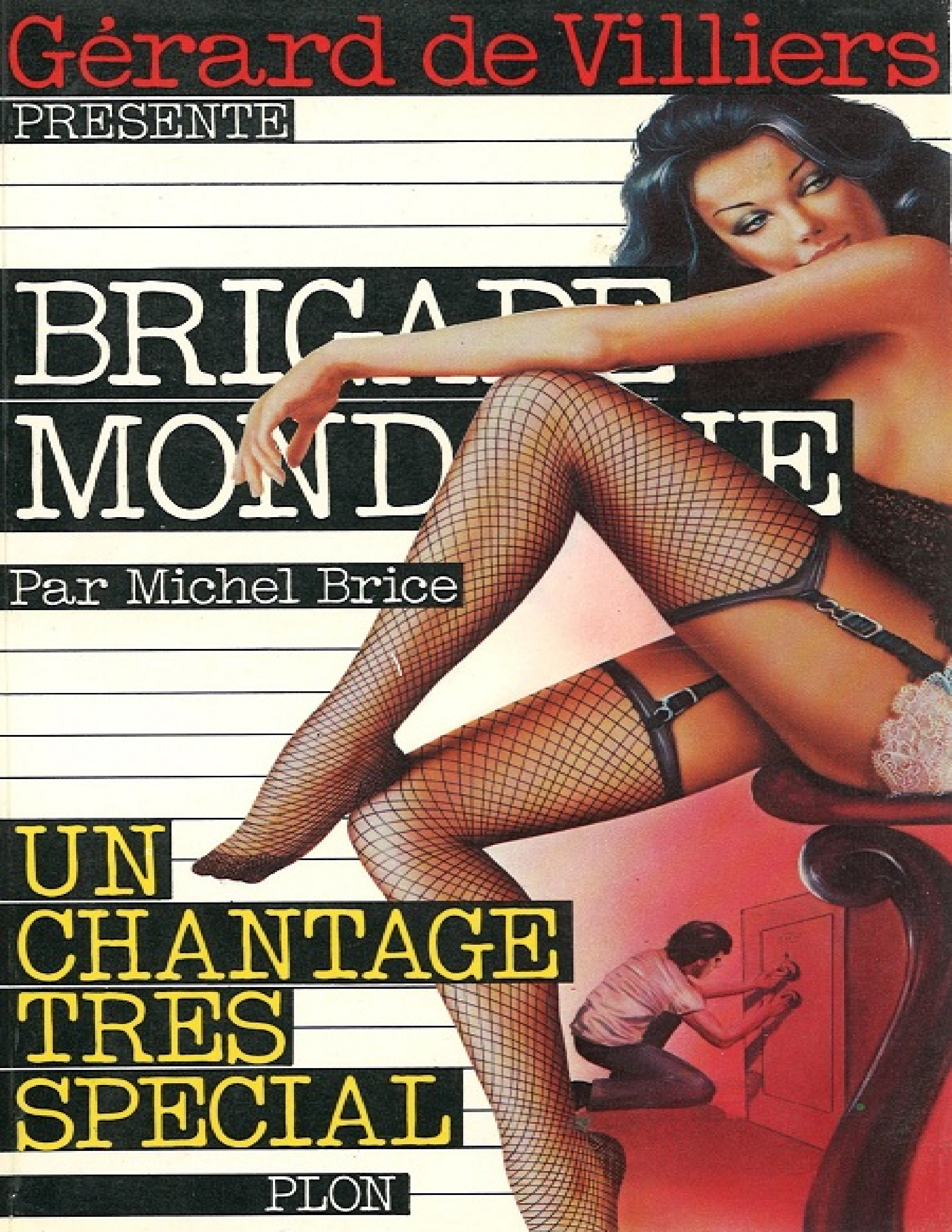

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDAINE
Par Michel Brice
UN
CHANTAGE
TRES
SPECIAL
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N°7)

UN CHANTAGE TRÈS SPÉCIAL

QUATRIEME

Les huit filles se dévoilaient au regard de Marcel. Toutes absolument nues, elles étaient mieux que jolies, immobiles, statues de chair offerte.

— Geneviève!

Docilement, la fille s'avança, les joues rosies. Alors, avant d'ouvrir le dossier, Marcel la fit tourner lentement sur elle même.

CHAPITRE PREMIER



Étouffé par la masse épaisse de la porte à double battant, la sonnerie ne produisit qu'un tintement très assourdi sur le palier.

Marcel Piarotti recula de deux pas sa haute silhouette, veillant à rester face à l'œilleton de contrôle disposé dans le panneau de droite. Machinalement, il rectifia de sa main gantée de daim clair les mèches grisonnantes sur ses tempes dégarnies. Son autre main tenait une mallette Delsey extra-plate, marquée à ses initiales de chaque côté de la serrure. La Delsey ne tarda pas à battre nerveusement contre la laine de son manteau de cachemire beige : près de trente secondes déjà que Marcel Piarotti avait sonné et Manuela ne venait toujours pas lui ouvrir. De nouveau, son index pressa rageusement le bouton de cuivre.

— Tu sais que j'ai horreur d'attendre, marmonna Marcel quand la porte s'entrebâilla enfin.

Le ton était dur, sans réplique.

Manuela ne se laissa pas impressionner. Elle observa calmement le visage en lame de couteau qui la dominait de très haut et soutint sans broncher le regard aigre des petits yeux noirs enrobés dans une multitude de rides.

— Tu es en avance, fit-elle remarquer d'une voix unie. Je me préparais pour toi.

Ses lourdes lèvres très fardées se tendirent dans un sourire plein de tendresse : depuis vingt ans qu'ils se connaissaient, Marcel n'avait pas changé. Toujours le même. Autoritaire, brutal, possessif. Elle adorait ça. À part les cheveux qui s'en allaient quand ils ne grisonnaient pas, il était exactement le même à cinquante ans qu'à trente, – la considérant comme sa chose – et continuant avec la même régularité à lui prouver qu'il en avait toujours le droit. Manuela, au cours de sa longue carrière de prostituée avait

donné du plaisir à des milliers d'hommes. Aucun n'avait tenu la comparaison avec Marcel. Et quand elle avait pu se retirer des affaires, un an plus tôt, c'est tout naturellement qu'elle était passée, toujours à son compte à lui, de l'autre côté de la barrière, celui des mères maquerelles. Et comme par le passé, c'était Marcel qui « gérait » ses gains.

Marcel Piarotti baissa les yeux sur le corps de sa maîtresse. Les rides autour de ses yeux se plissèrent encore plus. Il souriait. Heureux de retrouver Manuela. Prête comme il appréciait : les longs cheveux décolorés généreusement crêpés en boule autour de son visage gourmand de femme qui ne se lasse pas des hommes. Ultra-maquillée, à la mode des années cinquante, vêtue d'un peignoir de soie mauve sous lequel, il le savait, elle ne portait jamais rien, sauf ses bas roulés autour d'un élastique au-dessus du genou.

Il frissonna imperceptiblement, traversé par l'image du corps plantureux, très blanc, avec une poitrine et des hanches de Junon, que le peignoir ne recouvrait que comme à regret.

Manuela le devina à la seconde et son sourire s'accentua.

— Tu entres ? interrogea-t-elle, paupières battantes.

Il se ressaisit et s'essuya méticuleusement les semelles sur le paillasson avant de franchir le seuil. Vieux réflexe venu de son enfance de fils de famille ruinée, il y avait longtemps, à Toulon, bien avant qu'il ne commence à prendre de mauvaises fréquentations dans les bars louches de la basse ville.

Manuela referma la porte massive derrière lui et s'y appuya à deux mains en le regardant ôter son manteau, puis son foulard de chez Charvet qu'il jeta négligemment sur une des deux bergères en faux Louis XV disposées de l'autre côté de l'entrée autour d'une console à pieds dorés surmontée d'une glace à l'entourage compliqué. La Delsey résonna sur le marbre de la console et les gants atterrirent dessus. Marcel Piarotti vérifia rapidement dans la glace le nœud de sa cravate d'alpaga grège et rectifia les revers de son veston de tweed à larges chevrons gris vert, avant de revenir vers Manuela, qui n'avait pas bougé.

— La marchandise est là au complet ? fit-il en se penchant sur elle.

Elle baissa les yeux :

— Oui, dit-elle, les huit filles et les deux noirs. J'espère que la démonstration te plaira…

Elle voulut continuer, mais brusquement, les sons s'éteignirent dans sa gorge : Marcel avait posé sur elle ses longues mains aux doigts à la fois fins et musclés. Des mains qui valaient de l'or.

Marcel Piarotti était l'un des deux ou trois plus célèbres forceurs de coffres-forts de Paris sans chalumeau, sans massacre, sans dégâts. Rien qu'à l'aide de ses mains. Dans le milieu, on l'appelait « Doigts de fée ». Et le respect dont il était entouré était multiplié par un « détail » : il ne s'était jamais fait prendre, son casier judiciaire était quasiment vierge, en dépit de dizaines d'opérations, toujours en solitaire, depuis vingt-cinq ans qu'il était parti de chez Fichet, où il n'était entré que pour apprendre la technique.

Les ongles taillés court griffèrent la soie du peignoir qu'ils ouvrirent pour dénuder les épaules, puis la poitrine. Manuela se cambra nerveusement. Son amant avait pris ses seins par en dessous à deux mains et les massait délicatement, remontant peu à peu vers les pointes. Elles se mirent aussitôt à saillir.

Tout en accentuant ses caresses, Marcel se pencha, cherchant la bouche de sa maîtresse. Manuela la lui tendit, grande ouverte, langue sortie. Au moment où il plongeait en elle, elle poussa un gémissement sourd : la main droite de Marcel avait abandonné sa poitrine. Maintenant, elle fouillait dans la toison de son ventre, cherchant le sexe dans lequel elle s'enfonça aussitôt impérieusement.

Bras ballants, jambes ouvertes, Manuela se laissait faire. Inondée de bonheur. Abandonnée à son maître. Stupéfaite, comme chaque fois qu'il la touchait, qu'il daigne en avoir encore envie, après vingt ans. Elle avait beau se savoir encore très belle à son âge, elle ne cessait de s'émerveiller que Marcel ne l'ait pas encore abandonnée pour une fille plus jeune. Incrédule quand il lui répétait que ce qu'il aimait, c'était justement sa plénitude de vraie femme.

Elle se sentait au bord de crier quand il s'écarta soudain d'elle.

Elle se tendit vers lui, les seins et la bouche en avant, avec un gémissement de déception.

— Après, fit-il en souriant. On a du travail. Rhabille-toi.

Elle obéit, matée, sans un seul sentiment de reproche.

— Viens, fit-il encore.

Elle s’avança en resserrant la ceinture de son peignoir. Un peu haletante, tellement son ventre et sa poitrine étaient toujours embrasés.

Les serrures de la Delsey claquèrent, le couvercle s’ouvrit.

Manuela se pencha. Dedans, des liasses de billets en coupures de 500 F neuves soigneusement rangées.

— Dix millions anciens, commenta placidement Marcel Piarotti. Ça ira comme mise de fonds de départ ?

— Largement, dit Manuela en se serrant contre lui et en avançant la main.

Elle sourit amoureusement. Elle venait de vérifier d’un rapide attouchement ce qu’elle voulait savoir : il la désirait autant qu’elle le désirait.

— Tu sais, fit-elle d’une voix blanche, tu es resté en Allemagne près de quinze jours…

— Le boulot, lâcha-t-il, durci.

Elle se pressa les seins à deux mains.

— Sans doute, reprit-elle, mais moi, j’ai attendu…

Il rit :

— J’aime ça.

Elle baissa les yeux sans répondre. Se demandant si là-bas, à Francfort… Mais sans oser formuler sa question. Furieusement décidée, en tout cas, à se montrer supérieure, tout à l’heure à celles que, peut-être…

Déjà, il s’était détourné, examinant les trois portes intérieures de l’entrée, laquées blanc, à l’anglaise, sur fond de tissu rouge.

— Laquelle ? interrogea-t-il.

Elle s’empressa vers la porte de droite :

— C’est vrai, dit-elle, tu n’es encore jamais venu ici, la décoration te plaît ?

— Je te ferai le commentaire quand j’aurai tout vu, fit-il en la suivant.

Succédant à ce qui, du temps de l’ancien propriétaire, était une salle à manger aux murs tapissés de scènes champêtres, le grand salon correspondait exactement aux projets de luxe que Marcel Piarotti avait faits quand il avait chargé Manuela de rechercher dans Paris, et si possible dans

le seizième arrondissement, un appartement susceptible de correspondre à leur plan commun.

La pièce, immense, et meublée exclusivement en Chippendale, offrait exactement cette atmosphère de luxe feutré qu'il avait voulue : très grands canapés de cuir matelassé, fauteuils profonds, poufs, divans, tout y était pour l'usage prévu. Avec en plus une multitude de lampes douces disposées un peu partout, d'épais rideaux de velours tête de nègre, comme le tissu des murs. Et toute une série de tableaux libertins. Au centre, devant la cheminée où brûlait doucement un feu de bois, le seul élément moderne du salon : une table basse, moitié bar, moitié support à verres et cendriers en laque verte de Birmanie.

Les petits yeux noirs de Marcel Piarotti firent attentivement le tour du salon, s'arrêtant sur l'énorme bouquet de roses disposé dans un vase de Chine sur le marbre de la cheminée.

— Enlève l'asparagus, jeta-t-il. Il n'y a que des ploucs qui en mettent avec les roses. Je veux qu'ici, tout soit du meilleur genre.

Il s'arrêta, souriant.

— À part la marchandise, évidemment.

Manuela s'empressa. Les branches d'asparagus allèrent crépiter dans le feu.

Pendant ce temps, Marcel observait la loggia faisant face à la cheminée.

— Bon, trois chambres là-haut, je suppose, et deux en bas, fit-il en comptant les portes. Tu m'avais dit : huit chambres. Les autres sont dans le couloir, là-bas ?

Il désignait la double porte vitrée menant vers le fond de l'appartement.

— Oui, dit Manuela, et toutes avec salle de bains.

— Je sais, grinça Piarotti qui songeait au devis du plombier.

Il soupira. Un peu agacé au souvenir de la somme. Mais pas inquiet. En deux mois, il serait largement rentré dans ses frais. Ensuite, quand l'affaire serait arrivée à son terme, il n'aurait pas de mal à revendre les lieux. Un appartement de quatre cents mètres carrés aménagé comme celui-ci, avenue du Maréchal Franchet d'Esperey, et donnant directement sur l'hippodrome d'Auteuil, ça se revend dans la semaine.

Malgré le prix. C'est ce qu'il y a de plus cher qui part le plus vite.

Quant à Manuela et lui, ils auraient quadruplé leur mise au bas mot. Exactement ce qu'ils voulaient pour pouvoir se retirer des affaires. Leur dernier coup ensemble. Après, la retraite. Ils avaient calculé : de quoi vivre dans les palaces du monde entier, douze mois sur douze jusqu'à leur mort. Avec sans doute, un joli magot en reste, une fois passés au cimetière. Pour personne d'ailleurs. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'enfants. Le tout disparaîtrait sans doute dans le secret des banques suisses. Sans remords. Ils se moquaient bien de payer des messes ou des fleurs à chaque Toussaint pour le « repos » de leurs âmes.

— Maintenant, soupira Marcel en s'affalant dans un fauteuil, montre moi ce que tu as déniché.

Manuela tira un cordon près de la cheminée, puis elle vint remplir de porto le petit verre que son amant lui tendait.

— Madame désire ? fit une voix de femme derrière elle.

Marcel Piarotti leva les yeux. Face à lui, dans l'encadrement de la porte, une gouvernante. Une vraie. La soixantaine sèche et raide. Corsage noir, jupe noire, bas noirs, petit tablier et petit bonnet de dentelle blanche perché en haut du chignon.

— Angèle, dit Manuela en s'asseyant à côté de son amant, allez me chercher les filles pour commencer.

— Bien, madame, dit Angèle en se dirigeant vers l'escalier de la loggia.

— Une seconde, lança Marcel en avançant la main, je les veux à poil. Intégralement, et toutes.

Il sourit en se tournant vers sa maîtresse :

— Je suppose que pour les tenues et autres accessoires, tu as fait ça au mieux ?

— Fais moi confiance, gloussa-t-elle, j'ai du métier.

Il rit :

— Ça, je n'en doute plus depuis longtemps. Mais, tu comprends, je veux me faire mon opinion sans être influencé par le moindre détail. La vérité toute nue, il n'y a que ça de bon.

Debout devant les hauts rideaux tendus sur les deux fenêtres de façade, les huit professionnelles recrutées par Manuela s'offraient à présent au

regard de Marcel dans la lumière des spots qu'Angèle avait dirigés sur elles. Toutes absolument nues, comme il l'avait voulu.

Et portant toutes autour du cou une fine chaînette d'argent à laquelle était passée une petite médaille de même métal. Un chiffre était gravé dans chaque médaille et les filles étaient rangées dans l'ordre, par numéros, le « un » à gauche et le « huit » au bout à droite.

Manuela laissa Marcel s'absorber dans l'examen du cheptel. Elle se leva et alla mettre un disque sur l'électrophone. Un tango. La musique préférée de son amant. Il lui sourit quand la musique commença à envahir le salon et reporta toute son attention sur les filles.

Celles-ci, les yeux baissés, ne bougeaient pas, statues de chair offertes. On voyait seulement bouger les seins et se creuser les ventres quand elles respiraient.

Elles étaient toutes mieux que jolies. Très belles, avec de la classe. Aucune vulgarité, absolument pas l'air de ce qu'elles étaient, à savoir des filles vouées d'avance à satisfaire les moindres désirs de la clientèle de luxe à qui Manuela comptait bien faire cracher le maximum d'argent.

La plus âgée ne devait pas avoir vingt-cinq ans et la plus jeune, seize, ou dix-sept au plus. Il y en avait des graciles et des charnues. Des grandes et des petites. Deux brunes, une rousse, trois blondes, dont l'une ultra décolorée avec des cheveux coupés très courts, puis une Eurasienne menue comme une poupée et une métisse avec une poitrine étonnamment lourde sur des hanches de garçon.

— De dos, commanda Marcel.

Les filles obéirent et se tournèrent.

— Alors ? interrogea Manuela avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Félicitations, concéda son amant. Tu es champion. Même les jambes sont parfaites. Partout. C'est capital.

Il vida son verre de porto.

— Inutile de te demander leurs références, j'imagine ? Tu as dû vérifier tout ça point par point.

Manuela prit une longue aspiration.

— Pas une seule qui ne soit une vraie petite salope, fit-elle fièrement.

Elle désigna du menton une pile de cahiers reliés de cuir noir que Marcel n'avait pas remarqués sur la table basse dans le fouillis des plateaux et des

bibelots.

— Leurs dossiers, dit-elle. Regarde.

Marcel prit au hasard l'un des dossiers. Le numéro 5. Le chiffre était gravé à l'or dans le cuir. Il se renfonça dans son fauteuil et l'ouvrit. En même temps, Manuela claqua des doigts.

— Geneviève, dit-elle, ici.

Son index montrait le milieu du salon, à trois mètres devant Marcel Piarotti.

Docilement, la fille vint se placer là où on le lui disait. C'était une des trois blondes, la moyenne des trois. Longs cheveux flottant sur les épaules, seins haut placés, légèrement en poire. La taille était fine, les hanches rondes, les attaches très minces. Elle avait une toison blonde si légère qu'on distinguait nettement la fente de son sexe.

Elle ne bougea plus. Les joues un peu rosies, les paupières battantes. De temps en temps elle se mordait la lèvre inférieure.

Alors, avant d'ouvrir son dossier, Marcel Piarotti la fit lentement tourner sur elle-même devant lui, attentif. Professionnel.

— Très beau cul, conclut-il en ouvrant le dossier.

Les joues de la fille s'empourprèrent un peu plus.

Surprenante réaction de pudeur quand on pouvait voir ce que contenait le dossier.

Sur une dizaine de pages intercalées de photographies, la première en femme du monde sagement occupée à boire du thé mais les autres consistant en tenues en poses plus audacieuses les unes que les autres, tout le « curriculum vitæ » de Geneviève était étalé. Avec ses spécialités, ses particularités et ses talents personnels. Autrement dit l'éventail complet de ce qu'elle pouvait offrir à un client.

Avec, chaque fois, le prix du « supplément ».

Marcel releva le visage.

— Il n'est pas précisé si elle est à fouetter ou non, remarqua-t-il en laissant errer son regard sur la chair satinée devant lui.

Manuela fronça les sourcils :

— Tu as lu jusqu'au bout ? fit-elle, étonnée.

Marcel se replongea dans le dossier, tournant les pages :

— Ah pardon, reconnut-il en arrivant au dernier feuillet.

Il s'absorba dans sa lecture. Le texte était effectivement précis : la cravache coûtait 50 F par coup. Le fouet, 100.

— Elle n'est pas la seule, j'espère ? fit Marcel, d'un ton uni de professionnel.

— Bien sûr que non, s'empressa Manuela. Il y a aussi Paule, le numéro 7, la rousse, et Maria, l'Italienne, la grande brune là-bas à gauche, le numéro 2. Ça fait trois en tout.

— C'est un bon dosage, admit Marcel.

Il balaya l'alignée des filles d'un geste de la main.

— La meilleure bouche ? questionna-t-il.

Manuela désigna du doigt la quatrième fille de la rangée : la métisse.

— Jeanne, évidemment.

Marcel esquissa un sourire :

— Et côté pile ?

L'index de Manuela se pointa vers l'Eurasienne.

— Elle adore ça, dit-elle.

— Rapport aux masos, fit Marcel, toujours placide, tu as ce qu'il faut ?

— Numéro 1, dit Manuela.

Marcel observa la fille, grande, plantureuse, musclée.

— Ça va, concéda-t-il.

Il reprit son verre à porto et le lui tendit.

— Tu as pensé aux couples, aussi, ça va de soi ?

Manuela, la langue un peu sortie, s'absorba dans le versement du porto.

— Deux noirs increvables, répondit-elle en reposant sa bouteille. Tu veux les voir ? Ils jouent à la belote dans le petit salon à musique.

— O.K., fais les venir.

Le plus grand s'appelait Jimmy et il était Américain, l'autre s'appelait curieusement José et il était Malien. Ils ne firent aucune difficulté pour ôter les robes de chambre damassées, l'une rose et l'autre grège, sous lesquelles ils étaient nus.

Marcel émit un sifflement admiratif en contemplant les muscles. Puis les attributs.

— Nom de Dieu ! fit-il, de vraies bêtes…

José éclata de rire, pas vexé.

— Pour vous servir, patron, fit-il en imitant l'accent de son pays d'origine.

Puis, avec un accent faubourien.

— Ça marche à la commande, expliqua-t-il, toujours rigolard, en penchant le menton pour s'observer.

— Tiens donc ! fit Marcel Piarotti avec une petite moue de provocation. On peut voir ?

José releva le nez.

— Laquelle ? interrogea-t-il, princier, en se tournant vers les filles.

Piarotti montra Geneviève, toujours debout devant lui.

— Celle-là.

— D'ac, patron, fit José en prenant la main de Geneviève. Et comment ?

Piarotti réfléchit une seconde et donna ses instructions.

Geneviève frémit en se prenant la tête à deux mains.

Manuela vint à son secours.

— Tu es fou, Marcel, s'exclama-t-elle, il va la déchirer. Attends, on va lui mettre deux rouillettes !

Manuela était catalane et dans son pays les « rouillettes » sont des beignets circulaires, vides au milieu, et qu'on fait frire à la poêle.

Par une extension imagée qui avait toujours fait la joie de Marcel, elle désignait du même nom ces anneaux-coussinets circulaires que, dans tous les bordels du monde, les mères-maquerelles imposent aux clients visiblement trop bien membrés pour réduire leur mensuration.

Le sexe de José, déjà dressé, s'agrémenta de deux « rouillettes ».

Geneviève sourit, rassurée, et dès que le noir se fut affalé dans un canapé de cuir, elle vint s'asseoir sur lui, dans la pose indiquée par Marcel Piarotti.

À présent, elle descendait, lentement, cuisses ouvertes, les deux pieds reposant sur le cuir de part et d'autre des hanches de José.

Celui-ci, l'air indifférent, souriait en coin à Piarotti, qui observait la scène, paupières plissées, son verre à la main. Manuela s'était levée pour aller changer le disque.

La musique lancinante d'un blues s'éleva en sourdine. On entendait en surimpression le crépitement du feu et la respiration saccadée de Geneviève.

Les deux mains agrippées autour de la nuque puissante de José, elle montait et descendait, les cuisses tremblantes, se mordant de plus en plus les lèvres.

Sur un signe de Manuela, les autres filles avaient rompu les rangs et s'étaient assises un peu partout, attentives à la démonstration. Sauf Jeanne, la métisse, à qui Jimmy, émoustillé par le spectacle, avait fait signe au passage. Accroupie entre ses jambes, elle avait entrepris de dévorer avec gourmandise le fantastique attribut qu'il lui présentait.

Les deux filles accélérèrent en même temps. De loin, Piarotti pouvait voir flotter sous le buste de Jeanne la masse de ses seins. À la gauche, la blanche haletait : José avait attrapé ses seins à elle à pleines mains.

— Ready, boy ? lança Jimmy.

— Ready ! fit José en riant.

En même temps, il souleva Geneviève d'un coup de reins comme si elle n'avait pas plus pesé qu'un coussin de plumes et se mit à faire le pont. Un pont secoué de saccades comme par un tremblement de terre.

À cinq mètres de lui, Jimmy en faisait autant avec Jeanne, et celle-ci n'était plus qu'un pantin à la gorge plantée autour d'un pieu mouvant.

Ils crièrent ensemble.

Cinq minutes plus tard, Jeanne était sur José et Geneviève autour de Jimmy.

Les deux noirs, toujours aussi droits qu'avant, ne leur avaient laissé que le temps de souffler avant de se les échanger.

Angèle déposa les deux plateaux-repas sur la table basse.

Marcel se tapa sur le front.

— J'oubliais, tu as trouvé un traiteur à la coule, hein ?

Manuela sourit, à moitié vexée.

— Tu me prends pour qui ? Parfaitement au point de ce côté là aussi. Le service sera impeccable. Quatre serveurs sous les ordres d'Angèle.

Rassuré, Marcel attaqua sa tranche de saumon fumé.

Dix minutes plus tôt, les filles étaient venues, une à une leur dire au revoir. Rhabillées. Plus convenables les unes que les autres. Puis cela avait été le tour de Jimmy et de José.

Rendez-vous pris pour le grand début, dans quatre jours exactement, le 2 janvier de l'année suivante.

À présent, Marcel et Manuela étaient seuls. Même Angèle était partie.

— Tu es sûr que ta combine va marcher ? s'inquiéta Manuela en trempant ses lèvres dans son verre de vodka. Ça serait dramatique si on n'avait pas un an de tranquille. Avec toute cette mise de fonds…

Marcel lui prit le menton entre deux doigts.

— Tu m'as déjà vu louper un coup ? fit-il en ricanant.

Elle baissa les yeux.

— Ça non, j'avoue…

Il haussa les épaules.

— Alors ?

Il s'essuya délicatement la bouche avec sa serviette brodée.

— Je vois demain Corentin, dit-il.

— Corentin ? qui est-ce ? fit-elle surprise.

— Un poulet de la Mondaine. C'est par lui que tout va marcher sur des roulettes.

Il s'arrêta, rêveur.

— Et même que je vais faire coup double, reprit-il lentement.

— Comment ça ? fit-elle surprise en reposant ses couverts.

— Tu verras… C'est la surprise. Et elle fera du bruit, crois-moi.

Manuela n'insista pas. Il ne fallait jamais insister avec Marcel.

Il reposa sa serviette et, avançant la main, tira doucement sur la ceinture de Manuela. Celle-ci se souleva aussitôt sur les coudes, pour l'aider à faire glisser le peignoir ouvert dans son dos. Elle apparut nue, laiteuse comme il aimait, les bras relevés en croix, jouant du buste, la bouche tendue vers lui.

— Après toutes ces filles de vingt ans, je te plais toujours ? fit-elle dans un souffle, anxieuse.

Il s'approcha d'elle et la prit par la taille, plongeant son visage dans le creux sous son épaule gauche. Là où il y avait une odeur dont il ne se lassait jamais, celle du parfum et celle de la légère sueur de sa maîtresse : à sa demande, Manuela ne se rasait pas sous les bras.

— Tu veux quoi ? murmura-t-elle. Dis-moi tout ce que tu veux.

Il sourit.

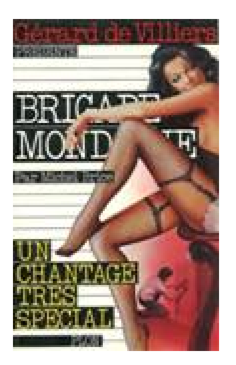
— Non, ce que tu veux, toi. En récompense pour la marchandise.

Elle ferma les yeux et tournant la tête vers la première porte à sa droite.

— Je voudrais un lit, dit-elle à mi-voix. On fait ça à la papa pour une fois, non ?

Elle s'en alla contre lui vers la chambre. Dansante, roulant des reins sous sa main.

CHAPITRE II



Boris Corentin fit successivement deux remarques désagréables en débouchant sur la plate-forme extérieure de l'Arc de Triomphe. La première relevant d'un ordre strictement privé : il n'y a rien de plus idiot que d'aller chez le coiffeur un 30 décembre quand le vent vient du nord-est, et par

conséquent débouche directement de la Sibérie sur Paris. De quoi vous geler la nuque jusqu'au printemps. La deuxième remarque relevait d'un ordre strictement professionnel, tout en étant en rapport direct avec la température ambiante : il n'y a rien de plus imbécile pour un policier sortant de chez le coiffeur que d'accepter un rendez-vous sur la plate-forme supérieure de l'Arc de Triomphe un jour où le temps est à la neige.

Boris Corentin se traita de masochiste cinq ou six fois avant de s'apercevoir qu'il n'était pas seul sur la terrasse. Incroyable mais vrai : il y avait un autre homme là-haut.

Et correspondant au signalement donné le matin même à onze heures au téléphone : grand et mince, la cinquantaine aux tempes dégarnies. Manteau de cachemire bleu marine.

« Doigts de fée », songea Corentin à toute vitesse en se donnant du temps avant d'avancer. L'homme était de dos, penché sur la balustrade en pierre vers le spectacle des Champs-Elysées déjà illuminées bien qu'il soit seulement trois heures de l'après-midi tant le ciel était bas : la pire époque de l'année, celle où les jours sont les plus courts.

Une nouvelle fois, son flair et sa mémoire, qui faisaient tant de jaloux à la Brigade Mondaine, venaient d'avertir Boris Corentin, inspecteur principal à la section des Affaires recommandées et élément de choc de Charlie Badolini, dit « Baba », patron de la dite Brigade, que du gros gibier se trouvait là-bas, distraitement absorbé par le panorama de la capitale.

C'était comme si une diapositive phosphorescente venait de s'illuminer dans ses rétines…

Marcel Piarotti, fils unique et ruiné d'un notaire de la Valette (banlieue est de Toulon). Moitié spécialiste des combinaisons de coffres-forts, moitié maquereau. Pratiquement jamais coincé. Un casier quasiment vierge. Le miracle… Chapeau, au passage. Très fort, le Toulonnais. Et personnage passionnant. Une flopée de relations, à tous les niveaux…

Au quart de seconde, Boris Corentin avait tout oublié : les bouts de cheveux coupés qui lui picotaient la nuque entre la peau et la chemise et le froid autour de ses oreilles.

Il rabattit le col de son faux poil de chameau (pas question de s'offrir un vrai avec un salaire d'inspecteur, même vedette de sa Brigade). Pas par coquetterie. Parce que, subitement, il n'avait plus froid. Signe classique chez lui d'une violente poussée d'intérêt pour le boulot. Boris Corentin était

de l'aristocratie des chasseurs : celle qui chasse l'homme. Plus qu'une passion. Une raison de vivre.

Et, entre parenthèses, la raison exacte pour laquelle Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, le préférait à chacun des cent autres inspecteurs placés sous ses ordres : De tous, Boris Corentin était le seul à lui ressembler. À savoir, à posséder ce virus si rare dans la police : considérer chaque seconde de son boulot comme un défi à relever.

Pour le plaisir beaucoup plus que pour le salaire reçu.

De toute façon, pour Corentin, le dilemme plaisir-salaire, dans le boulot, ne se posait pas tout à fait avec la même acuité que par exemple, chez son coéquipier Aimé Brichot, dit « Mémé ». Corentin, à 35 ans, était toujours célibataire.

Et sans aucune tentation pour les biens de ce monde.

À part les femmes.

Mais de ce côté-là, il n'avait aucune inquiétude à se faire. La seule fois où Boris Corentin avait eu à payer une femme, cela avait été pour cause d'enquête[1]. Et encore avait-il été largement remboursé, après…

Évidemment, il n'était pas bouché totalement aux agréments du luxe. Un appartement avenue Foch, du bon côté, celui qui donne au sud, plus une Bentley décapotable, lui auraient paru des commodités tout à fait compatibles avec des suites réservées à l'année un peu partout dans les hôtels de premier ordre du monde entier.

Cela dit, au-dessous de ce niveau-là, rien ne l'intéressait vraiment. Le sage, camouflé en athlète d'un mètre quatre-vingt capable de prendre la tête du peloton au dixième tour dans un 5 000 m sur la piste du stade Beaujon, et de « lever » le soir même chez Castel une héritière sud-américaine pour la nuit, pour peu que les besoins d'une enquête l'aient obligé à se rendre là.

— Marcel Piarotti ? lâcha-t-il en s'approchant.

« Doigts de fée » sursauta et se retourna avec la vivacité d'une anguille.

Très vite, ses petits yeux fouillèrent, examinèrent la haute silhouette de fauve nerveux qui lui faisait face.

Une lueur d'étonnement dans les prunelles. Marcel Piarotti avait souvent entendu parler de Boris Corentin. L'inspecteur-vedette de la Brigade

Mondaine était célèbre dans le monde des truands. Redouté, mais sans haine. Les voyous aiment que, du côté police, on leur oppose des adversaires de taille. Ça rehausse le sentiment qu'ils ont de leur propre valeur. Et puis, on a le goût du risque, chez les truands. Être chassé par un policier de l'envergure de Corentin, c'était, en quelque sorte, un honneur. La preuve qu'on ne faisait pas partie du menu fretin, celui qui doit se contenter d'être pris en charge par le tout venant de la police, les bons gros inspecteurs ordinaires et sans classe.

— Inspecteur Corentin ! s'exclama Piarotti en s'avançant, la main tendue.

Il regretta aussitôt son geste. Devant lui, Corentin ne bougeait pas, se contentant d'extirper une Gallia de sa poche.

Exactement ce genre de réaction en forme de mépris que Marcel Piarotti ne supportait jamais.

Mais là, il accusa le coup sans broncher.

Ce n'était pas tellement la carrure d'athlète sous le manteau qui le fascinait. Et pourtant le policier devant lui était encore plus étonnant que sa réputation : une extraordinaire allure de tigre à l'affût. Longues attaches fines et déliées, muscles noueux qui se devinaient même sous l'épaisseur du pardessus.

Il y avait surtout cette irrésistible impression donnée d'une force paisible et tranquille, sous-jacente, mais capable de se déchaîner avec une force quasi primitive de bête fauve.

Un homme, un vrai. Ce que les Mexicains appellent un « Macho ». Et les Toulonnais : un « Chef ».

Quelque chose à quoi Marcel Piarotti, comme tous les « Mokos » (les natifs des rives du mont Faron) était sensible plus qu'à toute autre chose.

En une seconde, il réalisa pourquoi le policier qui roulait doucement sa cigarette entre ses longs doigts nerveux avait acquis dans le milieu une telle réputation d'infaillibilité, de flair et de chance. Et un tel respect de la part de ceux qu'il faisait « tomber ».

Plus encore qu'à la silhouette de chasseur super entraîné et à l'électricité contrôlée des nerfs, la classe de Boris Corentin se voyait au regard.

Sous les cheveux noirs de jais, épais, légèrement bouclés, deux yeux de rapace, encore plus noirs que ceux de Piarotti, mangeaient littéralement le

visage sec et dur aux pommettes saillantes et aux maxillaires puissamment musclés.

Piarotti, dans un ultime sursaut de fierté toulonnaise, essaya de soutenir le feu volcanique des prunelles du policier.

Inutilement. Une sorte de rayon laser le pénétrait, le sondait, le fouillait. Curieusement à la fois humain et impitoyable. Comme si Corentin dénudait, rien qu'au regard, toute sa personnalité. Sans idées préconçues, sans animosité. Mais avec une criante détermination de lutter jusqu'au bout, s'il le fallait.

Piarotti frémit et son regard se voila, incapable de soutenir l'affrontement.

Il rabaissa lentement la main, essayant, dans un dernier sursaut de fierté, de faire semblant d'ignorer la façon dont son geste avait été reçu. Une preuve de contrôle de soi assez rare chez un Toulonnais. D'habitude, ses frères de race sont plutôt rapides à la vexation…

— On se croirait sur le mont Faron à l'époque glaciaire, tu ne trouves pas ? ironisa Corentin en abandonnant au vent aigre une bouffée, aussitôt dissipée, de sa Gallia.

— Exact, monsieur l'inspecteur, admit Marcel Piarotti avec effort. La voix de Boris Corentin était à l'image du reste. Profonde, grave, chargée elle aussi de virilité.

Corentin jugea qu'il avait assez fait remarquer qu'il était absolument au courant de la moralité de son vis-à-vis, côté casier judiciaire idéal. Même si le vrai, le réel, était toujours à peu près vierge.

Marcel Piarotti… Un des dix ou douze gros cauchemars de la police dans les vingt dernières années.

Et il était prodigieusement intéressant pour Boris Corentin que Marcel Piarotti ne se vexe pas d'être tutoyé. Ça prouvait deux choses. D'abord qu'il se mettait lui-même d'office du côté des truands, même si le bras de la justice ne lui avait jamais fait sentir la rigueur de sa poigne, comme disait, dans ses bons jours, Mémé Brichot, l'irremplaçable équipier de Corentin. Et ensuite, qu'il avait un service à demander à la police.

— Bien choisi, côté incognito, ton rancart ici, constata Corentin, sincère, en laissant errer son regard magnétique sur la terrasse déserte.

Même pas un touriste japonais, ce qui était un comble. Presque inquiétant à la limite : une épidémie subite avait-elle cloué au lit tous ces vigoureux dingues de la pellicule sous tous les éclairages et toutes les températures ?

— Merci du compliment, fit Piarotti en ravalant son venin.

Corentin crispa les mâchoires.

— Quand même, on caille, observa-t-il. Vite au fait, « Doigts de fée ».

Marcel Piarotti s'inclina, comme un acteur à qui la salle rend hommage par un tonnerre d'applaudissements.

Il se fouilla et sortit une coupure de presse.

— Ça vous dit quelque chose, monsieur l'inspecteur ? interrogea-t-il en tendant son bout de papier.

Corentin lui arracha nerveusement la feuille des mains.

Il fronça subitement les sourcils et de nouveau, les éclairs de ses yeux remuèrent jusqu'aux tripes le vieux Toulonnais.

— Cavalcanti, fit Corentin d'une voix sourde. Gino Cavalcanti. En cavale avec son frère Jo, blessé au ventre, depuis le hold-up de la B.N. P, de la rue Saint-John Perse, dans le 1er arrondissement, le 14 avril dernier.

Ses puissantes mâchoires se nouèrent.

— Un ami à moi, l'inspecteur Detton a été tué ce jour-là.

— Par Fredo le braqueur, coupa Marcel Piarotti.

— Non, corrigea Corentin avec une flamme insoutenable dans les yeux. Par Gino Cavalcanti. L'étude balistique l'a prouvé.

Il s'avança vers le vide et observa Paris. La nuit s'avançait déjà. Au-dessous de lui, le cirque dément de la place de l'Étoile, rebaptisée Charles-de-Gaulle pour servir de prétexte à avancement à quelques politiciens anxieux de se faire valoir au bon moment, lors de la mort de l'ancien chef de la France libre. Un peu plus loin, le début du ballet linéaire et mécanique des feux de position des bus et des voitures. Toute une humanité, riche ou pauvre, heureuse ou dévorée d'angoisse, dont Boris Corentin et ses pareils de la Préfecture de Police, 36 quai des Orfèvres, avaient la charge morale et, finalement aussi, matérielle. Côté sauvegarde et sécurité s'entend.

Il se releva et vira vers le vieux forceur de coffres-forts.

— Tu ne vas pas me servir Gino Cavalcanti sur un plateau ! s’exclama-t-il, fatigué.

Et connaissant d’avance la réponse.

Par conséquent, dégoûté aussi.

— Justement si, fit doucement l’amant de Manuela qui commençait à enrager de ne pas réussir à dominer son sentiment d’infériorité devant le policier. Je peux, quand vous le voulez, vous servir Gino Cavalcanti sur un plateau, comme vous dites, monsieur l’inspecteur.

Corentin eut envie d’un endroit pour se mettre à l’abri. Il avait subitement de nouveau très froid. Classique quand la race humaine le dégoûtait à dégueuler.

Il envia le gardien réfugié près de l’entrée des ascenseurs. Impossible d’aller s’abriter à côté de lui. Rapport à la conversation avec le Toulonnais transformé brusquement en indic.

— Donnant donnant, j’imagine ? lâcha Boris Corentin du bout des lèvres en fixant distraitement les tours de la Défense, roses dans le soleil descendant. Étonnamment proches, malgré la distance, du côté ouest.

Marcel Piarotti ricana, reprenant du poil de la bête :

— J’ai cessé depuis quelques années de douter de la bonne marche de ma cervelle ! glapit-il.

Corentin laissa peser sur lui un regard lourd de mépris.

— Depuis l’affaire des bijoux de la Bégum, je me trompe ? remarqua-t-il avec lenteur.

Piarotti enfonça dignement les poings dans son manteau de cachemire. Un spécial Burberry qui valait un mois du salaire du chasseur d’homme, en face de lui, dans son poil de chameau mâtiné 75 % acrylique.

— Monsieur l’inspecteur, fit-il remarquer avec componction, pourquoi remuer le passé, surtout quand il est bâti sur du vent ?

La virginité du casier de Marcel Piarotti se glissa le long de l’échine dorsale de Boris Corentin, aussi peu amicale qu’un vent coulis de 30 décembre un jour où le temps tourne à la neige en haut de l’Arc de Triomphe.

— Vite au fait, jeta-t-il avec hargne.

Marcel Piarotti sortit un briquet Cartier, argent massif, de sa poche, pour allumer la nouvelle Gallia de Corentin.

— C'est simple, j'ouvre une maison de rendez-vous ultrachic, à une adresse que je vous donnerai tout à l'heure. J'ai besoin d'un an de tranquillité absolue.

Il sourit, exhibant ses dents de chacal.

— En échange, reprit-il, je vous donne Gino Cavalcanti. Et en prime deux proxénètes notoires dont les noms vous surprendront, plus un interdit de séjour qu'on voit plus souvent à Paris que dans le trou de grande banlieue où il devrait nourrir ses poules, sans jeu de mot.

— Dis toujours les noms des autres, fit Corentin, s'efforçant de dissimuler sa curiosité.

Piarotti s'exécuta. Corentin ne cilla pas. Et pourtant, c'était du gros gibier. Moins gros sans doute que Gino Cavalcanti, tueur de flic, mais quand même, pas rien.

— Récapitule les détails, siffla Corentin en luttant pour masquer le feu de ses prunelles.

Marcel Piarotti s'approcha de lui.

Volubile.

Cinq minutes durant.

— Ça paraît trop simple, observa Corentin quand il eut terminé. Il y a un os. Déterre-le.

— Vous m'avez coupé la parole, nota le Toulonnais avec un empressement plus que louche. Voici l'os, qui résous tout : il faut que je sois arrêté en même temps qu'eux, au même endroit.

Il se cabra :

— Attention, monsieur l'inspecteur, si vous me permettez d'être franc, je suis arrêté avec eux, mais moi, j'en sors blanc comme neige.

Corentin observa longuement le disque rouge du soleil qui jouait à faire des quarts de Brie avec la tour Fiat de la Défense.

— O.K., « Doigts de fée », on arrangera ça, lâcha-t-il.

Le reste se régla en dix minutes au plus. Le froid devenait trop insupportable là-haut.

Marcel Piarotti descendit le premier. Un sourire de bonheur peint sur le visage dès qu'il fut hors de vue de Corentin.

Une fois en bas à son tour, Boris Corentin, planté droit sur ses jambes à dix mètres de la flamme du soldat inconnu, le regarda filer en direction du Drugstore, courant avec une agilité étonnante à son âge entre les voitures.

C'était cher payé, sans doute, les yeux fermés sur un clandé pendant un an. Et il allait falloir en référer à ses chefs avant de donner la réponse à Marcel Piarotti.

Cela dit, la réponse de ses chefs, il la connaissait d'avance : pour mettre la main sur l'assassin d'un flic, la police n'a jamais reculé devant les moyens…

— Manuela ? jeta impérieusement Marcel dans l'appareil de la troisième cabine, la plus tranquille du Drugstore.

La douce voix chaude de sa maîtresse lui répondit.

— Je t'ai dit que je ferais coup double ? reprit Marcel, surexcité. Tu peux me faire confiance, le coup double, il est parti pour foncer sur des roulements à bille. Pour commencer, chauffe la marchandise pour demain. Et nettoie le tiroir-caisse. Il va y avoir besoin de beaucoup de place à l'intérieur.

À vingt heures, ce soir-là, Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, convoquait l'inspecteur principal Boris Corentin dans son bureau.

Pour lui annoncer ce dont son subordonné n'avait jamais douté un seul instant : le directeur de la P.J. en personne donnait son accord pour ce « condé » d'une durée extraordinaire.

Badolini avait quand même préféré s'en référer à lui.

À la nouvelle, Corentin crispa les mâchoires et sourit.

— Monsieur le Divisionnaire, dit-il en hochant la tête, faites-moi confiance, « Doigts de fée », je trouverai bien, après, le moyen de le coincer.

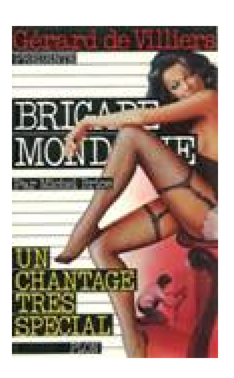
Charlie Badolini examina longuement le dur visage qui se penchait au-dessus de lui.

— Je n’en ai jamais douté, Corentin, fit-il, affable. Depuis le temps que je vous pratique, je sais que vous avez horreur de rester sur un marchandage, non ?

Le poing droit de Corentin vint s’écraser dans sa paume gauche.

— Comme vous dites, patron, siffla-t-il entre ses dents.

CHAPITRE III



La chance, comme l’argent, va volontiers aux riches. Témoin Achille Vassilikos, P.D.G. et principal actionnaire des Pompes Funèbres Thanatos. Sans doute savait-il depuis toujours faire ce qu’il fallait pour l’aider, sans trop regarder aux moyens, d’ailleurs, mais tout de même, il était vraiment verni : trois jours avant la Saint-Sylvestre, Pénélope, sa secrétaire, Grecque comme lui, mais blonde comme une Suédoise, était venue lui annoncer que ça y était : les Pompes Funèbres Thanatos en étaient arrivées ce mois-ci à leur cent millième mort.

Une performance remarquable en vingt ans d’existence, même pour une entreprise dont le directeur a su essaimer la maison-mère, à Paris, de toutes une série de succursales luxueuses un peu partout dans là région parisienne,

et même au-delà. Avec des monopoles arrachés aux concurrents. Pas seulement grâce à des pots-de-vin astucieusement distribués, grâce aussi aux relations d'Achille Vassilikos dans le milieu. Dans le temps, il avait rendu beaucoup de services, surtout après la Libération. Et il continuait. En échange, il n'avait qu'à demander pour avoir, à sa disposition, dans l'heure, des individus suffisamment impressionnants, et convaincants, pour balayer les difficultés sur son chemin.

En apprenant la bonne nouvelle, ce qui fit le plus chaud au cœur à Achille Vassilikos c'est que, justement, ce cent millième mort tombait juste à point pour la Saint-Sylvestre. Or, chaque réveillon de la Saint-Sylvestre, Vassilikos, abandonnait femme et enfants, auxquels il s'était suffisamment consacré pour la Noël, et donnait un poker chez lui. Un gigantesque poker annuel, avec des participants triés sur le volet, et avec une mise minimum de départ de 100000 A.F.

Un rite immuable depuis plus de dix ans, quand les affaires avaient vraiment commencé à bien marcher pour lui et qu'il avait pu s'offrir ce luxe, le seul pour lui : une partie monstre, une vraie.

De quatre heures de l'après-midi, chaque 31 décembre, à 10 heures du matin chaque 1er janvier, Vassilikos tapait le carton. Sans arrêt. Sauf à minuit, et pour une petite demi-heure. Le temps de boire le champagne à la santé de la nouvelle année du poker. Et des Pompes Funèbres Thanatos.

Achille Vassilikos referma le dossier recouvert de skaï noir comme il se devait, et releva les yeux vers Pénélope.

— Il me vient une idée, fit-il, l'œil allumé. Et en grec.

— Quand il était seul avec sa secrétaire, il parlait toujours grec. En souvenir de leur rencontre, voici six ans, sur une plage de Thessalonique où Pénélope, alors adolescente, vendait des cigarettes de contrebande aux touristes. Et aux yachtmen de passage, comme Achille Vassilikos, ce jour-là.

À présent, elle avait vingt ans, elle parlait français couramment, elle connaissait la comptabilité sur le bout des doigts. Ainsi que toutes les zones érogènes de son patron.

Achille Vassilikos l'attira à lui. Sans se faire prier, elle s'assit sur ses genoux. Aussitôt, la grosse main musclée du vieux Grec se glissa sous le pull sage. Bonne fille, Pénélope en fit autant avec ses propres mains, mais par derrière, pour faire sauter l'attache de son soutien-gorge. Un instrument qu'elle ne portait qu'à regret. Mais clientèle oblige. Dans une entreprise de Pompes Funèbres, le personnel doit garder l'air et l'allure sévères.

— Cette année, on va changer l'endroit de la partie, reprit Achille Vassilikos en massant consciencieusement les seins lourds et fermes. Tu vas téléphoner au cercle Dimitri. Décommande le salon privé. On va faire ça ailleurs.

Le reste se perdit dans la bouche charnue de Pénélope. Son patron s'était dressé et l'avait renversée en travers de son bureau. À présent, il était couché sur elle, bouche contre bouche. Sa jupe à peine relevée, Pénélope avait aussitôt enlacé les reins de son patron avec ses jambes. Elle n'avait pas eu à enlever le moindre slip pour s'ouvrir à lui, Pénélope n'en portait jamais. C'est un détail que ni les veuves éplorées ni les héritiers compassés ne songeaient à étudier quand elle les recevait, digne et compréhensive à leur malheur, dans le salon de réception tendu de gris des Pompes Funèbres Thanatos.

Charlie Badolini, Niçois de naissance, Commissaire Divisionnaire et chef de la Brigade Mondaine, au 2e étage du 36 quai des Orfèvres, dans l'île de la Cité, roula furieusement des yeux en direction d'Aimé Brichot.

— Vous avez mauvaise mine, mon vieux, fit-il avec, dans la voix, une compassion qui ne collait pas du tout avec l'expression rogue de son visage.

Mémé Brichot, équipier de Boris Corentin, ne se formalisa pas de la contradiction. Depuis 13 ans qu'il était à la Mondaine – et équipier de Corentin – il savait que jamais Charlie Badolini ne réussirait à donner à ses traits une expression douce et amène. Trop contracté et soupe au lait, trop nerveux pour y parvenir. Mais sous son éternel air de peau de vache, Badolini, dit « Baba » pour les 100 inspecteurs placés sous ses ordres, était un bon bougre.

Et toujours attentif à la santé de ses subordonnés.

Aussi, ils lui pardonnaient sans trop rechigner ses coups de gueule. Pourtant réguliers comme les typhons dans la mer de Chine.

Brichot, indécrottable timide, battit des paupières sans répondre derrière ses épais verres de myope et se passa mécaniquement la main sur la calvitie.

Corentin, assis près de lui face au bureau Empire de Badolini, vint à son secours.

— L'inspecteur Brichot, expliqua-t-il précipitamment, faisait un peu trop de cholestérol ces temps-ci. Il est au régime.

Badolini cracha nerveusement un brin de tabac de son éternelle gauloise brune :

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il, comme si ça ne me suffisait pas d'avoir Dumont perpétuellement entre deux régimes !

Dumont, inspecteur divisionnaire et adjoint direct de Badolini, avec Berthier, était le principal « tampon » entre les inspecteurs de la Brigade Mondaine et leur chef. Arrangeant les histoires personnelles, réglant les cas litigieux. Bref, indispensable à l'équilibre général. Mais affligé d'une telle boulimie qu'il passait un mois sur deux au riz à l'eau et à la tisane pour récupérer les excès du mois précédent.

Un mauvais mois, pour lui, décembre. Assis à trois mètres derrière Corentin, l'inspecteur divisionnaire Dumont n'entendit pas la remarque de son chef hiérarchique. Il somnolait. Rapport au cassoulet dévoré à midi.

Badolini soupira, fataliste.

— Bon, fit-il, tout est près, Corentin, pour ce soir ? Vous avez besoin de renfort ?

Corentin hocha négativement la tête.

— Je ne crois pas. À moins que vous l'estimiez indispensable. Marcel Piarotti m'a téléphoné tout à l'heure pour m'expliquer où la partie a lieu. Deux issues seulement, les participants ne sont que cinq. À mon avis, avec les inspecteurs Brichot, Rabert et Tardet, je ne devrais pas avoir de difficultés.

Badolini secoua sa maigre silhouette dans son fauteuil.

— Je ne suis pas de votre avis, Corentin. Il faut multiplier les précautions. Je vous ajoute quatre voitures supplémentaires avec deux inspecteurs dans chaque. On ne sait jamais, les frères Cavalcanti, ça n'est pas du genre tendre.

« Dans la police, nous sommes payés pour le savoir, non ?

Les lèvres minces de Corentin découvrirent une rangée de dents de carnassier. Mais le sourire était plein d'amitié pour son chef.

Noyée dans les épais coussins du fauteuil de cuir noir, Pénélope s'ennuyait ferme devant le poste de télévision couleur. Sale soirée. Pareil tous les ans, chaque fois, elle était de corvée pour faire le service autour des joueurs du grand poker annuel de son patron. Privée de réveillon et de fête.

Parce que, pour la bagatelle, cette nuit-là, inutile d'y compter. Poker, poker, rien d'autre ne comptait. Et pourtant, ces nuits-là, Pénélope, toujours sur ordre d'Achille Vassilikos, avait exactement l'allure opposée à celle d'une porte de cimetière. Une petite astuce du vieux roublard pour distraire de leur jeu ses partenaires : il obligeait sa secrétaire à faire le service des alcools, des sandwiches de caviar et de saumon fumé, déguisée en Bunny.

En super-Bunny, plutôt.

Du fameux uniforme des hôtesses des clubs *Plays-boy,* Pénélope n'avait conservé que le strict minimum susceptible de rappeler de quoi elle s'était inspirée. À savoir, les talons aiguilles, les bas résille, le petit col rond empesé, la cornette dans le chignon et la guêpière. Pour le reste, elle avait la poitrine à l'air et, pour ne rien changer à ses habitudes, pas le moindre soupçon de cache-sexe.

L'œil morne, Pénélope regardait Sylvie Vartan s'agiter sur l'écran. De la salle à côté, lui parvenaient de temps à autre des voix assourdies, toute une série de brèves interjections techniques auxquelles elle ne comprenait rien.

Et en plus, cette année, son patron avait imaginé de donner son grand poker dans les locaux même de l'entreprise. Son « idée », comme il disait pour fêter son cent millième cadavre. Une fameuse idée ! Les autres années, au moins, au cercle Dimitri, Pénélope pouvait toujours compter, pour la distraction, sur Ahmed, le barman algérien du club. Elle ne disait jamais non quand, vers quatre ou cinq heures du matin, au moment où la fatigue relâchait l'attention générale, il venait lui souhaiter la bonne année à l'écart, dans un des petits salons privés du club.

Une sonnerie aiguë la fit sursauter, tout prêt d'elle sur la table basse. On l'appelait.

Elle se leva en soupirant et, au passage, vérifia sa coiffure dans la glace murale.

C'était la septième ou huitième fois depuis le début de la partie que son patron la sonnait pour le service et Pénélope connaissait désormais les lieux à la perfection. Elle eut quand même un choc en s'encadrant dans la porte donnant sur la « salle de jeu ».

Achille Vassilikos avait tout simplement imaginé de recevoir ses invités dans le salon d'exposition de la compagnie Thanatos.

Ce qui revenait à dire que la table de jeu, recouverte du sempiternel tapis vert, était disposée au milieu des cercueils, des couronnes mortuaires, des croix de marbre, des plaques votives, des statues d'angelots et de vierges antiques et modernes en céramique, bronze et plastique peinturluré. Il y en avait partout. Et les cercueils, du plus pauvre au plus luxueux, cernaient les joueurs de leurs sinistres panneaux vernis agrémentés de poignets, de crucifix, les uns couchés, les autres relevés. Fermés ou ouverts, montrant les capitonnages intérieurs. Avec les prix et les étiquettes, comme dans un supermarché.

Derrière Achille Vassilikos, un catafalque. Dessus, un cercueil, mais invisible. Il était recouvert de son drap funéraire noir à grosses « larmes » brodées en fils d'argent. L'étiquette trainait par terre au pied du catafalque : « Modèle 17 B Américain Standing ».

À la tête et au pied du cercueil, deux urnes à eau bénite dans lesquelles les goupillons avaient été remplacés par des bouteilles. Remplies de glace, elles servaient de seaux à champagne. Entre elles, ces plateaux de métal argenté dans lesquels les familles des morts entassent les télégrammes de condoléances. Là, ils étaient remplis de petits fours, de soucoupes de salades de fruits, de viandes froides, de zakouskis. Un peu partout, les boissons, alcools de toutes sortes et jus de fruits. Plus un plateau à cigarettes et cigares, avec à côté, un bougeoir allumé.

— Sers à boire, jeta Achille Vassilikos quand Pénélope fut arrivée près de lui.

Elle se mordit les lèvres. Le ton, aigre et vif, voulait dire qu'il était en train de perdre. Plaisante perspective pour le climat à venir de la soirée…

Marcel Piarotti, à la droite de Vassilikos, fut le seul à paraître remarquer la présence de Pénélope. Non pas qu'il ne soit pas pris par le jeu comme les autres. Mais, professionnellement, il voyait très bien Pénélope dans le

cheptel de Manuela. Hélas, une supposition à éliminer d'emblée. Vassilikos ne lui pardonnerait jamais ça. Question d'honneur méditerranéen. Même si, ce soir, il était tout disposé à la « prêter » à qui en aurait envie.

Piarotti reposa son jeu de cartes.

— Je passe, dit-il en se tournant vers Pénélope qui se dressait à côté de lui.

Posément, il l'observa de bas en haut. S'attardant sur la toison, extraordinairement noire et fournie, et les seins lourds et fermes, avec de gros bouts, comme il aimait. Il se demanda si elle se rasait ou non sous les bras.

— Vous n'avez pas un problème côté chignon ? interrogea-t-il soudain, l'air préoccupé.

Automatiquement, Pénélope leva le bras.

Piarotti retint une grimace de déception. Elle se rasait. Dommage…

— Jus de pamplemousse, dit-il.

Pénélope repartit chercher ce qu'on lui demandait. Piarotti suivit longuement la croupe, encore plus immense d'être surmontée par une taille serrée à mort dans une guêpière baleinée.

Le voisin de droite de Marcel Piarotti était Jo Cavalcanti, le frère cadet d'Ange. Un jeune Corse maigre et l'air fragile, les yeux cernés, agité de tics, l'air fou. Et il n'était pas loin de l'être. Mais, bien dirigé, il avait son utilité : un sang-froid à toute épreuve dans les coups les plus pourris. Quand la brigade antigang l'avait blessé au ventre lors de l'affaire de la B.N. P, de la rue Saint-John Perse, il avait eu assez de maîtrise sur lui-même, bien qu'armé d'un P 38, pour ne pas riposter. Et faire le mort jusqu'à ce que Ange, son frère, surgi en Alfa Roméo, freine à ras de son corps et le tire à l'intérieur avant de redémarrer en catastrophe, portière encore ouverte et corps traînant, sous les rafales.

Jo essayait vainement de lorgner dans le jeu de Paul Griffin, son voisin, le garde du corps d'Ange. Paul Griffin, impressionnante masse de muscles ornée de poils blonds et engraissée dans le Minnesota, son pays natal, était la brute parfaite. Incapable d'avoir appris plus de cent mots de français, depuis cinq ans qu'il avait fui à Paris la justice de son pays. Mais quand même pas assez bouché pour ne pas savoir qu'au jeu, on cache ses cartes.

Il écrasa les mocassins vernis de Jo sans rien dire. Jo grimaça.

— Je double, dit Griffin avec un accent épouvantable.

Il avança son argent.

Les seins de Pénélope se pointaient en se balançant au-dessus de son épaule.

Griffin daigna à peine tourner la tête. Il crispa les yeux, dégoûté. Pour lui, les seins des femmes, c’étaient des mamelles. Des sacs à lait. Il avait horreur du lait. Paul Griffin était homosexuel.

— Bourbon-Dry, grinça-t-il.

Pénélope obtempéra. Généreusement. Toujours les ordres de son patron. Saouler à mort les partenaires. Impérativement. Hélas, ça ne marchait qu’avec l’Américain, ce soir. Les autres, trop malins, se modéraient. C’est à peine s’ils avaient trempé les lèvres dans leur coupe de champagne pour célébrer dans le calme et la dignité le cent millième mort de leur hôte en arrivant, à 16 heures. Depuis, ils étaient pratiquement tous au jus de fruit. Avec peut-être un soupçon de vodka de temps en temps pour Ange Cavalcanti.

Mais pas de risque pour lui d’avoir des vapeurs. Ange Cavalcanti avait pompé tout le suc de sa mère pendant sa gestation. Ne laissant pratiquement rien pour son cadet. Plus petit que Griffin, et d’une tête, il le valait pour tout le reste. 90 kg de muscles. Le profil et les yeux d’Al Capone. Une ressemblance criante au point qu’elle était inscrite sur toutes les fiches de police le concernant, et soulignée au feutre rouge. Sa seule différence, à part la taille, avec Griffin : sa cervelle à lui, ça n’était pas une compote de sirop d’érable, mais une mécanique de calculatrice I.B.M. 730. La plus grosse.

C’était son tour. Il examina son jeu et le reposa.

— Une carte, fit-il d’une voix sourde.

Piarotti, banquier, lui tendit le paquet.

La carte sortit, et disparut dans la main d’Ange Cavalcanti à la place de celle qu’il abandonnait.

Visage impénétrable.

— Le pot est à combien ? interrogea calmement Ange Cavalcanti.

— Six briques cinq, riposta, aussi paisible que lui, Marcel Piarotti.

Ange Cavalcanti ne cilla pas.

J’en rajoute deux, fit-il en poussant une liasse de billets.

Pénélope profita du silence qui suivit pour se rapprocher de lui. Elle prit une longue inspiration avant de se pencher dans son dos. Histoire de tenter sa chance encore une fois. Le Corse lui avait fait un effet formidable à son arrivée. C'était la première fois qu'elle le voyait. Elle ne connaissait pas toutes les relations de son patron. Surtout les relations cachées. Et son instinct de femme, quand il l'avait regardée, ne l'avait pas trompée : elle lui plaisait. Il n'avait rien dit, ni esquissé le moindre sourire, mais le regard bleu avait étincelé un dixième de seconde en frôlant la chair offerte des seins et du ventre.

La poitrine, comme par hasard, vint caresser adroitement la nuque, des deux bouts de seins, successivement.

Cavalcanti ne broncha pas, mais son bras droit glissa le long de sa chaise, la main chercha une jambe, la trouva, et remonta doucement jusqu'à l'étranglement du bas, tout en haut de la cuisse.

— Vodka, comme tout à l'heure ! murmura Pénélope en frissonnant.

Cavalcanti pivota du buste vers elle sans répondre. La main remonta, fit le tour des hanches, flatta un instant les fesses puis revint devant en remontant jusqu'aux seins, dont elle estima, l'un après l'autre l'élasticité et le poids.

— Charmant petit lot, ta soubrette ! dit-il en riant à Vassilikos. Où tu l'as levée !

Vassilikos le lui dit, rapidement. Puis, avec amabilité :

— Tu en as envie ? Quand tu veux. On t'attendra.

Pénélope ferma les yeux. La main était redescendue et, maintenant, elle l'obligeait à ouvrir ses cuisses.

— Inutile, reprit le Corse en accentuant sa caresse.

Il tira Pénélope à lui par sa toison.

— Tu vas passer sous la table, fit-il avec un gentil sourire.

Et, se tournant vers Vassilikos.

— Pas d'objection ?

Vassilikos secoua négativement la tête.

— Alors, on continue la partie, conclut Cavalcanti en regardant s'agenouiller Pénélope.

Le Corse frémit légèrement quand, sous lui, une bouche chaude eut commencé à l’envelopper.

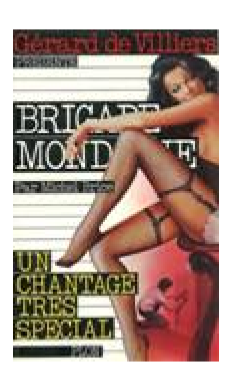
— Ça a l’air expert, le petit Bunny grec ! s’exclama-t-il grassement. Chapeau pour la trouvaille, Achille.

Il baissa le menton dans sa cravate :

— Tout doux, Bunny, hein, reprit-il. Ton patron l’a dit : on n’est pas pressés.

Pénélope releva le visage vers lui, sourit tendrement, et replongea.

CHAPITRE IV



Boris Corentin enveloppa Aimé Brichot de son bras gauche et l’attira vers lui.

— Les deux issues sont sous surveillance, Mémé ? demanda-t-il doucement.

Avec son équipier, Boris avait toujours un ton d’amitié. À la limite de l’affection. Un ton réservé à Brichot seul. Sa « flèche »‘ l’adorait, comme un frère cadet un peu fragile et qu’il faut protéger.

Bien entendu, sourit Brichot en renouant son foulard Jacquard dont les deux pans lui battaient les mollets tellement il était long : le cadeau que Jeannette, sa femme et la mère de ses deux jumelles, lui réservait pour son

Nouvel An, et qu'elle lui avait offert tout à l'heure, par anticipation, en apprenant que, cette année, le réveillon de la Saint-Sylvestre, c'était rapé. Une fois de plus…

Corentin accentua la pression de son bras.

— Pauvre Mémé ! fit-il. On t'a encore gâché la vie de famille. Pas de chance.

Quant à lui, quelle importance ça pouvait avoir ? Il n'était pas marié. Il n'avait pas d'enfant. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire de passer la soirée du 31 décembre au boulot ? Surtout qu'il s'agissait de piéger un tueur de flic. Ange Cavalcanti, meurtrier de l'inspecteur Detton. Marié lui aussi, père de deux gosses. Comme Mémé. Et ami de lui-même, Boris Corentin.

— Tu es sûr, Mémé ? insista-t-il, subitement contracté. Rappelle-toi, Ange Cavalcanti, c'est du gros poisson. Du requin mangeur d'hommes. Et il est là avec son frangin. Un dingue de la gâchette. Et Griffin l'Américain, qui a décidé une fois pour toutes dans sa vie de se servir aussi souvent que possible de son colt.

Il fit une pause.

— Tu te rappelles, Mémé, je t'ai dit que Griffin était connu pour tailler toutes ses balles dum-dum avant de les mettre dans son colt. Tu sais ce que ça signifie ?…

— Ne te fatigue pas, Boris, répliqua posément Brichot, qui venait de réussir à démêler l'écheveau de son écharpe. Tes ordres ont été exécutés. Thanatos est cerné. De partout. On peut y aller.

— J'espère bien, conclut Corentin. Dans une demi-heure, c'est vingt et une heures. Expiration du délai légal.

Il frotta affectueusement la nuque de Brichot.

Ange Cavalcanti joua négligemment des reins. Histoire de faciliter le travail de Pénélope. Et d'augmenter son propre confort, concernant le travail en question.

Satisfait du résultat de la manœuvre, il tendit son menton d'empereur romain vers Griffin.

— Tu es sûr que tu as eu raison de doubler ta mise ? fit-il, acide.

Les yeux verts de l'Américain virèrent au gris. Il n'aimait pas que Cavalcanti se fiche de lui. Pas dans un sentiment de révolte. Simplement, ça lui faisait découvrir tout à coup qu'il avait fait une connerie dans les cinq minutes précédentes. Soit, dans le cas particulier : avoir doublé sa mise.

Dégoûté, il jeta ses cartes.

— I get out, gronda-t-il. Good luck with the game without me[1].

Ange ricana en retournant les cartes de son garde du corps. Un brelan aux valets. Pas si mal, en somme.

— Fréro ? fit-il en se penchant vers son cadet.

Jo s'enveloppa de fumée.

— Ça va, dit-il en jetant son jeu lui aussi. Je n'ai que dale.

Son frère ne daigna même pas regarder. Il connaissait son petit Jo comme s'il l'avait pondu : quand ses yeux se cernaient de bistre, c'est qu'il n'avait rien à offrir. Rien. Incapable de frimer au poker. S'il était là, à cette partie monstre, c'était uniquement parce que son frère s'appelait Ange Cavalcanti. Comme Achille Vassilikos imposait la présence de sa pute de secrétaire pour essayer de désunir ses adversaires, Ange, lui, avait imposé Jo pour parer à un autre partenaire, de poids celui-là, sauf qu'il se sentait plus fort que le Grec, question combine. La Pénélope qui s'occupait de lui consciencieusement, pas de risque qu'elle le fatigue vraiment. Cavalcanti senior, de ce côté-là, valait tous les noirs du clandé de Piarotti. Dont il connaissait parfaitement l'existence. Et pour cause. Piarotti lui avait fourni, gentiment, de lui-même, trois jours plus tôt, en échange de son silence sur l'affaire, la petite somme de trois millions anciens. Exactement la mise de départ qu'il avait apportée en s'installant, ce 31 décembre à 16 heures.

— Marcel ? dit-il en se tournant vers le forceur de coffre.

Le Toulonnais darda ses petits yeux noirs sur le Corse de Pila Canale.

— J'ai la nuit devant moi, conclut-il en jetant ses cartes. Ce coup-ci va se régler entre Achille et toi. Je ne me sens pas concerné.

— Réaction intelligente, siffla Cavalcanti en réveillant d'un petit coup de reins l'activité, faiblissante à son goût, de la fille entre ses cuisses.

Il sourit à Vassilikos :

— Alors, Achille, tu grimpes, où tu demandes à voir ?

Le croque-mort pâlit. Dévoré de jalousie. Pour la première fois, sa petite combine affriolante avec Pénélope se retournait contre lui. Ange Cavalcanti possédait sa secrétaire, et, ça crevait les yeux, il n'en était pas plus ému pour autant.

L'humiliation, la honte. Le Grec était refait par le Corse. Entre fils de la Méditerranée, ça ne se pardonne pas. Il frémit, songeant à ce que sa maîtresse…

— Tu frimes trop pour avoir autre chose que de la purée de lentilles à l'huile d'olive dans la main, grinça-t-il.

Ange Cavalcanti se mit à jouer posément des reins en cadence.

— T'énerve pas, le Grec, lâcha-t-il, ta Bunny est géniale, je te l'accorde, mais elle ne me brouille pas les méninges.

Il éclata de rire.

Pénélope redoubla d'« attentions ». Ange Cavalcanti connaissait les femmes. Demain, celle-ci partirait avec lui. Il le savait bien comme deux et deux font quatre.

Achille Vassilikos eut l'impression que tout son sang affluait dans ses rétines.

— Tu vas trop loin, Ange, grogna-t-il. Pénélope n'est pas à toi, pour commencer. Ensuite, je n'ai pas l'intention de te cracher mon fric.

Le Corse renversa en arrière son fauteuil Knoll à bascule, entraînant avec lui Pénélope accrochée à lui comme une sangsue.

— Tu veux rire, croque-mort ! s'exclama-t-il. Regarde. Indétachable.

Le vieux Grec se domina difficilement.

— Ça va, Ange. Assez plaisanté. On est là pour jouer, tu as l'air de l'oublier.

Le fauteuil Knoll revint en avant avec douceur. Pénélope se cabra. Ravie de l'esclandre. Au fond, elle en avait marre de son protecteur. Ange Cavalcanti, c'était autre chose, même s'il vivait en cavale. Folle de lui, tout à coup. Et elle savait pourquoi, la preuve, là, contre elle. Elle releva le visage et, à voix basse :

— Laisse-le tomber. Garde-moi, je t'en prie.

Deux genoux impérieux vinrent bloquer ses tempes comme un étau.

— Dis-moi quand tu veux que… reprit-elle, haletante.

Elle rit :

— Enfin, fais-moi comprendre.

Elle replongea.

— Achille, tu demandes à voir, ou tu doubles ? insista Ange Cavalcanti.

Le croque-mort enfonça la main droite dans sa poche et sortit, pêle-mêle, plusieurs liasses de billets de 500 F.

— Je double, dit-il.

Marcel Piarotti observa, exorbité, le paquet au milieu du tapis vert.

Au bas mot, vingt millions anciens.

Il n'était, à sa montre, que 20 heures 45.

Et la partie ne serait close qu'à 10 heures demain matin…

Heureusement que Corentin avait promis de s'annoncer vite fait !

Achille Vassilikos s'essuya les lèvres d'un revers de la main.

— Cette fois, ça y est, dit-il. Je demande à voir.

Ange Cavalcanti agita l'index.

— Un instant, fit-il, je veux grouper les plaisirs.

Il donna un coup de reins. Le signal qu'attendait Pénélope. Elle y alla de tout son cœur.

Ange Cavalcanti fut très gentleman. Il se contenta de rougir imperceptiblement. Avec peut-être, tout de même, au moment crucial, une légère contraction du buste et un soupir satisfait.

Il sourit, calmé.

— Tu as quoi ? dit-il.

Vassilikos abattit son jeu.

— Une couleur, à pique.

Ange Cavalcanti prit l'air triste.

— Pas mal, reconnut-il.

Ses dents s'exhibèrent dans un rictus.

— Malheureusement, j'ai une quinte floche, fit-il. Pas à pique, à cœur, mais quinte floche bat couleur, non ?

Son jeu s'étala. Impeccable. Vainqueur. Il tendit la main et commença à tirer le paquet de billets jusqu'à lui.

Pénélope commençait à se dégager.

Le visage de Pénélope apparut en pleine lumière, juste au-dessus de la masse de billets, au moment précis où Boris Corentin surgit dans la salle d'exposition des Pompes Funèbres Thanatos.

Il prononça, les phrases classiques, calme comme autrefois, aux cours de stage, il y avait déjà quinze ans, ou presque.

— Police, que personne ne bouge. Tout le monde, les mains en l'air.

Avec une petite élégance personnelle en prime. Si son Smith and Wesson spécial police, était bien armé, balle engagée dans le canon, l'arme était restée dans son étui de ceinture.

Comme pour Brichot, surgi du bureau où Pénélope regardait tout à l'heure la télévision, et pour Rabert et Tardet, plantés devant l'autre issue.

Griffin hurla et extirpa son arme.

— Keep quiet, son of a bitch[2] ! hurla Ange Cavalcanti en arrachant le revolver de la main de l'Américain.

Le Corse vira vers Corentin.

— Bravo, avoua-t-il. Comment vous avez su ? J'ai été donné ?

Ses yeux parcoururent le cercle piégé de ses partenaires.

— Quelqu'un ici ?

Corentin sourit.

— Non, mentit-il. On te file le train depuis hier.

Son sourire s'accentua.

— La planque de la rue Ordener, tu t'imagines qu'on ne la connaissait pas ?

Marché secret avec Marcel Piarotti, bien entendu…

Ange Cavalcanti se leva. Corentin porta vivement la main à son étui de ceinture.

— Inutile, inspecteur, fit le Corse, avec un sourire triste. Je ne suis pas armé. Mon frère non plus. Jamais au poker. Trop risqué. Le jeu, ça peut rendre dingue…

Achille Vassilikos se jeta en avant :

— Vous êtes fou ou quoi, à la police ? Qu'est-ce qu'on fait de mal ?

Corentin sortit de sa poche trois imprimés officiels' réunis par un trombone.

— Voici les mandats d'arrêt contre Ange et Joseph Cavalcanti, ici présent, plus celui contre Paul Griffin, également présent et recherché par Interpol.

Il sourit. Ses yeux noirs allaient placidement du vieux Grec à Marcel Piaretti.

— Quant à vous deux, vous êtes complices. On ne joue pas au poker avec l'assassin notoire d'un policier, son frère, non moins notoire côté banditisme, et son garde du corps.

Le croque-mort pâlit, aussi blanc que les larmes d'argent recouvrant le cercueil derrière lui :.

— Vous ne savez pas qui je suis ! siffla-t-il.

— Mais si, dit doucement Corentin en faisant signe à Rabert et Tardet. Un des deux ou trois plus importants croque-morts de Paris.

Il tourna la tête vers Pénélope qui sanglotait dans un fauteuil, recroquevillée sur elle-même. En pleine crise nerveuse.

— Laissez-la tranquille, inspecteur, fit Ange Cavalcanti, en se laissant passer les menottes par Brichot, elle n'est pour rien dans tout ça. Je vous le jure. Parole de Corse.

— Je veux bien te croire, grinça Corentin, durci. Il songeait à Detton, son copain tombé un jour sous les balles du truand, jouant les magnanimes en face de lui.

Ange Cavalcanti leva ses deux poignets réunis par le métal des menottes devant lui. Puis il contempla la masse de billets devant son fauteuil. Et enfin ; Pénélope, qui le dévorait des yeux, là-bas, dans son fauteuil, entre deux cercueils.

— D'accord pour la fille, qu'elle se tire, marmonna Corentin, excédé.

Ange Cavalcanti tourna lentement la tête vers Corentin. Incapable de dissimuler une surprise admirative.

— Merci pour l'élégance, murmura-t-il… J'aurais fini en beauté, non, monsieur l'inspecteur ?

— D'accord, grommela Corentin, méprisant, en le poussant.

D'une certaine façon, c'était vrai. Ange Cavalcanti avait fini en beauté. Avant d'aller croupir, à vie, entre quatre murs.

Le meurtre d'un flic, ça ne pardonne pas.

Au moment de sortir, Corentin passa devant Pénélope. Mains serrées contre la poitrine, genoux joints, elle le regarda en rougissant.

— Merci, monsieur l'inspecteur, murmura-t-elle.

Il sourit en lui passant la main sur le front avec amitié.

— Pas de quoi, fit-il. C'était la moindre des choses. Vous n'êtes pour rien dans tout ça.

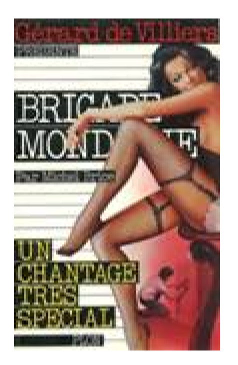
Elle le regarda partir, les yeux écarquillés par la stupeur :

Jamais de sa vie un homme n'avait encore vouvoyé Pénélope. Quand elle se trouvait comme ça, à moitié nue.

Et l'homme, magnifique, viril à crier.

Et avec les plus beaux yeux noirs qu'elle ait jamais vus…

CHAPITRE V



Pour célébrer la Saint-Sylvestre dans la gaieté, les locaux de la Brigade Mondaine ne sont pas précisément ce qui se fait de mieux dans Paris, même sans pousser la tentative de comparaison jusqu'à Maxim's, rue Royale.

Boris Corentin se dépêchait de régler les derniers détails de l'arrivage de la soirée. Pressé par Mémé, qui l'avait invité à venir boire chez lui à la santé des douze coups de minuit. Déjà près de vingt trois heures. Ahurissant, ce que ça peut prendre de temps, dans une vie de policier, la paperasserie, surtout quand on ramène à la « Maison » du gros gibier, genre Cavalcanti, Ange et Joseph, plus ce toquard de Paul Griffin.

Et Marcel Piarotti, pour mémoire.

Et juste pour respecter le contrat passé l'avant veille au sommet de l'Arc de Triomphe.

Achille Vassilikos, lui, avait échappé à l'humiliation du panier à salade. Coupable, sans doute, de pokériser avec un tueur de flic, mais inattaquable sur le reste. Pas question pour lui d'une garde à vue. Il avait été renvoyé à ses foyers avec une convocation pour audition le lendemain, en bonne et due forme. Pareil pour sa Pénélope, et là, uniquement pour le principe. Visiblement, la Bunny un peu trop déshabillée n'aurait pas grand-chose à apprendre à la police.

À la Brigade Mondaine aussi, l'administration est reine. À vingt heures, plus d'inspecteurs de permanence. Il ne reste plus, pour surveiller le gibier récolté dans la soirée que des gardiens de la Paix de garde pour la nuit. Envoyés par le service appelé la « Réserve-Cité » pour garder les suspects jusqu'au lendemain matin. Une belle brochette de rouspéteurs un soir de la Saint-Sylvestre. La tuile, redoutée, être de service cette nuit-là…

Corentin, qui se méfiait des conséquences, côté « sérieux » de la garde, redoubla de recommandations avant de s'en aller.

— Tu vises les deux Corses ? fit-il au plus ancien des gardiens en montrant Ange et Joseph Cavalcanti dans leur cage grillagée. Pas question de les quitter de l'œil plus de quinze secondes. Surtout, l'aîné, le costaud. Il a tué un flic, tu vois ce que je veux dire ? Je te le confie, Laville, je compte sur toi.

Laville reboutonne son uniforme, qu'il avait ouvert pour se gratter.

— Faites-moi confiance, monsieur l'inspecteur, fit-il gravement, on les a à l'œil.

Il rit et ajoute :

— Excusez-moi, mais je ne vous comprends pas. On les a fouillés en arrivant, et maintenant, ils sont en cage, qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive ? Qu'ils s'envolent ?

— Surveille, c'est tout ce que je te demande, dit Corentin.

Il se rapprocha de la cage et observa longuement les deux Cavalcanti et Paul Griffin derrière le grillage.

— Celui-là aussi, reprit-il, c'est un complice.

En même temps, il désigna Piarotti, assis, lui à l'extérieur. Sur le banc des rafles.

Cette réflexion de sa part, ça faisait aussi partie de leur accord. Pour « blanchir » Piarotti, côté Cavalcanti Brothers.

Le gardien ricana.

— Ne vous faites pas de souci pour le vieux. Fouillé aussi, et doux comme un mouton.

Corentin hocha la tête, dubitatif.

— Je sais, mais avec ces oiseaux-là, on n'est jamais assez prudents.

Brichot le tira par la manche.

— Alors, quoi ? On se tire ou merde ? Jeannette attend.

Corentin se décida, comme à regret.

— Bon réveillon, monsieur l'inspecteur ! lui jeta de loin Ange Cavalcanti, qui crânait très dignement.

Corentin ignora et emboîta le pas à Brichot.

Pas très loin de la cage, au deuxième étage de la P.J. 36 quai des Orfèvres, il y a un couloir avec des bancs.

Réservés aux « clients » ordinaires. Le menu fretin des rafles de la nuit, les prostituées ramassées en flagrant délit de racolage, les harengs récoltés lors des contrôles surprises dans les bars de la rue Saint-Denis, les traînards des pissotières, les exhibitionnistes, les petits voleurs à la tire, les ivrognes bagarreurs. Du classique, du tout venant. Pour Marcel Piarotti, le calvaire d'être mêlé à tout ça.

Il soupira. Il l'avait bien voulu…

Pour les gardiens ce soir, ça n'était pas un soir ordinaire. La Saint-Sylvestre, ça ne se produit qu'une fois par an. Et c'est, même chez les flics, soir de bonté. Surtout qu'on râle d'être là, au lieu de rigoler avec la famille et les copains, coincés par la malchance.

Il y a des rites, secrets, jamais écrits, dans les rapports police-malfrats. Entre autres, celui de la trêve de la Saint-Sylvestre. Ce soir-là, les gardiens ferment les yeux, c'est connu. Depuis toujours. Depuis que les voyous, et leur conséquence logique, la police, existent.

Le respect de la tradition commença à se faire sentir vers vingt-trois heures trente. Soit, juste à temps pour préparer, quand même, toute critique de conduite mise au fond de la poche dans un mouchoir, un petit semblant de fête pour les malchanceux qui avaient eu le malheur de se faire coincer ce soir-là, justement ; et d'être condamnés à « fêter » le Nouvel An sur un banc du quai des Orfèvres.

Comme pour ces malchanceux de gardiens condamnés, eux, à jouer les gardes-chiourme parce que c'était leur tour de n'avoir pas de veine.

Couffinet, le sous-brigadier le plus ancien des gardiens de la Paix, originaire de la Lozère et affublé d'un accent conséquent, avait 53 ans (2 ans avant la retraite) et connaissait les usages mieux que personne.

Il fut le premier à remarquer que, curieusement pour un profane, mais pas pour lui, des prostituées libres, autrement dit venues du dehors de leur propre gré, surgissaient dans le couloir à quatre ou cinq, les bras chargés de paquets.

Il fit semblant de somnoler mais nota, avec satisfaction du coin de l'œil, que la tradition ne se perdait pas.

Chacune des arrivantes sortaient de son paquet des bouteilles (champagne, le plus souvent, nota encore Couffinet, ravi) des victuailles, poulet froid, tranche de rosbeef, etc. Plus des flacons d'eau de Cologne et des petits paquets blancs qu'il reconnut aussitôt pour être des Tampax.

Il soupira avec un grognement dans son coin. Non, vraiment, la tradition ne se perdait pas, même si les moyens pharmaceutiques modernes remplaçaient les serviettes hygiéniques de sa jeunesse : c'est archi-classique, l'émotion des rafles provoque souvent une irruption brutale de leurs règles chez les filles arrêtées. D'où la solidarité des copines. Un bel exemple fraternel à faire méditer bien des âmes envieuses sur la nature humaine. Et un beau démenti à tous ceux qui s'imaginent que les

prostituées ont été les premières clientes de la pilule. Aussi bizarre que ça paraisse, c'est la stricte vérité, connue de tous les médecins qui les contrôlent. Elles s'en tiennent aux vieux moyens de garantie intime, à savoir, pour le moins ancien d'entre eux, le stérilet, quand elles n'en sont pas restées au tampon interne imbibé de camphre.

Couffinet attendit que les embrassades soient terminées. Et les bouteilles de champagne exhibées sur une table. Alors il se leva et passa dignement entre les bancs.

Sachant parfaitement ce qu'on allait lui demander.

De la glace.

Pour le champagne.

— La glace, gardien ! jeta une blonde platinée, la cinquantaine accusée, en lui prenant la main.

Couffinet se rétracta pour le principe. Mais il fit signe à Lamarck, son adjoint.

Lamarck, comprenant au quart de tour, fila vers le petit réfrigérateur du bureau des entrées, celui qui servait pour les consommations personnelles des inspecteurs et qui en ce soir exceptionnel, était à la disposition de tous.

À minuit moins dix, Couffinet et les trois autres gardiens de service acceptaient, avec des mines condescendantes, mais satisfaites, de boire, sans trinquer, ça va de soi, le champagne des filles.

À minuit moins cinq, un petit travelo surexcité se mit à entamer « Happy New Year », sans que personne, côté police, ne le réprimande pour cette incongruité.

À minuit précis, les bancs des rafles vibraient sous les embrassades et les hurlements.

La fête, misérable et surexcitée, de la sous-humanité du sexe et de la rapine, en plein centre de Paris, dans les locaux même de la police.

Un délire de dix bonnes minutes. Accepté par les gardiens avec une bonhomie presque complice. Paternaliste en tout cas. Du moins du côté de Couffinet, le vieux.

Pour deux des gardiens au moins, le plus jeunes, Lamarck et Baudinet, célibataires tous les deux, les choses prenaient un tour différent : deux

prostituées, de leur banc, leur faisaient les yeux doux.

Lamarck sentit le premier qu'il avait envie d'une femme ce soir.

Il lorgna vers les bureaux de la Brigade Mondaine, au fond du couloir. Puis vers le décolleté qui s'augmentait de plus en plus à deux mètres de lui.

— Qu'est-ce que tu risques ? jeta la fille en se cambrant. Tu es chez toi, mon poulet.

Lamarck hésita, l'œil en coin vers Couffinet.

Et le feu au ventre.

— Merde, pensait-il. Ça n'est pas tous les soirs réveillon de Nouvel An !

Couffinet s'absorba, bon bougre, dans le fonctionnement défectueux de son briquet Tempête à essence.

Lamarck se dressa sur ses jambes et, faisant signe à la fille de le suivre, partit vers le couloir…

Ange Cavalcanti cracha à travers les barreaux.

— Empoisonnez-vous tous avec votre mousseux au vinaigre ! cria-t-il.

Couffinet sursauta :

— Si tu dis ça dans l'espoir qu'on t'en refile, tu te mets le doigt dans l'œil ! grinça-t-il.

— Beurk ! répliqua Cavalcanti. Je préfère crever.

Il vira vers son frère et vers Griffin. Hochant aussitôt la tête, dégoûté. Jo pleurait. Quant à Griffin, il se mangeait systématiquement les ongles l'un après l'autre.

— Race de demi-sels, gronda Ange Cavalcanti.

Son frère se cabra sur son banc.

— Tais-toi ! cria-t-il. Je pense à toi, qui va passer ta vie au trou !

Ange Cavalcanti haussa les épaules, fataliste.

— T'occupe, c'est mes oignons.

Un gémissement lui tira l'oreille, du côté des bancs extérieurs.

Marcel Piarotti.

— Toi aussi, tu pleures ? demanda Cavalcanti, interloqué.

Le Toulonnais grimaça un sourire forcé.

— Non, je suis vieux, c'est tout. La prostate.

— Appelle un gardien ! répliqua le Corse, ému.

Piarotti sourit douloureusement.

— Tu as raison, je crois qu'il faut que je demande à aller aux toilettes, ça ne peut plus attendre.

CHAPITRE VI



Couffinet haussa les épaules tout en vidant goulument son verre à dents rempli de champagne.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? fit-il en s'essuyant la bouche d'un revers de la main.

Lamarck répéta la requête de Piarotti.

Couffinet partit d'un rire gras.

— Tous les mêmes ! s'exclama-t-il. Ça crâne et ça nargue, dehors, et une fois alpagés, la chiasse, de trouille…

Il lorgna la cage par-dessus son épaule.

— Lopette, grinça-t-il. Allez, laisse le sortir. Soudain, il toussa dans son verre : Ange Cavalcanti le regardait en souriant, provocant.

Couffinet fonça :

— Toi, le tueur de flics ! hurla-t-il, ça va être ta fête ! Lamarck le retint :

— Fais gaffe ! Pas de bêtises. La justice s'en occupera.

Couffinet haleta un instant, exorbité :

— J'espère bien ! finit-il par beugler.

Une fois dans les toilettes, Piarotti se mit à compter les minutes mentalement. À la fouille, à son arrivée, on lui avait bien entendu pris sa montre, son briquet, son peigne et sa lime à ongles.

Lamarck, dehors, commença à tambouriner à peu près quand il s'y attendait :

— Hé, là-dedans, tu grouilles ? Ça fait dix minutes.

Piarotti ressortit, humble.

— Excusez-moi, dit-il, crispé. Je suis vraiment malade.

Un quart d'heure plus tard, il redemandait encore à aller aux toilettes.

Puis une nouvelle fois, peu avant une heure du matin.

Cette fois, il repartit vers les toilettes sous un concert de blagues plus douteuses les unes que les autres. Tous s'y mettaient pour se ficher de lui, gardiens, prostituées, voleurs à la tire mélangés.

Même Cavalcanti avait doucement ricané en le voyant se tordre sur son banc, pressant son ventre à deux mains.

Lamarck, qui commençait à ne plus y voir très clair, jugea inutile d'aller se poster à la porte des toilettes comme les autres fois.

— Tâche de ne pas t'endormir sur la cuvette, explosa-t-il de loin dans un hoquet.

Exactement ce qu'attendait Marcel Piarotti.

Il entra dans les toilettes et actionna brutalement le verrou. Pour faire le maximum de bruit. Puis, aussitôt après, il manœuvra le verrou dans l'autre sens.

Tout doucement.

Il ouvrit la porte avec lenteur, passa le nez dehors et regarda à gauche.

Rien avant dix mètres, le coude du couloir. Là-bas, des rires, des cris de filles chatouillées. La paix totale pour Marcel Piarotti.

En vieil habitué des convocations, confrontations et autres assauts d'amabilité avec les flics, Marcel Piarotti connaissait parfaitement bien les locaux de la police.

En deux minutes, il fut devant la porte de Charlie Badolini, le patron de la Mondaine.

Le cœur battant, il tourna la poignée et sourit en sentant la porte s'ouvrir. Ouf, ce qu'il espérait pardessus tout s'était bien produit. Dans le désordre de cette soirée de la Saint-Sylvestre, on avait oublié de refermer à clef la porte du Commissaire Divisionnaire.

C'était justement dans cet espoir, entre autres, que Marcel Piarotti avait choisi cette soirée pour se faire arrêter.

La deuxième porte capitonnée s'ouvrit sans bruit. Marcel Piarotti s'avança dans la lumière, sourde mais suffisante, venue des réverbères extérieurs, sur les quais.

Son but, le coffre-fort de Charlie Badolini, à gauche face au grand bureau Empire. Un gros coffre solide et sérieux. Inviolable.

Sauf pour un forceur de coffres de la classe de Marcel Piarotti, dit « Doigts de fée ».

Piarotti prit une lente inspiration, tout en frottant ses doigts les uns contre les autres, pour s'assurer de leur parfaite dextérité.

Il sourit. Ça allait. Il avait eu raison de ne pas boire d'alcool et de ne pas fumer ce soir. Très mauvais pour l'habileté.

Collant son oreille contre le coffre, il se mit à tourner la combinaison. Lentement, guettant les petits « clics » qui, accompagnés d'une imperceptible retenue du mécanisme entre le pouce et l'index, signifient : Attention, chiffre intéressant.

Marcel Piarotti méritait vraiment son surnom de « Doigts de fée ». En moins de dix minutes, estima-t-il, il eut trouvé les trois chiffres de la combinaison.

Il se releva, et portant la main à la semelle de sa chaussure extirpa du talon un mince et long fil d'acier qui se mit à luire doucement dans la pénombre.

Le fil allait lui servir pour crocheter la deuxième serrure. Celle qui fonctionnait, elle, avec une clef.

En six ou sept minutes, le tour était joué.

La porte du coffre-fort joua silencieusement sur ses gonds huilés.

Une série de dossiers apparut.

Ce pour quoi Marcel Piarotti avait monté toute sa combine depuis le coup du clandé jusqu'à la partie de poker chez Vassilikos.

Écarquillant les yeux, Piarotti se pencha. Il crispa les mâchoires en essuyant fébrilement la sueur qui perlait à ses tempes. Difficile, dans l'obscurité du coffre, de trouver ce qu'il cherchait.

Alors, il se dit que, logiquement, les dossiers étaient classés par ordre alphabétique. Celui qu'il voulait prendre était à la lettre « P ».

Il tâtonna, en tirant plusieurs au hasard dans la zone présumée bonne.

Au septième dossier porté dans la lumière venue des fenêtres, il sourit.

Un nom était inscrit dessus en gros caractères.

PAVART.

Ce qu'il cherchait.

Rapidement, il enfouit le mince dossier, trois pages à peine, sous sa chemise, le glissant sous la ceinture pour le maintenir, referma le coffre.

Après avoir pris soin de gommer ses empreintes avec son mouchoir. Partout.

Avant de ressortir, il en fit autant avec les poignées des portes.

Il tendit la tête dehors, dans le couloir.

Rien.

Il sortit, essuyant sa dernière empreinte sur la poignée extérieure de la porte.

Juste au moment d'arriver devant les toilettes, il eut un petit coup au cœur.

Une fille tournait le coude devant lui.

Venant aux toilettes.

Elle l'observa, curieuse.

Marcel Piarotti était à cinq mètres après la porte des toilettes.

— Tiens, tu n'étais pas aux chiottes, toi ? fit-elle en arrivant à sa hauteur.

Il rit nerveusement.

— Si, fillette, mais je me suis trompé de direction en ressortant.

La fille tituba un peu, visiblement ivre.

— Ah bon, fit-elle. Ça se peut bien…

Elle disparut dans les toilettes.

Marcel Piarotti regagna sa place en se faisant tout petit.

— Eh bien, le moko ! glapit Couffinet, il ne va plus te rester de tripes si tu passes des heures comme ça aux chiottes !

Piarotti lui adressa un petit sourire triste et se recroquevilla sur son banc.

Pour faire bonne mesure, il redemanda une demi-heure plus tard à retourner aux toilettes. Pour de bon, cette fois-là. Avec l'émotion accumulée, il avait l'impression que sa vessie allait éclater.

Après, il tâcha de s'endormir, fataliste comme tous les autres.

Les bouteilles vides tramaient partout. Les gardiens avaient du mal à garder l'œil ouvert.

Au matin, quand Marcel Piarotti, après interrogatoire, fut relâché par la Brigade Mondaine, conformément aux accords pris avec celle-ci par l'intermédiaire de Boris Corentin, il emportait contre sa peau son dossier volé.

On ne fouille jamais les gens à la sortie.

Logique. Pourquoi le faire, puisqu'on les a fouillés en entrant ?…

Ce qu'emportait Marcel Piarotti, ce matin du 1er janvier, en accélérant frileusement vers la station de taxi la plus proche, c'était un « Blanc ».

Un « Blanc », c'est un rapport fait par un inspecteur sur une personne à partir de faits ne justifiant pas de poursuites correctionnelles. Autrement dit, il manque à l'affaire l'ensemble des éléments susceptibles de pouvoir l'entraîner plus loin.

Ça, c'est le principe. Dans la réalité, le « Blanc » est souvent un rapport secret sur des écarts de moralité commis par des personnalités de l'administration, de la politique, du tout Paris, etc.

Le « Blanc » est daté, mais jamais signé par l'inspecteur qui l'a fait.

Pour une raison précise : il s'agit d'éviter des complications à l'inspecteur en cas de changement de politique ou de gouvernement.

L'inspecteur ne garde aucun double. L'exemplaire unique va directement chez le Commissaire Divisionnaire, patron de la Brigade Mondaine.

Celui-ci en fait une photocopie. Une seule. Et il envoie l'original à son supérieur hiérarchique direct, le directeur de la police judiciaire en personne.

Celui-ci fait alors faire à son tour une copie du document qu'il envoie au ministre de l'Intérieur.

La photocopie conservée par le patron de la Mondaine va dormir dans le coffre-fort personnel de son bureau.

Là même où « Doigts de fée », cette nuit de la Saint-Sylvestre, venait de prouver qu'à 50 ans il n'avait rien perdu de ses talents.

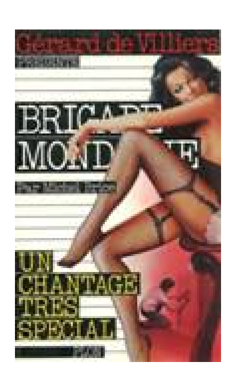
À peine arrivé chez lui, Marcel Piarotti extirpa le « Blanc » Pavart de sa chemise, le posa sur la console Louis XV de son entrée, examina en grimaçant son visage à la barbe poivre et sel naissante.

Puis il se rendit tranquillement dans son salon, toujours meublé Louis XV, mais provençal cette fois – vieux meubles de famille pour la plupart – et forma un numéro sur son cadran.

L'un des plus étonnants chantages du régime politique de l'époque venait de démarrer.

Avec la complicité involontaire, mais parfaite, de Boris Corentin, inspecteur principal aux Affaires recommandées de la Brigade Mondaine. Et enfant chéri de son chef, le Commissaire Divisionnaire Charlie Badolini.

CHAPITRE VII



René-Jean Pavart agita nerveusement sa petite tête de mésange. C’était exactement ça. Tout, du nez raide et recourbé comme un bec et les yeux bleus-gris, légèrement globuleux, inquisiteurs sous leurs paupières à cils parsemés, jusqu’au cou de poulet, maigre et tendu en avant, avec une pomme d’Adam un rien trop grosse, faisait penser à un oisillon. Et bien sûr, la taille correspondait au signalement : René-Jean Pavart mesurait un mètre soixante-neuf. À peine plus que Charlie Badolini.

Quelques différences cependant. D’abord, Pavart avait quinze ans de moins que le chef de la Mondaine – 42 pour être précis. Ensuite, il n’était pas Niçois mais Nantais. Puis, c’était un fils de famille, contrairement à « Baba », sorti, lui, du peuple. Pavart venait d’une vieille famille de vinaigriers nantais. Très riches avant la génération de son père. Celui-ci, dans les années trente, avait eu l’idée géniale d’automatiser la vinaigrerie familiale, fort prospère jusqu’alors, avec un système américain qui réduisait le nombre des ouvriers – et donc des charges sociaux-professionnelles – à 7 plus la secrétaire administrative, évidemment, avec pour résultat une perte d’un milliard d’anciens francs d’aujourd’hui dans l’année, en raison des ratages mécaniques. Et la crise de 1929 : l’entreprise-mère choisie par la père Pavart, peut-être un peu légèrement, n’avait pas survécu au Vendredi Noir de Wall Street.

Après, il avait fallu vendre et se contenter des revenus (confortables) de la location judicieuse de petits appartements en banlieue parisienne. Une trentaine en tout, ce qui assurait tout de même une aisance très convenable.

Et avait permis au fils Pavart de faire Sciences-Po. Puis l’E.N.A. Avant d’entrer au Conseil d’État à titre d’auditeur de 2e classe.

Puis de militer tout à coup, au désespoir paternel, dans les partis de gauche de l’époque.

Dernière dissemblance avec Charlie Badolini : si René-Jean Pavart fumait lui aussi quarante gauloises par jour, il ne le faisait plus, depuis un mois qu'à travers un filtre.

— Qu'est-ce qui se passe ? beugla Pavart en se tournant vers son secrétaire. Pourquoi n'avez-vous toujours pas le sondage de l'I.F.O. P ? Ils nous avaient pourtant juré de nous les fournir dès la sortie des fiches des calculatrices !

Philippe Blainville, jeune étudiant prolongé, grand, chauve, et l'œil luisant d'ambition derrière ses lunettes d'astigmate, se précipita vers son patron avec un empressement exagéré. Comme toujours. Son grand défaut : il avait trop visiblement l'air ambitieux. Ça lui sortait par tous les pores. Comme la crasse, son deuxième défaut. Garçon intelligent et fort cultivé par ailleurs.

Pour l'instant, il n'avait qu'à se féliciter de sa méthode d'avancement social : il avait eu Pavart au charme « peuple » un soir chez Olivier Ronceaux, fameux avocat de gauche pour qui il avait travaillé quelques dossiers, à la pige, avant son C.A.P.A. d'avocat à Bordeaux, six mois plus tôt.

À tort, il croyait avoir mis Pavart dans sa poche. L'autre, pas né de la dernière pluie, avait parfaitement jugé le personnage : astucieux et prêt à tout. C'est-à-dire très utile pour une campagne électorale. Après, il s'en débarrasserait. Trop sale. Et trop lèche-c… pour avoir une envergure véritable.

Blainville joua des hanches avec un ramollissement dans la confiance en soi.

— Ils n'ont pas appelé comme promis, c'est vrai, fit-il, contrarié. Reconnaissez qu'on est le 1er janvier ! Mais je vais leur sonner les cloches.

Pavart enfourna rageusement sa gauloise dans son filtre.

— J'espère bien, gronda-t-il.

Bizarre comme il faut toujours secouer les gens pour obtenir un résultat : cinq minutes après le coup de gueule de Pavart, le renseignement demandé arrivait sur un plateau.

Philippe Blainville courba sa haute silhouette dégingandée.

— 49 %, beugla-t-il !

Pavart faillit avaler son filtre.

— Sans blague ? bredouilla-t-il. Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ?

Philippe Blainville n'avait pas encore appris à modérer ses effets. Il avait crié trop fort le pourcentage inespéré. Toute la permanence électorale de René-Jean Pavart surgit en force dans son bureau.

— Beaujolais ! hurla une brune M.L.F. aussi sale que Blainville en se collant contre lui et qui, songea Pavart aussitôt, devait être sa maîtresse du moment.

Pavart chassa de sa pensée cette idée dégoûtante : il n'aimait que les femmes propres..

— Du calme, les enfants, fit-il, princier en agitant ses mains maigres aux ongles nicotinisés par les excès tabagiques d'avant le traitement au filtre.

Le bureau reprit son atmosphère de componction studieuse.

Pavart grilla d'une seule aspiration la moitié de sa cigarette filtrée.

— 49 %, déclara-t-il sentencieusement, c'est énorme, inespéré.

Il se fit cynique :

— Les enfants, on tient le bon bout !

— On sera bientôt tous ministres, beugla Blainville, très ligne bleue des Vosges, en se croyant malin.

Pavart le détailla de ses yeux globuleux de mésange exaspérée.

— Ne soyez pas impudent, mon vieux, je vous en prie, lâcha-t-il avec un dédain très bourgeois dans le ton.

Blainville se rétracta prestement derrière ses notes.

— Samson n'a plus que 51 % ! s'écria-t-il avec un patriotisme de gauche très bien imité.

Pavart le fusilla du regard.

— J'ai appris à compter avant vous, lâcha-t-il avec morgue.

Blainville vibra.

— Hé ! s'écria-t-il, c'est quand même quelque chose. Il y a huit jours, il était à 55 % !

Pavart extirpa douloureusement (il se brûlait) son mégot du fume cigarette anti-tabac.

— Et moi à 45 %, reprit-il.

Le mégot se cracha dans un cendrier vantant la gloire des apéritifs Rachard, un des subventionneurs du Parti de Pavart.

Celui-ci vira sur son fauteuil, tournant.

— Jeanine, fit-il redevenu aimable, quelque chose de neuf au courrier d’hier ?

Jeanine, la brune M.L.F. que Pavart avait eu la faiblesse d’engager pour faire son poids contre les envieux qui l’accusaient d’avoir oublié l’importance historique de l’année de la femme, se rua en avant avec une pile de dossiers.

— Du bon et du mauvais, monsieur, dit-elle avec un sourire sexiste.

Pavart avait commencé à nettoyer l’intérieur de son filtre avec du coton-tige. Recommandé, toutes les dix cigarettes, par la notice du fabricant.

— Commençons par le bon, lâcha-t-il avant de souffler dans son filtre comme dans un sifflet.

Jeanine commença sa litanie de télégrammes de soutien et de messages d’appuis sans réserve.

Pavart, fatigué, se sentait au bord du sommeil. Tout à coup, il leva l’oreille : on lui parlait argent.

— Quoi ? fit-il, excité.

Jeanine rejeta ses mèches d’un mouvement masculin très étudié.

— J’ai dit : un chèque de 5 000 francs nouveaux adressé à la permanence du Parti par le Comité des travailleurs du bâtiment de Versailles VII.

Pavart se redressa sur son fauteuil comme une mésange qui vient d’apercevoir un gâteau de saindoux rempli de grains de millet par moins dix degrés au fond du jardin.

Il frémit et, le bec relevé vers les vingt-cinq membres de sa permanence :

— Les enfants, notez bien ça, les travailleurs viennent à nous.

Il rit nerveusement.

— Pour moi, c’est bien plus important que les sondages. C’est le signe que le peuple veut de nous.

Il se leva :

— La victoire est à portée de la main ! s’écria-t-il avec emphase.

Derrière lui, Philippe Blainville crut indispensable de danser la gigue en faisant le « V » de la victoire avec la main.

Gaffe droitiste que Pavart corrigea d'une chiquenaude agacée.

— Pas d'enthousiasme prématuré, les enfants, reprit-il en se renfonçant dans son fauteuil. Versailles, c'est la ville des Versaillais, à savoir celle qui a écrasé dans un bain de sang la Commune de Paris, ce formidable et inégalable mouvement populaire il n'y a guère plus de cent ans. Ne l'oubliez jamais.

Il se releva, vibrant comme l'Aiglon d'Edmond Rostand.

— Nous méritons de vaincre, s'écria-t-il, parce que nous avons la justice avec nous ! Nous ne vaincrons que si nous parvenons à le faire savoir au peuple !

— Georges Clemenceau, en 1914, à la Tribune de l'Assemblée nationale, commenta une tête au-dessus de lui – et dans son dos, Philippe Blainville qui était un puits de culture mais ne loupait pas une gaffe.

René-Jean Pavart le bloqua d'un coup de reins contre le mur sale derrière eux :

— Exact, reconnut-il aigrement, les bonnes citations sont toujours utiles à ressortir.

Silence général. Et vindicatif.

— Je n'ai pas fini, remarqua posément Jeanine, un peu tremblante de s'être fait prendre la vedette par Blainville, côté lèche au patron.

Pavart se secoua le nez avec le dos de sa main droite comme André Malraux :

— Ah, fit-il gaiement, d'autres chèques de soutien ?

Jeanine prit l'air contrarié.

— Je ne saurais trop dire, fit-elle en tendant un pli. J'ai trouvé ça tout à l'heure dans la boîte aux lettres. Sans timbre. On l'y a mis directement.

La main griffue de Pavart jaillit, elle attrapa le pli et le retourna.

— Strictement confidentiel… lut-il à mi-voix. Regrettant en même temps de n'être pas seul dans son bureau.

Mais paternalisme électoral oblige :

— Encore une lettre d'insulte anonyme ! s'écria-t-il avec entrain.

Il décacheta vivement l'enveloppe, sortit le contenu, trois feuillets agrafés l'un à l'autre avec un petit carton explicatif imprimé, et pâlit en poussant un juron.

— Merde ! s'exclama-t-il.

Il renversa son fauteuil en voulant s'y asseoir.

Blainville se précipita et redressa le fauteuil. Pavart s'y laissa tomber.

Tout ce que Blainville put voir avant que son patron le repousse d'un geste agacé de l'autre côté du bureau, ce furent ces quelques mots, en lettres découpées dans un journal et collées bout à bout :

« Salaud de gaucho, tu sais ce que c'est qu'un Blanc ? sinon, lis la suite. Et raccroche les gants. Ça vaut mieux. »

Blanc, Pavart feuilleta le reste. Puis le reposa dignement sur son bureau. Il mordit son filtre à le faire éclater.

— Je vous expliquerai à tous, plus tard, dit-il avec effort. Pour l'instant, j'ai besoin d'être seul. Quelque chose de grave vient de se produire.

Il chercha maladroitement à enfourner une nouvelle cigarette dans son filtre. En face de lui, toute la permanence paraissait frappée par la foudre.

— Soyez gentils, insista-t-il avec une voix chevrotante, j'ai besoin de rester seul. Je vous le promets, je vous expliquerai. Plus tard… Allez tous déjeuner.

Sur le seuil de la porte, Blainville et Jeanine, les deux intimes, eurent dans la démarche une hésitation qui voulait dire : « Pas nous, patron… »

Pavart nota en coin la tentative.

— Philippe, jeta-t-il à Blainville, va vérifier les réunions de ces jours-ci. On continue.

Blainville s'extirpa de la pièce avec l'air d'un rat chauve à lunettes qu'un nuage de pesticide arrache à son fromage.

— Jeanine, fit Pavart, l'air d'avoir pris 10 ans, quand Blainville eut disparu, ferme la porte et reviens.

Il frémit, comme si la grippe venait de s'abattre sur lui.

— Appelle ma femme, dit-il faiblement.

Il secoua la main comme Jeanine allait parler.

— Non, ne me la passe pas. Dis-lui simplement qu'elle ne bouge pas, j'arrive tout de suite.

Il enfourna la lettre strictement confidentielle dans la poche de son veston de chez Cerruti et sortit, jouant des coudes dans le flot surexcité de ses permanenciers.

Ce que venait de trouver René-Jean Pavart, chef de file du parti de gauche, les Indépendants Regroupés (I.R.) et adversaires de Jean Samson, chef de file des (G.R.) (Groupement des Républicains) pour les élections partielles de la circonscription de Versailles, dans onze jours exactement, à la suite du décès du député sortant, membre de la majorité et tué dans un accident de la route avec son suppléant un mois plus tôt sur l'Autoroute de l'Ouest, c'était tout simplement une photocopie du Blanc volé la nuit même par Marcel Piarotti, forceur de coffres-forts d'origine toulonnaise.

De quoi lui faire rater, et à vie, toute chance d'être élu non seulement à l'Assemblée nationale, mais à n'importe quel place de conseiller municipal de la plus lointaine et de la plus ignorée des 37 708 communes de France.

Le confessionnal du premier vicaire de Saint-Nico-las-des-Champs (3e arrondissement) était une antiquité : masse de bois suintant l'encens. Agrémentée de peinturlures datant de la rechristianisation de la France, sous la IIIe République, au siècle dernier.

Marcel Piarotti le repéra tout de suite, plus à la description faite par son correspondant qu'aux indications de lieu dans la nef de l'église.

15 heures, toujours le 1er janvier. L'église, à part les classiques deux ou trois grenouilles de bénitier, était vide comme un temple grec sous l'occupation turque.

Il se dirigea vers le confessionnal sans se presser. Amusé à l'idée de toucher dans cet endroit l'autre moitié de la somme prévue au contrat par ses employeurs.

La première moitié, évidemment, consistait en ces dix millions anciens apportés l'autre soir dans sa Delsey à Manuela, lors du passage en revue du cheptel de son clandé…

Marcel Piarotti, qui n'était pas allé à confesse depuis la veille de sa première communion à la cathédrale de Toulon, s'étonna de retrouver automatiquement les gestes dans toute leur componction : il s'agenouilla à la place du pénitent avec le naturel d'une chaisière.

De l’autre côté, on était à l’heure au rendez-vous : dès que le bois du confessionnal eut grincé sous les genoux de « Doigts de fée », le petit judas de bois grinça contre son oreille droite. Il tourna la tête de ce côté-là.

Pris au jeu des souvenirs, Marcel Piarotti lutta pour ne pas se signer.

— Tendez le bras sans bouger, répliqua une voix sourde à ses velléités chrétiennes. Du côté extérieur.

Tout en essayant, mais en vain, tant il faisait sombre, de voir le visage du vicaire, Marcel Piarotti obtempéra. Sa main droite se tendit en arrière à travers le rideau qui lui battait les reins.

Il se rétracta aussitôt. Dehors, une main cherchait la sienne. Pour y placer la poignée de cuir d’un cartable. Marcel Piarotti s’aperçut, dès qu’il le rentra à l’intérieur, que c’était un cartable d’écolier.

Il y eut un silence de quelques secondes, que Piarotti employa à noter dans un coin de sa mémoire qu’au contact de la sienne, la main tendant la poignée du cartable avait offert, côté annulaire, une protubérance métallique qui ne pouvait être que d’une chevalière.

Un détail intéressant à noter. On ne savait jamais. Pur réflexe de vieux voyou de la part ce Piarotti, de toute façon.

— Ne bougez pas. Pas du tout, reprit la voix, impérative mais urbaine, je vais m’en aller. Vous attendrez jusqu’à ce que le bruit de mes pas disparaisse dans le tambour de l’entrée. Alors seulement vous vous lèverez.

Il y eut une inspiration.

— La clé du cartable est posé sur le tronc de Saint-Antoine, à deux mètres du tambour de l’entrée.

Piarotti ne dit rien. Réfléchissant à toute vitesse.

— Vous m’écoutez ? reprit la voix avec une pointe d’énervement.

— Je ne suis pas sourd, répliqua le Toulonnais, qui se contrôlait.

Bref silence.

— Il suffisait de le dire, reprit la voix, de plus en plus désagréable.

La porte du confessionnal, côté vicaire, claqua avant que Piarotti ait eu le temps de répondre.

Il se rejeta en arrière, sortant la tête du rideau.

Une silhouette longue, allure jeune, vêtue d’un vieux manteau gris, s’en allait à pas précipités. La silhouette caractéristique du prêtre moderne,

depuis que la soutane n’est plus qu’un accessoire à ranger au magasin des antiquités.

Marcel Piarotti ne chercha pas une seule seconde à désobéir aux instructions de son « confesseur ». Il le laissa disparaître dans le tambour de la sortie :

Par contre, il sortit de sa poche, à peine extirpé du confessionnal, un petit appareil de plastique, genre calculatrice de poche, dont il pressa le bouton central. Une lampe témoin rouge s’alluma sur le boîtier et un faible bip-bip de contrôle se déclencha.

L’appareil était exactement semblable à ces nouveaux petits récepteurs téléphoniques de poche (coût de 185 à 310 F d’abonnement mensuel suivant les services demandés) que Eurosignal vient de mettre à la disposition de tous ceux qui veulent être avertis, dans la région parisienne pour l’instant, qu’on les appelle sur leur ligne.

À cinquante mètres devant Saint-Nicolas-des-Champs, Manuela fumait une Kool au volant de sa Mini Innocenti. Sur le siège à sa droite, il y avait le frère jumeau de l’appareil de Marcel Piarotti.

Manuela écrasa tranquillement sa Kool dans le cendrier et fixa le porche de l’église.

Son appareil faisait « Bip-bip ».

Cinq secondes plus tard, une silhouette massive en manteau gris apparut sous le porche.

Manuela tourna sa clef de contact, les yeux toujours fixés sur la silhouette de l’inconnu.

Celui-ci, sans hésiter, se dirigea vers une Mercedes 250 SL, rangée à vingt mètres devant la Mini, et s’installa au volant.

La Mercedes s’en alla en souplesse, suivie d’une Mini Innocenti.

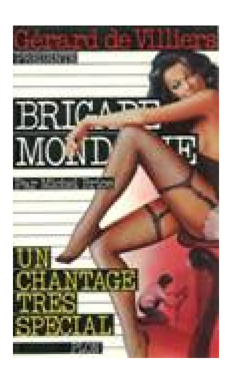
Marcel Piarotti hésita devant le tronc de Saint-Antoine, la clef était bien là. Petite, ridiculement simple.

Il sourit, la saisit entre deux doigts.

Et il la jeta dans le tronc des offrandes.

Quand on s’appelle « Doigts de fée », est-ce qu’on a besoin d’une clef pour venir à bout d’une serrure de cartable d’écolier ?

CHAPITRE VIII



Boris Corentin, à l’aide de brefs petits déglutissements incontrôlés, essayait de se familiariser avec l’irrésistible nausée qui montait dans sa gorge. En souvenir du gras-double à la niçoise servi la veille au soir par Jeannette Brichot, en manière d’hommage à Badolini, pourtant absent des agapes.

Merveilleux, et original souvenir de Saint-Sylvestre.

Mais souvenir gras…

À présent, il était seize heures, ce 1er janvier. Et Boris se trouvait en permanence obligado à la B.M. Avec Mémé, comme consolation.

Boris Corentin pria tous les saints de la Bretagne, sa province d’origine, comme son nom l’indiquait, de lui venir en aide pour que tout ce chemin de croix viscéral se passe le plus en douceur possible.

Au même instant, à un peu plus d’un kilomètre du 36 quai des Orfèvres, dans un immeuble restauré à la mode du quartier du Marais, une acidité chimique d’un genre spécial se préparait pour empêcher Boris Corentin de mener à bien ce jour-là la digestion de son gras-double de la veille au soir.

René-Jean Pavart venait de traverser en catastrophe les trois salons haute époque en enfilade de son 320 mètres carrés, et surgissait en dérapant sur le marbre de Carrare de la salle de bains personnelle, aux murs de glace, de Julienne, son épouse.

Julienne, qui s'appelait Juliette sur ses papiers d'Etat civil, sursauta dans son bain mousse en voyant surgir son mari.

— René-Jean, fit-elle douloureusement en se masquant les seins dans un flot de mousse bleue, si tu te crois drôle…

Pavart se bloqua net sur le seuil. Comprenant parfaitement le sens de la répartie désabusée de sa femme : il y avait bien quatre ans qu'ils n'avaient plus fait l'amour. Fatigue et lassitude réciproques… Leur mariage ? Une réussite parfaite côté alliance mondaine. Un échec total côté épiderme. René-Jean Pavart n'était pas mauvais chien, mais il souffrait de tendances sado. Pas grave. Juste besoin d'imposer trois ou quatre petites humiliations, souvent morales, avant de parvenir à l'érection. Malheureusement pas de chance pour lui : Julienne ne pouvait pas souffrir d'être humiliée, même pour faire joujou. Sans compter que certains agenouillements fellatoires lui donnaient autant la nausée que le gras-double à la niçoise à Boris Corentin.

Ce qu'elle aimait, elle, c'était l'amour à la paysanne. Vite fait, bien fait. Sans littérature.

Elle était du Morvan.

Bref, avec René-Jean, fils de famille à qui elle devait tout par ailleurs, la « totale mésentente sexuelle de base » comme on dit dans les cours de sexologie.

René-Jean Pavart se désunit sur le seuil de la salle de bains. Il hocha dramatiquement la tête en cherchant appui sur le lavabo d'aggloméré de corail rose.

— Juliette, si tu savais comme tu te trompes sur le motif de ma venue, gémit-il.

Julienne se cabra dans sa baignoire :

— Tiens ! fit-elle avec aigreur. Tu m'appelles Juliette, de nouveau ?

— Écrase, grinça son mari qui se fouillait à la recherche de son filtre, aussi frénétique qu'un drogué en mal d'opium.

Il frémit, avide d'une scène de ménage et sortit une feuille de papier.

— C’est quoi, ça ? lança Julienne avec l’accent qu’avait Juliette quand elle repassait, autrefois, les chemises chez la mère de René-Jean Pavart, faubourg Saint-Germain.

Elle fixait attentivement le « Blanc ». Du moins sa copie, surgie des poches de son mari.

René-Jean Pavart tendit les feuillets avec un immense désespoir sur le visage.

Une ravissante petite main fine et frêle se tendit, toute humide de savon, vers les feuillets.

Et les tira en arrière avec une force de chèvre qui arrache un chardon entier avec les racines.

— Les salauds, conclut Julienne en laissant voleter le « Blanc » le long de sa baignoire. Après avoir tout lu, dans le détail.

René-Jean Pavart lutta pour ne pas ramasser le texte. Son intelligence – célèbre au temps de Sciences-Po et de l’E.N.A. – lui souffla que c’était inutile : le document courait dans bien d’autres endroits plus importants, hélas, que la salle de bains de sa femme.

Il essaya d’écraser entre ses incisives son fume-cigarette écologique.

— J’en ai appris de belles sur ton compte, et aujourd’hui, siffla-t-il. Après dix ans de mariage, c’est un comble…

Julienne Pavart se cambra, les mains toujours plaquées sur ses seins.

— Ça fait déjà dix ans de gagnés, lança-t-elle avec l’accent de son enfance.

Sidéré par le culot, Pavart choisit de s’asseoir sur le bidet.

— Enfin, reprit-il avec effort, est-ce que tu te rends compte de la situation dans laquelle ça me met, ce truc-là ?

Il agitait ses doigts crochus vers le « Blanc » qui s’humidifiait doucement sur le carrelage où le savon de bain avait giclé.

— Pardon, dit soudain Julienne avec un surprenant accent de sincérité. Je t’aimais. Tu peux comprendre ça ?

Il ricana, songeant à tous leurs problèmes intimes.

— Il est bien temps, reprit-il entre ses dents.

Il s’arrêta, stupide : Julienne venait de se dresser dans son bain. Émouvante statue de chair qui se frottait à deux mains pour chasser la mousse de son savon.

Elle mit longtemps à faire ressortir son corps. Puis, sans se rincer, enjamba la baignoire et vint s’agenouiller devant son mari.

Pavart frémit, ahuri. Jamais, en dix ans, sa femme ne lui avait fait cette gentillesse.

Elle se pencha :

— Tu veux quoi, pour me faire pardonner ? murmura-t-elle.

Il remua sur ses jambes, et, cherchant appui derrière lui, avec ses mains, il faillit déraper sur le carrelage.

— Tu le sais, salope ! rugit-il dans sa gorge.

Elle rit. Indifférente à l’insulte.

— Tu vois, reprit-il. Tu te fiches de moi. Comme d’habitude.

— Qu’est-ce que ça peut te faire ? reprit-elle.

Il grimaça sans répondre.

Aussitôt après, son pantalon de tweed anglais commença à s’orner de doux et tendus flocons savonneux apportés à la fois par deux mains douces et une bouche qui ne demandait qu’à s’ouvrir.

En vrai politicien, René-Jean Pavart savait vite reprendre son contrôle.

— Allô ? beugla-t-il, encore déboutonné et à peine aimable, dans son récepteur. Passez-moi le Préfet de Police. De la part de René-Jean Pavart. C’est urgent.

Quarante-cinq secondes plus tard, le Préfet était à l’appareil.

Boris Corentin commençait à maîtriser son gras-double quand la sonnerie de l’interphone vint tout remuer :

— Messieurs Corentin et Brichot, veuillez venir tout de suite dans mon bureau.

Le ton était celui du commandement et la voix était celle de Charlie Badolini.

Le visage du patron de la Mondaine n'avait plus rien de méchant quand Boris, et Aimé eurent doucement refermé derrière eux la porte capitonnée du bureau directorial.

— Corentin, articula Badolini, comme s'il cherchait à parler dans une langue étrangère, on a volé un Blanc.

Il roula les yeux.

— Ici, dans mon bureau, reprit-il, la voix tremblante. Regardez. Il n'y a pas de doute.

Il tendit la main vers son coffre ouvert. Corentin serra la mâchoire.

L'intérieur du coffre n'était sans doute pas bouleversé, mais on voyait nettement que les dossiers avaient été remués.

Et, quelque part du côté des dernières lettres de l'alphabet, il y avait un vide.

À la lettre « P ».

Corentin se tourna vers son chef, aussi blême que lui.

— Pas possible, patron. Personne ne peut entrer ici !

Badolini hocha tristement la tête.

— Peut-être. Mais le fait est là, Corentin. Le Préfet de police vient de m'appeler. On a volé, ici-même, le Blanc Pavart. Pavart, René-Jean Pavart, ça vous dit quelque chose ?

Boris Corentin sourit. Par pure compassion pour les malheurs de son chef.

— Bien sûr, patron, je lis les journaux. C'est le candidat des Indépendants Regroupés qui se présente contre Jean Samson, le candidat du Groupement des Républicains aux élections partielles de Versailles VII, dimanche en huit. Une fameuse bataille en perspective. À côté, l'affaire de Châtellerault, l'année passée, entre Edith Cresson et Pierre Abelin, c'était de l'eau de rose.

— Hélas oui, grommela Badolini. Pavart, c'est un coq de combat. Et Samson, un bombardier atomique.

Il se prit la tête à deux mains.

— Nom de Dieu ! On ne s'est jamais fourrés dans un coup comme ça !

Il se redressa péniblement dans son fauteuil. Puis il engloba dans le même regard Boris Corentin et Aimé Brichot.

— Les enfants, articula-t-il avec difficulté, je n'ai vraiment confiance qu'en vous deux. Vous le savez. Aidez-moi. Sortez-moi de ce coup pourri.

Il s'exalta.

— Je vous donne carte blanche. Mais faites vite. Vendredi en huit, le 9 janvier, Pavart et Samson passent à la T.V. dans un « Face à Face ». Si on n'a pas récupéré ce Blanc avant, je saute.

Il secoua la tête :

— Et vous tous avec moi, ajouta-t-il tristement.

Corentin se leva :

— Patron, dit-il avec émotion, vous pouvez compter sur nous.

À côté de lui, Brichot écarquillait les yeux. Plongé en plein cauchemar. Incapable de rien dire. Et préférant laisser parler sa flèche.

Badolini, se leva à son tour.

— Nom de Dieu ! répéta-t-il. Si je pouvais avoir votre âge, je foncerais avec vous. Et j'aimerais ça !…

Il se voûta et, détournant les yeux :

— C'est ça, Corentin, être un chef. Le pied enchaîné au bureau !

À 18 heures, un motard surgit dans la cour de la P.J. venant du ministère de l'Intérieur. Avec ordre de ne remettre son pli fermé qu'en mains propres au Patron de la Brigade Mondaine : le double des archives de la place Beauvau du Blanc Pavart.

Un texte que ni Badolini, ni, à fortiori Corentin, n'avaient en mémoire, bien que toute leur carrière en dépende.

Trois minutes plus tard, l'interphone résonna de nouveau dans le bureau des Affaires Recommandées. Badolini réclamait pour la deuxième fois en une demi-heure Corentin et Brichot.

Dès leur arrivée, il leur montra le texte.

— Je vous le lis ou je vous le résume ? fit-il nerveusement.

Surpris de voir son chef faire autre chose que lui donner un ordre Corentin avoua qu'il se contenterait d'un résumé.

Brichot et lui, dans la minute suivante, apprirent que le 28 février 1968, soit un peu moins de 10 ans plus tôt, Juliette Hoguebeau, dite Julienne, et

épouse Pavart, avait été découverte par un gardien de la paix du 8e arrondissement, à deux heures du matin, évanouie dans sa voiture, une Fiat 500 immatriculée 5312 GF 75, dans une contre-allée proche de la porte Maillot. Conduite à l'Hôtel-Dieu, elle avait été soumise à l'examen de l'interne de service, qui avait constaté la chose suivante : Julienne Pavart, quelques heures plus tôt, avait essayé de se faire avorter dans sa voiture, à l'aide de fils électriques.

Et y était parvenue…

Le lendemain, sauvée par miracle (l'hémorragie était telle, quand le gardien l'avait trouvée, que le siège de la voiture n'était plus qu'une éponge), Julienne Pavart avait tout reconnu.

Sauf les raisons de son acte insensé de la part de l'épouse d'un homme important. Autrement dit de la part de quelqu'un qui n'aurait pas eu le moindre mal à trouver l'adresse d'une clinique spécialisée.

— Elle a tout signé, conclut Badolini sombrement. Le Blanc est de la dynamite.

Corentin hocha la tête avec compassion.

— Tout ça est idiot ! s'exclama-t-il. Aujourd'hui, l'avortement est légal. Et on veut chercher des crosses à ce type pour une affaire qui n'en serait plus une en 1976 !

Badolini se voûta.

— Corentin, ça n'est pas si simple, vous le savez. La morale populaire, ça ne change pas, surtout quand des élections sont en jeu.

« Et ce n'est pas tout…

Il tapota le double du Blanc sur le cuir de son bureau.

— Comme vous l'imaginez, reprit-il, toute la « gamme des recherches » a été faite, à l'époque. Pavart, c'était déjà une huile, vous comprenez – sommiers judiciaires, archives P.J., archives R.G., archives B.M., etc. On a tout fouillé – et on a découvert quelques détails supplémentaires concernant Mme Pavart.

Aux R.G. pour être précis. À 18 ans, Juliette Hoguebeau faisait partie d'un des premiers groupements gauchistes, bien avant mai 68, un de ceux que Jean-Luc Godard a étudié pour son film *La Chinoise.* Elle a été condamnée pour insultes, outrages et rébellion à la force publique.

Corentin se passa la main dans les cheveux, l'air excédé.

— La vie est imbécile et on fait un boulot de fouille-merde ! s'écria-t-il… Quoi, enfin ? Cette fille avait 18 ans ! Qui n'a pas fait de conneries à 18 ans.

Badolini le regarda avec amitié :

— Vous savez que je vous aime bien, Corentin, justement pour des réactions de ce genre-là ! Elles sont rares à la police…

Il se fouilla, à la recherche d'une de ses éternelles gauloises.

— Vous avez raison, reprit-il avec une moue de satisfaction en trouvant ce qu'il cherchait. Malheureusement, la réalité est là. Le Blanc sur Juliette-Julienne Pavart va sans doute briser la carrière politique de son mari.

— Tiens, vous êtes pour lui politiquement ? fit doucement Corentin, le regard de plus en plus aigu.

Badolini sourit :

— Vous savez bien que la question n'est pas là.

Il s'arrêta et massacra sa gauloise :

— Je vais vous dire mon sentiment, Corentin. Et vous Brichot, écoutez bien aussi.

Aimé Brichot se redressa, impressionné. Et essayant de suivre. Tout ça c'était à la limite de la matière grise pour lui.

— Je me fous, Corentin, reprit Badolini d'une voix de basse, de savoir si Pavart est de gauche, du centre ou de droite. Simplement, je trouve dégueulasse que deux ou trois petites erreurs de jeunesse sans importance de sa femme risquent de lui scier ses chances d'être élu. C'est tout…

Il se cabra, heurtant le dossier de son fauteuil avec ses omoplates.

— Et même si elle s'est avortée elle-même, parce qu'elle s'était fait faire un gosse par un amant, et alors ?…

— O.K., patron, dit doucement Boris Corentin, je suis de votre avis, et mémé aussi, j'en suis sûr.

Il rit, pour détendre l'atmosphère, et sortait sa boîte d'allumettes.

— Puis-je vous faire une confidence, patron ?

— Allez-y, mon vieux, fit Badolini, du ton de l'homme qui réclame de l'amitié.

Corentin souffla sur son allumette et aspira la première bouffée de sa Gallia.

— Dans un coin, en Bretagne, il y a une femme conseiller général qui est une kleptomane notoire. C'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle aille piquer des fringues en douce dans les magasins, à succursales multiples. Et bien, c'est elle, et elle seule, qui a imposé dans sa circonscription ce système d'aide sociale que partis de gauche et partis de droite se battent en ce moment même, et en particulier à propos de cette élection de Versailles VII pour généraliser à la France entière. Alors !…

Badolini toussa dans son mégot.

— Merci de me dire tout ça, Corentin, ça me prouve que je peux compter sur vous, dit-il avec dignité.

Il vira vers Brichot, qui faisait la tête de gribouille admis dans un salon de la haute où on remue de grandes idées.

— Sur vous aussi, Brichot, ça va de soi, conclut-il en se levant pour signifier congé.

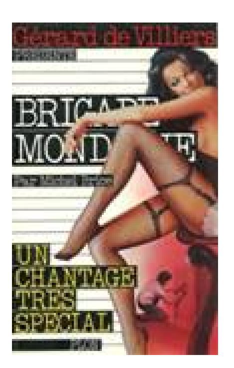
Dehors » Brichot retint sa flèche par le bras.

— Dis, Boris, fit-il, tu vas m'expliquer ?

Corentin sourit, ému.

— Bien sûr, Mémé. Suis-moi. On va tout reprendre par le début.

CHAPITRE IX



Boris Corentin secoua son poignet en jurant. Sa montre s'était encore arrêtée. Alors qu'elle sortait de chez l'horloger pour un nettoyage en règle…

— L'heure, Mémé ? fit-il en se tournant vers son équipier.

Avant même qu'Aimé Brichot lui réponde, Boris Corentin sut qu'il était très tard. Entre deux et trois heures du matin, jugea-t-il. Depuis treize ans qu'il pratiquait Brichot, il savait que les petits yeux de son équipier commençaient à papilloter vers minuit, puis que vers une heure, le sang commençait à se retirer de ses oreilles, de ses pommettes et des veines du dessus de ses mains.

Or, Mémé, affalé devant lui dans le bureau enfumé des Affaires recommandées, présentait le signe caractéristique des trois heures du matin au moins : une calvitie devenue verte. Un signe que Boris avait souvent remarqué à cette heure-là chez un équipier.

— Trois heures et demie, fit Brichot en bâillant.

— Tiens, grommela Corentin, amusé, je suis tombé juste.

— Quoi ? lit Brichot, soupçonneux.

— Rien, un aparté tout ce qu'il y a de plus personnel.

Les petits yeux papillotant de Brichot suivirent longuement Corentin, de plus en plus soupçonneux, quand celui-ci se leva pour arpenter le bureau de long en large.

— Mémé, articula Boris par-dessus son épaule, tu as bien noté toutes les déclarations des gardiens de permanence hier soir.

— Bien sûr, my dear ! fit Brichot, vexé.

— Bon, tu ranges tout ça dans ton tiroir. C'est précieux.

De huit heures du soir, à près de trois heures du matin, Corentin avait interrogé sans discontinuer tous les policiers présents à la P.J. la veille au soir, lors de la disparition du document, qui, s'il était divulgué par le maître chanteur, allait scier net la carrière politique de René-Jean Pavart.

— Qu'est-ce que tu en penses ? interrogea Corentin, toujours immobile contre la vitre.

— Deux choses, répondit Brichot qui se réveillait peu à peu dans son dos. D'abord, c'est Piarotti qui a fait le coup. Ça crève les yeux quand on a entendu les gardiens. Ensuite, il l'a fait pour le compte de Jean Samson.

Les épaules de Corentin se contractèrent.

— Pour ta première supposition, reprit-il, je suis absolument d'accord avec toi, Mémé. Piarotti, il ne faut pas l'oublier, c'est « Doigts de fée ». Seulement, les preuves ?… Que dale !

Il soupira.

— Bon Dieu, s'il fallait se mettre à refouiller à leur sortie tous les mecs qui passent la nuit ici !…

Il vira avec lassitude et ses yeux noirs étudièrent attentivement la maigre silhouette fatiguée de son équipier.

— Pour la deuxième supposition, fit-il, je dois avouer qu'elle paraît sacrément logique.

Il rêva un instant.

— Qui peut avoir intérêt à scier Pavart, sinon Samson… Depuis le temps qu'il cherche à récupérer son siège de député perdu en 1965 contre un indépendant regroupé du côté du Havre…

Il se voûta.

— Quand même, ça serait énorme. Tu te rends compte, Mémé ! Jean Samson, ça n'est pas du genre maître chanteur ! Résistance. Grièvement blessé en plastiquant une voie ferrée. Un an et demi à Auschwitz. Cinq ans de R.P.F. avant d'entrer à l'Aménagement du Territoire. Puis ce travail acharné d'éminence grise lors des accords de Grenelle en mai et juin 1968…

« Incroyable qu'il en soit arrivé à un tel genre de méthode ! »

Aimé Brichot se balança sur sa chaise, tout à fait réveillé par ses cogitations – et sentant le succès qu'elles obtenaient auprès de sa flèche. Un balancement élégant, pieds sur la table, exactement comme Rex Harrisson, un de ses acteurs préférés. Et britannique, of course.

— La politique, c'est du pourri, décréta-t-il sentencieusement, tu le sais bien, Boris.

— D'accord, reconnut Corentin, mais ou je suis naïf, ou je trouve ahurissant que Samson, homme de soixante ans, calme, posé, avec un passé absolument net – j'ai vérifié dans les « Blancs », aucun sur lui – se jette tout à coup dans une combine aussi dégueulasse.

Brichot accentua son balancement à la limite du déséquilibre.

— Ma mère m'a toujours dit qu'il n'y a pas plus dangereux que les vieux. Prêts à tout pour ne pas se faire bouffer par les jeunes.

— Évidemment, reconnut Corentin. Ça se tient. Tout est logique dans ce que tu dis. Et je suis le dernier à prendre au sérieux un homme politique, quel qu'il soit, de droite, de gauche, ou du centre.

Il vira brusquement vers Brichot.

— Tu veux que je te dise ? Ça serait trop con, de la part de Samson. Trop con parce que trop risqué. Or, il n'a vraiment pas l'air d'un con, le vieux politicard.

Brichot sourit finement. Du bout de sa chaussure, il désigna un feuillet sur son bureau.

— Pendant tu es allé te laver les mains, tout à l'heure, dit-il, j'ai téléphoné aux gars de *France-Soir,* ceux de l'édition de nuit.

Corentin se bloqua :

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai noté sur ce bout de papier les résultats du sondage que la S.O.F.R.E.S. s'est empressée de réaliser sur l'élection de Versailles après celui de l'I.F.O.P.

« Lis. »

Corentin arracha le papier :

Dans la première édition de *France-Soir*, demain, il serait écrit que le sondage de la S.O.F.R.E.S. donnait Pavart gagnant contre Samson.

De très peu : 50,2 % contre 49,8 %.

Mais gagnant quand même.

Corentin reposa le papier. Très troublé.

— Samson doit faire feu de tout bois, non ? nota Brichot triomphant.

Corentin était en train de voir tout à coup une tête de maître chanteur à Samson quand un tonnerre l'arracha à ses réflexions. À force de balancer, Brichot était parti à la renverse.

À quatre pattes à côté de son fauteuil retourné, il cherchait ses lunettes à tâtons.

Corentin les lui trouva, attendri.

— Voui, conclut-il en tendant la main à son équipier, ton hypothèse Samson à l'air de tenir…

Il sourit…

— À moins d'un déséquilibre du genre de celui de ton fauteuil.

Brichot verdit un peu plus.

— Rassure-toi, corrigea très vite Corentin, je plaisante.

Ses yeux se voilèrent.

— Il va falloir qu'on étudie sérieusement le cas Samson.

Dans un petit salon particulier de l'avenue du Maréchal-Franchet-d'Esperey, Marcel Piarotti disposa précautionneusement dix millions anciens en coupures de 500 F dans une étrange boîte métallique, ronde comme une soupière et à peu près de la même taille. Au centre de la boîte, une manette métallique peinte en rouge.

Piarotti poussa la boîte dans un coin de l'épaisse table en verre fumé. Puis il actionna la manette, referma la boîte et mit la clef de sûreté dans sa poche. Avant d'essayer de remuer la boîte. Impossible : la manette avait fonctionné. Une puissante ventouse intérieure qui collait le tout au verre fumé. Le meilleur des mini coffres-forts du monde, acheté 280 F à la Gadgetière. Transportable et inviolable. Et qui l'assurerait que personne ne pourrait s'intéresser de trop près aux dix briques remises par le faux curé en deuxième versement du chantage Pavart.

Il n'y avait d'ailleurs pas que de l'argent dans la boîte à ventouse. Une adresse aussi, celle du faux curé, que Manuela avait réussi, cet après-midi même, après la petite séance de « confession » à Saint-Nicolas-des-Champs, à prendre en filature jusque chez lui.

Satisfait, Marcel Piarotti traversa le salon jusqu'au mur opposé, repoussa un faux Vlaminck et colla son arcade sourcilière à un œilleton ménagé dans le mur.

Il sourit pour lui-même.

De l'autre côté, dans le grand salon, la partouze allait bon train, sous la direction efficace et experte de Manuela. La cohue – sexes emmêlés – poses ahurissantes. Bravo. L'argent commençait à tomber…

Marcel Piarotti n'était pas du genre voyeur. Il se contenta de vérifier que cinq ou six des clients avaient des têtes connues. Et que la grande brune aux tempes argentées qui « jouait » consciencieusement sur un canapé de cuir

avec Geneviève était bien Odette M… la célèbre collaboratrice de… au ministère du…

Marcel Piarotti se releva. Pour attraper un appareil photo, dont il fixa l'objectif par un système de relais à vis, à l'œilleton percé dans le mur.

Il fit les réglages et tourna le bouton d'une minuterie électrique jointe à l'appareil.

Toutes les dix minutes, jusqu'à épuisement de la bobine, l'appareil allait enregistrer les scènes – et les visages – dans le grand salon.

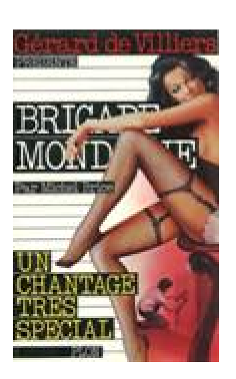
La manière de Marcel Piarotti de se constituer des Blancs à lui. Toujours utile à faire. On ne savait jamais…

Il réfléchit. Une idée lui venait. Il faudrait trouver un moyen de disposer des appareils semblables dans chaque chambre. Difficile. Peut-être avec des systèmes à infrarouge ?… À étudier, en tout cas.

L'appareil, devant lui, cliqueta. La première photo venait d'être prise. Satisfait, Marcel Piarotti s'en alla. Il avait rendez-vous au cercle Dimitri pour un poker.

Avec Achille Vassilikos, bien sûr. Histoire de fêter ensemble leur liberté conservée encore une fois.

CHAPITRE X



Boris Corentin examina le manège de René-Jean Pavart. Un peu surpris. L'homme politique, devant lui, nettoyait son filtre anti-tabac avec un coton-tige. La langue un peu sortie pointue, ressemblant de plus en plus à un oiseau de petit calibre.

Le coton-tige disparut dans une corbeille à papier tressée de chez David X.

Corentin nota le détail. Vraiment, ici, tout était d'un goût parfait, des poutres anciennes aux rideaux façon Sonia Delaunay et les meubles mélangés haute Époque et ultra moderne, en passant par les bibelots, les gravures et les tableaux. Il y avait même un superbe Joseph Laçasse, mort dans l'indifférence générale et dont Serge Poliakoff et Nicolas de Staël ont avoué qu'il avait découvert bien avant eux l'art abstrait. Et qu'ils s'étaient largement inspirés de lui.

Corentin, s'arrachant au souvenir du coton tige poisseux, alla se poster devant le tableau. Une huile sur toile, minuscule, 15 cm sur 20 au plus, jaune, rouge, blanche et noire. Et qui faisait irrésistiblement penser à un Nicolas de Staël…

À part qu'elle avait été peinte 10 ans avant que de Staël passe à l'abstraction…

Corentin se tourna vers René-Jean Pavart avec, quand même, un brin d'amitié. Tout politicien qu'il soit, le candidat à là députation avait un Laçasse chez lui. Ce qui n'est pas rien.

C’est le moment que Brichot choisit pour y aller de sa gaffe hebdomadaire.

— Joli, le Poliakoff, apprécia-t-il avec une fierté pesant cinquante tonnes.

Silence… Corentin jeta un regard ému à René-Jean Pavart qui pigea au quart de tour.

— Vous avez raison, fit l’homme politique, amical. Un sacré Poliakoff…

Corentin attrapa au passage le regard de Julienne Pavart. Celle-ci, pigeant elle aussi tout sur le « couple » Corentin-Brichot, s’était levée pour faire diversion.

Elle alla mettre un disque sur l’électrophone.

Les notes aigrelettes des « Préludes flasques pour un chien » d’Erik Satie se mirent à trembloter dans les luxueux salons en enfilade.

— Vous voulez que je vous fasse un aveu, monsieur l’inspecteur ? lança tout à coup Pavart de sa célèbre voix hachée.

Corentin s’arracha douloureusement à une pensée amère : il s’en voulait que, par sa faute, Brichot passe pour un cuistre…

Il sourit avec effort.

— C’est mon métier, monsieur, de recevoir les aveux… observa-t-il avec calme.

Les yeux globuleux de la mésange-Pavart se voilèrent une seconde.

— Très drôle, fit-il avec un peu d’aigreur.

Il enfonça une cigarette dans son filtre. Brichot lorgnait du côté de sa femme. Tout à fait son genre, s’il n’avait pas été marié avec Jeannette. Et amoureux d’elle. Julienne Pavart nota l’hommage et lui donna des raisons de durer : elle croisa les jambes sur sa jupe, hélas, très longue.

— Inspecteur, reprit Pavart, je ne crois pas une seule seconde que mon concurrent ait téléguidé ce coup bas.

— Moi non plus, fit Corentin, placide.

Pavart se cabra :

— Que voulez-vous dire ?

— La même chose que vous.

— À savoir ?

— Quelqu’un de son entourage, peut-être.

Pavart tendit la main vers sa table basse de chez Muriaccioni et attrapa le briquet Cartier de sa femme.

Craquement de flamme. Brève aspiration. Il reposa le briquet.

— J'y ai pensé, c'est vrai, reconnut-il.

— Une idée plus précise ? questionna Corentin, intéressé.

— Non, avoua Pavart.

Il sourit :

— Vous savez, je n'ai pas d'espions dans l'équipe électorale de mon concurrent.

Corentin sourit imperceptiblement. Il avait horreur qu'on le prenne pour un imbécile.

— Mettons, fit-il, agacé, qu'ils ne vous ont rien fourni de précis comme renseignement.

— Qui, ils ? fit Pavart, vexé, mais coincé à son propre jeu.

Corentin le fixa sans répondre. Un ange électoral passa, déguisé en agent secret.

Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit. Pavart se précipita. Aussitôt lancé dans une discussion électorale très technique qui allait visiblement prendre des heures.

Corentin soupira, excédé, et se leva.

Pavart l'arrêta du geste :

— Non, ne partez pas !

Corentin désigna le téléphone du menton :

— Je vous dérange… fit-il, poli.

Pavart avait bloqué son combiné avec sa paume.

— Pas du tout. Attendez un instant, c'est tout.

Corentin s'inclina.

— Alors, permettez-moi de vous demander une faveur…

— Sans problème ! s'écria Pavart, repris mécaniquement par un tic hérité de Philippe Blainville, son secrétaire particulier, toujours prêt, comme en 14, mais pour la république universelle et sans frontières, à dédramatiser la problématique électorale.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit Corentin, saisissant la balle au bond. Ma requête est simple, je voudrais passer quelques moments seul avec Mme Pavart, pendant que vous téléphonez.

René-Jean Pavart extirpa son filtre de ses dents jaunies par 25 ans de tabagie.

— Je vous en prie, articula-t-il avec dignité.

Erik Satie vint au secours de Boris Corentin.

Succédant aux préludes flasques sur le disque, quelques titillements pianotiques du genre acidulé vinrent subitement galoper dans les 250 mètres cubes du salon haute époque.

— Qu'est-ce que vous pensez que ce soit ? interrogea Corentin, l'air préoccupé. « Embryons desséchés » ? ou « Pièces froides » ?

Pavart le contempla, sidéré. Il n'avait encore jamais vu un flic lui parler musique. Et a fortiori Erik Satie. Car tout ce que disait Corentin était rigoureusement exact.

— Peut-être, au fond, est-ce « Pièces froides » ? conclut Corentin en contemplant avec une fausse placidité la figure de mésange surgelée de l'homme politique.

Un éclat de rire fit vibrer les vitres.

— Allons, inspecteur, vous êtes trop drôle ! vous avez mérité votre entretien en tête-à-tête ! s'écria Julienne Pavart en se levant. Suivez-moi. On passe à côté.

Elle s'arrêta sur le seuil du deuxième salon.

— À une condition, toutefois, rectifia-t-elle avec une moue très Lauren Bacall.

— Laquelle, madame ? fit dignement Boris Corentin que le numéro commençait à exaspérer.

— Vous ne déclencherez pas votre magnétophone miniaturisé.

Corentin rit mécaniquement.

— Tranquillisez-vous, je n'ai pas de quoi me payer ce genre d'acolyte.

Julienne Pavart le suivit, matée ; dans le salon d'à côté.

Elle referma elle-même la porte de communication.

Derrière, Pavart replongea frénétiquement dans sa conversation téléphonique.

Julienne Pavart se laissa aller dans un fauteuil Régence d'époque, estampillé Jean-François Elect.

— Je vous écoute, inspecteur, fit-elle avec dans la voix un dédain affecté qui fit à Boris Corentin l'effet d'un jet de vitriol entre les deux yeux.

Il se leva, les mains repoussant doucement les accoudoirs de son fauteuil.

— Vous avez vraiment l'intention de m'écouter ? interrogea-t-il avec une fausse naïveté.

Julienne Pavart se cambra dans son fauteuil.

— Évidemment oui, fit-elle, étonnée.

Corentin exhiba les canines en souriant.

— C'est bien ce que je pensais, lâcha-t-il à mi-voix.

Il montra de l'index le canapé trois places, tout cuir beige mais sans accoudoir, qui était le principal ornement du petit salon.

— Je peux aller m'asseoir là-bas ? interrogea-t-il en exhibant ses dents.

— Je n'y vois pas d'objection, répliqua Julienne Pavart, de plus en plus étonnée.

Elle croisa ses jambes.

— Où voulez-vous en venir, exactement ?

Elle l'observait avec une attention contractée. Saisie d'un mélange de sentiments contradictoires. Tout à l'heure, quand ce policier pas comme les autres avait demandé à lui parler seul à seule, une idée parfaitement démente lui était venue à l'esprit :

Il allait lui sauter dessus.

La violer…

Et puis, maintenant, elle réalisait, ahurie, l'énormité de sa supposition éclair. L'homme qu'elle avait en face d'elle était le contraire d'un violeur.

Un homme. Un vrai. Viril et doux. Incapable d'abuser d'une femme. Capable aussi, sans aucun doute, de lui donner le maximum de plaisir.

Elle frémit, essayant de s'arracher à la contemplation des épaules noueuses, des cuisses musclées qui tendaient le tissu du pantalon.

Et surtout, en essayant de fuir l'insoutenable regard noir de jais qui la sondait, magnétique, chargé de sex-appeal comme un obus bourré de nitroglycérine.

La voix grave de Corentin s'éleva, la faisant frémir encore plus.

— Ce que je veux ? fit-il doucement. La vérité. Tout simplement.

Il accentua son sourire.

— À une condition, bien sûr.

Elle écarquilla les yeux, reprise par ses folies d'imagination.

— Que vous vouliez aider votre mari, reprit-il. Je veux dire : vraiment.

Elle émit un petit rire surpris.

— Écoutez, monsieur, s'exclama-t-elle, inconsciemment déçue que Corentin reste professionnel, vous vous imaginez une seule seconde que je n'ai pas envie d'être femme de député ?

Corentin sursauta :

— Je n'ai jamais émis une supposition aussi invraisemblable, siffla-t-il entre ses incisives.

Julienne Pavart pâlit.

— Alors, reprit-elle, essayant de prendre l'air distrait. Je répète ma question. Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

— Aider votre mari, jeta Corentin, d'un ton à la limite de l'agacement.

Elle rit.

— Tiens donc !… Et pourquoi ?

Il se rapprocha d'elle et elle comprit à son regard qu'il ne plaisantait plus.

— Parce que c'est mon boulot, grinça-t-il, vous pouvez comprendre ça ?

Elle baissa les yeux :

— Oui, fit-elle vaincue. J'ai travaillé, moi aussi, autrefois.

Corentin ricana, amèrement.

— Vous devriez refaire des stages de temps à autre, ça vous aiderait à garder le sens des réalités.

Elle daigna sourire :

— Bien jeté, monsieur l'inspecteur, dit-elle. Je vous écoute.

Elle passa sa main manucurée sur son visage.

— À une condition, à mon tour, bien sûr. Vous ne répétez rien à mon mari. Je tiens à mon salaire, vous voyez ce que je veux dire ?…

— On reparlera de la question quand vous serez femme de député, rectifia Corentin, glacé. Pour l'instant, j'ai besoin de savoir des choses.

Il tendit la main vers une boîte de cigarillos sur une table à couture XVIIe en merisier.

— Vous permettez ?

Elle secoua la tête affirmativement. Ahurie du culot du policier en face d'elle. Un quart d'heure plus tôt, elle ne l'avait jamais vu de sa vie. Et, à présent, il lui parlait quasiment sur un ton de commandement qui lui paraissait aller de soi.

Elle s'en apercevait avec stupeur.

Et fascination redoublée.

— Je peux être direct ? fit Corentin.

Elle hocha la tête, complètement désarmée.

— Il y a un quart d'heure, non. Maintenant, oui.

Il s'inclina, élégant.

— Pourquoi vous êtes-vous avortée toute seule ? Vous ne connaissiez pas les bonnes adresses, non ?

Elle battit des paupières, empourprée.

— Vous êtes policier ou quoi ? fit-elle, les lèvres tremblantes.

— Bien sûr, quelle question…

— Alors, vous êtes bien placé pour savoir aussi qu'avant la loi sur l'avortement, tous les toubibs qui pratiquaient l'avortement à Paris, tous je dis, étaient en cheville avec la police, non ?

Corentin baissa les yeux.

— Exact, reconnut-il. À de rares exceptions près. Mais vous n'avez pas répondu à ma question : Pourquoi teniez-vous au secret ?

Julienne massacra l'accoudoir de son fauteuil avec ses ongles vernis.

— Ça me regarde, fit-elle mauvaise.

Corentin insista :

— Aidez-moi. J'en ai besoin.

Elle sourit, incapable de résister plus longtemps à cet ahurissant policier que rien ne paraissait pouvoir arrêter.

Tout à coup, en plus, quelque chose d'étrange se passait en elle. Julienne Pavart avait soudain envie de se confier. De chercher un appui. Une aide. Et elle sentait que Boris Corentin était capable de lui donner ce dont elle avait

besoin. Et que René-Jean Pavart, son mari, n'avait jamais su lui donner. Du bonheur en amour, sans doute. Mais l'essentiel n'était pas là. C'était beaucoup plus profond que ça : de l'amitié avec un grand « A ». Ce qu'elle n'avait jamais trouvé chez aucun homme. Et ce dont elle avait le plus besoin…

— Vous n'étiez pas mariée ? reprit-il. Donc, c'était d'un autre…

— Non.

Ahuri, Corentin la contempla pensivement :

— Je ne comprends pas.

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr, fit-elle, rêveusement. Vous êtes un homme.

Il insista, avec un sourire paternel qui la remua soudain, jusqu'au fond du ventre.

— Justement, il faut m'expliquer…

Elle le regarda, bouche bée. Et alors, l'envie de se confier qui montait en elle depuis tout à l'heure, l'envahit comme une marée.

— Écoutez, fit-elle. Je voudrais être sincère avec vous, je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça.

— Merci, dit-il rapidement avec un éclair dans les yeux.

Elle sourit.

— Je sens que je peux vous faire confiance, vous comprenez ? reprit-elle.

Ses ongles massacraient un peu plus le tissu de son fauteuil.

— Il y a longtemps, reprit-elle, les yeux dans le vague, ma mère a été violée à la sortie d'un bal de samedi soir, à la campagne, dans le Morvan.

Elle ferma les yeux :

— C'était neuf mois exactement avant ma naissance…

Corentin l'observait, sidéré, sans oser bouger, comprenant que surtout, il ne fallait plus rien dire, ne plus poser une question.

— À ma naissance, poursuivit Julienne Pavart avec effort, ma mère est morte…

Elle émit un petit rire nerveux.

— C’est tout ce que j’ai à donner comme explication, fit-elle. Vous comprenez à présent ?

Corentin plongea ses yeux noirs dans les siens.

— Parfaitement, dit-il avec douceur. Ce drame qui vous a à la fois privé de l’affection d’une mère et fait comprendre, dès que vous avez eu l’âge de raison, toute l’ignominie masculine, vous a fait prendre les enfants en grippe. Je veux dire : la grossesse, l’accouchement…

— Vous êtes fin psychologue, monsieur le policier, murmura Julienne Pavart avec un battement de paupières.

Corentin sourit :

— C’est tellement évident, dit-il. Mais il n’y a pas que ça. Vous avez aussi pris en horreur la brutalité en amour. Non ?…

Elle écarquilla les yeux, muette.

— Permettez-moi d’être direct, reprit Corentin, d’un ton plus doux. Mais je suis sûr qu’en amour, avec votre mari, c’est votre problème. Lié à celui de la grossesse, bien sûr…

Elle se rejeta en arrière, respirant avec difficulté.

— Vous avez tout deviné, monsieur. Inutile de me questionner…

Corentin la laissa reprendre ses esprits. Puis il reprit, presque à voix basse :

: – Madame, je voudrais vous dire quelque chose de sincère…

Elle se redressa et le fixa avec intensité :

— Si je peux vous aider, appelez-moi dit-il. Je serai toujours là.

Il hocha la tête :

— Attention, ne vous méprenez pas… Aucune intention vulgaire de ma part. Simplement, considérez-moi comme un ami.

Il esquissa une moue, hésitant.

— Tenez, reprit-il avec vivacité. Si vous, me téléphonez, appelez-moi Boris. Ça sera notre code secret d’amitié. O.K. ?…

Elle sourit :

— O.K., fit-elle avec tendresse. Et merci… Boris.

Il se leva :

— Allons, retournons au salon, dit-il. Votre mari va s’inquiéter.

Elle le précéda, après un regard éperdu de reconnaissance.

— Merci, reprit-elle. Si vous saviez comme j'ai besoin d'être aidée…

En entrant dans le salon, Corentin sursauta : là-bas, un petit homme à tête de mésange hoquetait de rage dans un canapé de luxe sous l'œil ahuri de Brichot.

— Ça alors, pensa Corentin avec fatigue, il y a du nouveau.

Il s'approcha. Pavart ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il fut à deux mètres de lui.

Il sursauta et brandit une enveloppe.

— Regardez ! s'écria-t-il avec fièvre. La concierge vient de me monter ça. Quelqu'un l'a apporté.

Corentin prit l'enveloppe et en sortit une feuille de papier couverte de collages de lettres d'imprimerie :

« Tu as deux jours pour retirer ta candidature, disaient les lettres inégales et dansantes du collage, sinon le dossier de ta femme va direct aux journaux ».

Sur le palier, René-Jean Pavart pressa longtemps la main de Corentin.

— Inspecteur, fit-il douloureusement. Mon sort est entre vos mains. Si, avant le 9 janvier prochain, vous n'avez pas intercepté ce document, je suis fichu. Je dois retirer ma candidature.

Corentin le fixa attentivement :

— Je vais tout essayer pour vous éviter cet accident de parcours, je vous le promets.

Sur le seuil, Julienne Pavart lui pressa furtivement la main. Il lui jeta un rapide regard avant de partir. Ému par la détresse des yeux qui l'avaient dévoré.

Dans la rue, Corentin prit la main de Brichot.

— Tu te sens encore capable d'un effort exceptionnel, Mémé, tôt demain matin ?

— Dis toujours, Boris, fit Brichot, fataliste, tu sais que je ne t'ai jamais rien refusé.

Corentin s'arrêta :

— Je voudrais qu'à midi tu m'apportes au bureau des affiches, des bulletins, des textes ronéos, etc…, des deux candidats de l'élection de dimanche. Tu entends bien : des deux. Samson et Pavart.

Débrouille-toi. Facile, après tout, les permanences électorales ce ne sont pas des adresses secrètes.

Aimé Brichot planta ses bons gros yeux de chien fidèle dans ceux de sa flèche :

— Facile, tu dis, Boris, dit-il avec affection. C'est vrai, mais pourquoi tu t'énerves ? Je le sens bien : tu nages, et c'est sur moi que tu te venges.

Le silence de sa flèche le fit s'enhardir.

— Eh ! jeta-t-il, soudain plein de vitalité. Une supposition que tu ailles aussi demander des explications à Marcel Piarotti, dit « Doigts de fée » ? Ça pourrait être intéressant, non ?

— J'en sors, répliqua sombrement Corentin.

— Comment ça, tu en sors ?

Corentin sourit :

— Mémé, dit-il en lui entourant l'épaule du bras, je ne te l'ai pas raconté, parce que je n'aime pas l'échec : j'ai essayé de cuisiner Piarotti il y a deux heures. Résultat : le bide.

Il shoota dans un pot à yaourt vide oublié par les boueux du matin.

— Le bide tel, ajouta-t-il, désabusé, que j'ai eu presque honte d'être venu emmerder ce pauvre Marcel Piarotti.

Il haussa les épaules, amer.

— C'est dire si j'ai échoué avec mon questionnaire…

CHAPITRE XI



À dix heures du matin, le 2 janvier Boris Corentin éprouva à peu près en même temps deux de ces petites satisfactions qui aident à vivre.

La première leur fut fournie par Tardet, le jeune stagiaire adjoint de Rabert, à l'autre équipe des Affaires recommandées.

Tardet surgit dans le bureau, surexcité :

— Une fille veut vous parler d'urgence ! clama-t-il.

Corentin sourit.

— Donne-lui mon adresse personnelle, ironisa-t-il.

Tardet se gratta le nez.

— Elle a dit que c'était rapport à la nuit de la Saint-Sylvestre.

Il goûta l'effet de sa phrase sur la coloration subite du visage de Corentin.

— Elle en était, ajouta-t-il sentencieusement.

Trois minutes plus tard, Gladys, native de Forcalquier (Alpes de Haute-Provence) calait ses fesses dans une chaise administrative face à Corentin.

— Je vous écoute, fit celui-ci, luttant pour ne pas se laisser dominer par un de ses péchés mignons : lorgner dans les décolletés trop généreux.

Volubile, la fille se mit à expliquer qu'elle avait une amie, très proche – Corentin comprit au quart de tour ce que ça signifiait : beaucoup plus de prostituées qu'on ne croit sont lesbiennes – qui venait d'avoir des ennuis de « carte » pour cause de « maladie de Nicolas Favre ». En clair, une infection du rectum due à trop de gentillesse avec les clients de ce côté-là.

— Et alors ? rétorqua Corentin, honnêtement surpris. Ça se soigne très bien aujourd'hui, vous n'allez pas me l'apprendre[3].

Gladys se tortilla.

— Bien sûr, monsieur l'inspecteur, je le sais. Seulement, ça fait mauvais effet sur les fiches.

Elle minauda, jouant les filles qui aiment les hommes.

— Vous ne pouvez pas faire quelque chose pour que ça disparaisse de sa fiche ?

Corentin apprécia l'effort de séduction, venant d'une lesbienne.

— Vous offrez quoi en échange ? interrogea-t-il d'une voix unie.

La fille joua les étonnées.

— Monsieur l'inspecteur…

— Écoutez, pas de cinoche, répliqua Corentin, excédé. Donnant-donnant, vous connaissez la règle du jeu ou quoi ?…

La fille referma son manteau, comprenant qu'il était inutile de jouer plus avant du décolleté.

— J'ai vu le mec aux coliques, souffla-t-elle en se penchant en avant.

— Traduisez, fit Corentin, qui avait déjà compris la moitié de l'information.

Ravie, la prostituée se pencha un peu plus.

— L'autre soir, à la Saint-Sylvestre, bien sûr, ça m'a remuée d'être raflée…

— Je vois… coupa Corentin, mi-excédé, mi-ému.

La fille sourit :

— Bizarre, non, de trouver un mec, quand on va aux toilettes, qui en revient… du bout du couloir, vingt mètres plus loin ? On a parlé, tous les deux…

— Quel mec ? interrogea Corentin, qui essayait d'avoir l'air indifférent.

— Ben, Marcel, « Doigts de fée », bien sûr. Le mec arrêté avec Ange et Jo Cavalcanti !

Corentin se gratta les paupières, histoire d'essayer d'avoir vraiment l'air de se foutre de ce que la fille lui racontait.

— Tiens ! fit-il gaiement. Et je parie qu'il sortait du bureau du Commissaire Divisionnaire !

Gladys se cambra :

— Comment le savez-vous, monsieur l'inspecteur ? C'est exactement ça, il en sortait.

— Accordé, dit-il.

— Quoi ? fit la fille qui avait autant de mémoire qu'un moineau.

Corentin hocha la tête, consterné :

— Le gommage sur la fiche de votre amie, idiote…

La fille se dressa et lui colla deux lèvres grasses sur le nez.

— Ça valait donc tant que ça, mon tuyau ? fit-elle en se redressant.

— Taisez-vous et filez, gronda Corentin. Ne parlez pas des sujets que vous ne comprenez pas.

Gladys s'en alla avec une œillade vers Boris. Toute lesbienne qu'elle fût, il y avait des cas, masculins, qui lui donnaient foutrement envie de changer d'avis.

En particulier un cas nommé Boris Corentin…

La deuxième petite joie de Boris Corentin, ce jour-là, lui fut fournie par Aimé Brichot :

Un quart d'heure après la fille, Mémé surgit dans le bureau.

— Regarde, clama-t-il avec emphase, j'ai fait tout le boulot.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? répliqua Corentin, médusé.

Brichot lui mit sous le nez deux choses :

Un : une reconstitution, lettres découpées et recollées comme sur l'original, du message de menaces anonyme reçu par Pavart et communiqué par lui-même aux deux inspecteurs.

Deux : les deux ou trois affiches correspondantes dont Aimé Brichot avait lui-même recomposé les lettres nécessaires à la « copie » : des affiches du candidat Jean Samson aux élections législatives partielles de la circonscription Versailles VII du dimanche suivant.

Deux minutes plus tard, Charlie Badolini demanda à Boris Corentin, en reposant les documents que Brichot venait de lui présenter, si, à son avis, il était utile et nécessaire que lui, patron de la Brigade Mondaine, demande une entrevue à Jean Samson, candidat du Groupement des Républicains aux élections législatives partielles de Versailles VII, ou non.

Boris Corentin s'agita sur sa chaise, extrêmement gêné.

— Monsieur le divisionnaire finit-il par dire, me permettez-vous de donner une réponse absolument désintéressée à votre question ?

Le patron de la Brigade Mondaine prit l'air d'un christ en croix.

— Corentin, ne vous fichez pas de moi ! Vite au fait.

— Moi, j'attendrais, reprit Corentin. Pas longtemps, juste le temps de me permettre de vérifier quelques petits détails.

Il se fouilla, à la recherche d'une Gallia.

— Après tout, patron, reprit-il, vous m'avez bien demandé, ainsi qu'à Aimé Brichot, de vous aider à vous sortir de ce guêpier.

— Oui ; reconnut Badolini, ébranlé.

— Alors, reprit Corentin, laissez-moi faire. Vous ne le regretterez pas.

Badolini grimaça abominablement.

— À mon tour de vous poser une question, si vous le permettez, Corentin. Qu'est-ce que vous allez faire ?

Corentin se leva en jouant des épaules.

— Monsieur le divisionnaire, je connais un endroit, dans le seizième, où on se met en place pour une nouvelle soirée très spéciale.

Il rit :

— Ça me démange d'aller y faire un tour après le dîner pour les préliminaires.

Charlie Badolini parut être saisi d'un grand désespoir.

— Ne vous moquez pas de moi, Corentin, gémit-il. Je ne suis pas seul à risquer ma place dans cette affaire, vous aussi.

Corentin se figea, ahuri.

— Mais, patron ! s'exclama-t-il, je n'ai jamais voulu plaisanter, je vais chez Marcel Piarotti, dit « Doigts de fée ». Vous n'aviez pas compris.

Badolini se voûta.

— Non, je suis mort ces temps-ci, hoqueta-t-il.

— Je vais vous ressusciter rapidement, jura Corentin entre ses dents.

Il sortit.

La fête battait son plein dans le clandé de l'avenue Franchet d'Esperey. Tellement de clients que Manuela elle-même avait dû mettre la main à la pâte. Assise à l'envers à califourchon sur un gros diplomate étranger qui marchait lourdement à quatre pattes, le pantalon baissé jusqu'aux genoux, elle le cravachait consciencieusement. Un peu plus loin, José, le Malien, faisait subir les derniers outrages à une célèbre femme de lettres d'un âge canonique qui déchirait à petits coups de dents délicieux et en cachette son mouchoir de baptiste. Les filles étaient en mains. Les unes dans les chambres, les autres là. Le clou du spectacle, pour Marcel, qui mitraillait derrière son œilleton : Un ministre anglais renversé tout nu en travers de la grande table basse du centre, et qui se faisait talquer l'entrejambe, cuisses en l'air, comme un bébé, par Jeanne la Métisse.

— Fameux ! glapit Marcel Piarotti à voix basse. Si le beau monde continue d'affluer à ce rythme-là, je vais avoir un an de plus d'autorisation.

Il ricana :

— Irrésistible. C'est moi qui vais fournir des Blancs à la police, maintenant. Toutes ces photos… de la dynamite.

Du petit salon voisin du sien, il entendait des cris de fille, très assourdis, inaudibles de l'extérieur du clandé, mais qui prouvèrent à Marcel Piarotti qu'à côté, dans le salon du fouet, capitonné de liège épais, l'argent tombait dur comme les coups sous lesquels Paule, la petite rousse, le numéro 7, devait se tordre. Il reconnaissait sa voix. Merveilleusement plaintive, faite pour donner envie de frapper encore. Marcel Piarotti avait lui-même exigé que les filles à fouetter ne soient jamais bâillonnées. Il avait confiance dans son installation de doubles vitres et de cloisons antibruit. Rien n'excite plus les sados qu'une fille qui crie librement.

On frappa à la porte.

— Oui ? fit Piarotti, affairé avec ses pellicules.

Angèle entra, toujours aussi digne et compassée.

— Monsieur, dit-elle de sa voix lente et aigre. Deux MM. viennent de sonner. Pas dans le rythme du code d'aujourd'hui. Qu'est-ce que je dois faire ?

Piarotti, blanc, fonça à travers la partouze vers la porte d'entrée.

Il colla son œil au viseur.

Corentin et Brichot.

Il se rejeta en arrière décomposé. Corentin sonna une nouvelle fois.

— Vite, Angèle, fit-il à voix basse. Va chercher Madame, qu'elle reçoive ces Messieurs ici, dans l'entrée. Ferme les portes donnant sur le salon.

Trente secondes plus tard, tandis que Manuela, très mondaine, parfaitement maîtresse d'elle-même, recevait les deux inspecteurs. Piarotti, remonté dans son bureau, ouvrit précipitamment son mini coffre-fort, libéra la ventouse, enferma dedans tout ce qu'il put trouver de rouleaux de pellicules.

Du dehors, personne ne remarqua dans l'obscurité la silhouette, stupéfiante d'agilité pour un homme de 50 ans, qui sautait de balcon en balcon à l'aide de savants rétablissements, pour atterrir enfin dans la cour de l'immeuble voisin et disparaître.

Affalée dans le bureau dont la fenêtre battait encore Manuela fusilla des yeux Boris Corentin.

— Vous aviez promis ! siffla-t-elle.

Corentin l'ignora. Appuyé à la porte, il regardait, en bas, le lamentable défilé des clients, et des filles qui se rhabillaient et cherchaient leurs papiers pour les tendre à Brichot, Rabert et Tardet.

Il se retourna et fixa la mère maquerelle.

— Exact, reconnut-il. Une autorisation d'un an en échange des frères Cavalcanti.

Il s'arrêta et reprit, crispé :

— Pas en échange d'un vol de document secret.

— Je ne comprends pas, fit Manuela, exorbitée.

Et visiblement sincère.

— On vous expliquera, reprit Corentin, surpris, mais convaincu qu'elle disait vrai. Suivez-moi.

Manuela se leva. Ahurie par l'autorité naturelle du policier qui venait de lui parler. Ahurie et déjà remuée, côté sexe, s'entend…

Corentin se figea.

Son extraordinaire mémoire venait de l'avertir d'un détail.

— Une seconde, dit-il. Je réfléchis à quelque chose.

Très vite, il sut pourquoi. Un tilt s'était déclenché dans sa tête : quand il était venu trouver Marcel ici même pour lui confirmer l'autorisation pour le clandé, il avait été intrigué par une étrange petite boîte ronde posée sur le verre fumé de la table, à sa gauche.

Une petite boîte qui paraissait vissée au verre.

Il n'y avait pas prêté attention sur le moment.

Seulement, aujourd'hui, la petite boîte n'y était plus. Et à sa place, aucune trace de vis ou de fixation quelconque : le verre de la table était parfaitement lisse.

Alors, sa mémoire fit tilt une deuxième fois : Un article de journal, il y avait un mois ou deux… Une histoire de mini coffre-fort portatif à ventouse… transportable…

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? soupira Manuela, vaincue.

Corentin vira dans sa direction :

— Ça aussi, on vous l'expliquera ! grinça-t-il. Pour l'instant, vous allez me dire où est Marcel.

Manuela essaya de crâner. Sans trop y croire. Il était d'avance criant qu'avec ce policier athlétique aux yeux de braise noire, ça ne marcherait pas.

— Écoutez, inspecteur, vous connaissez son adresse, non ?

— Bien sûr, dit Corentin, mais ça m'étonnerait qu'il y soit…

Il se redressa.

— Allez, ouste, à la P.J.

Manuela s'avança. Bouleversée.

Mais partagée entre la honte et l'admiration.

CHAPITRE XII



Boris Corentin sentit que Charlie Badolini était au bord de l’explosion. Il chercha de l’aide, moralement, du côté de Dumont, l’adjoint du patron. Dumont lui adressa un sourire désabusé en desserrant sa ceinture.

Contre toute attente, l’orage n’éclata pas.

Charlie Badolini se contenta de rallumer à son mégot précédent la dixième cigarette de la matinée.

Puis il se tourna vers Corentin et Dumont..

— Messieurs, déclara-t-il eh se dominant, je ne ferai de reproches à personne. Le premier coupable, c’est moi. Je n’avais qu’à veiller à ce que mon bureau soit bien fermé à clef.

Il se crispa.

— En cas de complications, c’est aux chefs de payer, reprit-il. Je ne fuis pas mes responsabilités.

Il désigna de son index jauni qui tremblait un peu, une enveloppe sur son bureau.

— Ceci est ma lettre de démission au Préfet de police, dit-il sombrement.

— Monsieur le divisionnaire, s’écria Corentin en faisant un pas en avant, vous n’allez pas faire ça.

Badolini le contempla, l’air absent.

— Pas tout de suite, Corentin, mais cela revient au même. Dans six jours, vendredi prochain, si le Blanc volé dans mon bureau n'a pas récupéré sa place, ma lettre de démission part chez le Préfet de police.

Corentin se bloqua devant le bureau de son patron et posa délicatement les mains sur le cuir, à toucher la lettre de démission.

— L'élection n'est pas pour demain, monsieur le divisionnaire fit-il remarquer, ça ne presse pas tant !

Badolini roula des yeux :

— Hélas, Corentin, cette fois, les choses ont pris un tour nouveau.

Il souffla.

— Pavart s'énerve, reprit-il. Il a averti lui-même le ministre de l'Intérieur.

Qui a bien sûr, tout répercuté dans tous les azimuts. Un miracle que la presse ne soit pas encore au courant. Quant à Samson, si vous l'aviez entendu, tout à l'heure, quand il m'a appelé sur ma ligne directe… j'ai cru que le combiné allait se désintégrer.

Il prit la lettre et, la portant devant ses yeux, l'agita.

— Dans six jours, Corentin, autrement dit vendredi prochain avant-veille de l'élection partielle de Versailles VII, Pavart et Samson sont prévus sur TF1 et Antenne 2, pour un face à face d'une heure trente en direct.

— Je le sais déjà, monsieur le divisionnaire, fit remarquer Corentin.

Badolini reposa nerveusement son enveloppe.

— Et vous vous imaginez que, si la photocopie du Blanc parvient le matin même dans les salles de rédaction de l'A.F.P. et de tous les journaux de Paris, comme les maîtres chanteurs viennent de le répéter à Pavart, celui-ci peut faire autre chose que de laisser vide le fauteuil en face de celui de Samson dans les studios de la télévision ?

— C'est donc râpé… murmura Dumont.

Corentin se cabra.

— Ne dites pas ça, monsieur le Principal. Nous avons encore 6 jours devant nous !

Badolini ricana :

— Qu'est-ce que ça peut changer !… Piarotti est perdu. Pavart est coincé. Et moi aussi…

Corentin s'avança :

— Nous démissionnerons avec vous, monsieur le divisionnaire. Moi le premier. Après tout, tout est de ma faute.

— Mais non, Corentin, soupira Badolini, qui avait pris 20 ans de plus. Un jour, peut-être, vous serez à ma place et vous comprendrez ce que je vous dis, il n'y a qu'un seul responsable : le chef.

Corentin eut soudain très pitié de lui.

— Monsieur le divisionnaire, reprit-il avec effort, je vous le promets. Pavart ira à la télévision.

Badolini balaya l'air en saupoudrant son bureau des cendres de cigarette.

— Si je pouvais vous croire sur parole, Corentin…

Marcel Piarotti déboucha à l'air libre au métro Trocadéro. Il prit aussitôt l'avenue Georges Mandel en direction de la rue de la Pompe.

Une affaire personnelle à régler, à présent que le clandé était bouclé, et donc sa mise de fond perdue…

Nerveux, à la limite de l'angoisse, il ne cessait de se retourner, cherchant désespérément à deviner s'il était filé. Mais non, apparemment rien de suspect.

Par mesure de précaution supplémentaire, il s'arrêta, dix minutes à un arrêt de bus juste avant l'adresse à laquelle il se rendait. Histoire de vérifier que personne, dans le voisinage ne paraissait avoir envie de stationner, comme par hasard, à proximité de lui.

Au bout de dix minutes, il se jugea tranquille et se dirigea d'un pas rapide vers le 125 de la rue de la Pompe.

L'adresse devant laquelle Manuela, le 1er janvier, avait vu s'arrêter la Mercedes 250 SL. du faux curé de Saint-Nicolas-des-Champs.

Marcel Piarotti eut du mal à trouver la plaque. Curieusement placée dans un recoin sombre du porche : « Docteur Jean Samson, gynécologue – 3e étage ».

Il sourit amèrement. Amusé, ses déductions étaient justes. Les intermédiaires qui l'avaient contacté travaillaient bien pour l'adversaire de Pavart. Dégueulasse, mais logique et sans problème…

En sortant de l’ascenseur, il pressa le bouton de la sonnerie.

Un jeune homme à lunettes, pâle et gris de teint, vint ouvrir.

— Qu’est-ce que c’est ? fit-il, soupçonneux, maintenant la porte à demi fermée.

Rapidement, Marcel Piarotti nota dans sa mémoire ce qu’il voyait : une entrée classique d’immeuble bourgeois du XVI’ arrondissement : parquet ciré, console Louis XVI à gauche, sous une haute glace à cadre doré compliqué. C’était tout ce qu’il pouvait voir.

— Je voudrais voir le Dr Samson, fit Piarotti. Affaire personnelle.

— De la part de qui ? répliqua le jeune homme.

Marcel Piarotti lui dit son nom.

— Attendez, je vais voir, répondit le jeune homme.

Piarotti voulut entrer au forcing. La barre de sûreté claqua, le plaquant net.

— Hé ! fit Piarotti, qui sentait la moutarde lui monter au nez.

— Ça n’est pas un moulin ici, répliqua l’autre avec un méchant sourire. Attendez dehors.

Il revint au bout de deux minutes. L’air embêté. Le Dr Samson avait trop de travail. Il ne voulait recevoir personne. Il était chargé, lui, le jeune homme, de savoir ce qui motivait la visite de M. Piarotti.

— Ça c’est fort de café ! gronda le Toulonnais, blanc de fureur.

Il se domina.

— Bon, puisque c’est comme ça, reprit-il en sifflant, dites à votre patron qu’à cause de lui, j’ai une perte sèche d’au moins 40 briques.

Transmettez-lui, le message : il me les rembourse ou bien, moi, je lâche le morceau à tous les journaux.

De l’autre côté de la fente, un peu de couleur se mit à agrémenter les pommettes du jeune homme. Il écarquilla les yeux derrière ses verres.

— Ici, on n’aime pas les dingues. Tirez-vous, lâcha-t-il d’une voix hachée.

La porte claqua au nez de Marcel Piarotti.

Brichot abandonna sa lime à ongles et décrocha.

— Hé, attention à mes tympans ! gémit-il en lâchant l'écouteur.

Il le reprit, et le tint à distance.

— Boris ? conclut-il, c'est pour toi. Un vrai dingue.

Corentin sauta par-dessus son bureau, comme au 110 mètres haies. Pour le plaisir. Il prit l'appareil : la voix surexcitée de Marcel Piarotti hurlait dans le combiné.

Corentin s'assit à l'endroit indiqué, à côté de la Vierge des Sept Douleurs, près du deuxième pilier gauche de l'église Saint-Nicolas-des-Champs. À côté aussi du manteau en cachemire de Marcel Piarotti.

— Tu sais que je pourrais te faire arrêter séance tenante ? fit-il d'un ton uni.

Piarotti se pencha en avant pour dégager un pli de son manteau. Toujours coquet, même dans les situations difficiles.

— Et pourquoi donc ? fit-il, un peu narquois. Vous n'avez aucune preuve de quoi que ce soit contre moi.

Corentin, énervé, faillit lui répéter ce que la prostituée, l'autre jour lui avait révélé : à savoir qu'elle l'avait vu sortir du bureau de Charlie Badolini, la nuit de la Saint-Sylvestre. Il se ravisa à temps. Inutile de brusquer les choses.

— Parce que c'est toi qui a volé le blanc, Pavart, fit-il tranquillement.

Piarotti ne chercha même pas à jouer les innocents qui débarquent de la pouponnière municipale..

— Possible, fit-il sans complication, mais c'est exactement le genre d'aveu que je ne signerai jamais.

Corentin se frotta frileusement les mains. Glaciale, l'église.

— Je ne t'en demande pas tant. Simplement, pourquoi m'as tu donné rendez-vous ici ? Il y fait presque aussi froid qu'en haut de l'Arc de Triomphe.

— Pour vous proposer un marché, monsieur l'inspecteur.

Corentin se cabra :

— Encore !

Il sourit avec une ironie contrôlée.

— Ça ne nous a guère réussi, les marchés, jusqu'ici…

Piarotti ne releva pas.

— Monsieur l'inspecteur, reprit-il. Parlons franc. Vous et moi, on est dans la merde. Pas pour les mêmes raisons. Mais on peut s'entraider.

— Ho ! du calme, jeta vivement Corentin, je n'aime pas ce ton-là.

— D'accord, fit Piarotti, radouci, ne vous énervez pas, je vous en prie. Voilà. Je voudrais récupérer Manuela et toute l'équipe. Vous, vous voulez récupérer ce Blanc.

— Bien sûr, ironisa aigrement Corentin, tu sais où il est !

— Pas exactement, corrigea le Toulonnais. Mais j'ai une piste.

— Je t'écoute, dit Corentin en essayant d'avoir l'air le plus calme possible.

Piarotti lui raconta son histoire de la rue de la Pompe. Depuis le début. C'est-à-dire depuis le rendez-vous avec le faux curé, ici même, à Saint-Nicolas-des-Champs.

Corentin se leva. Il avait soudain chaud de nouveau.

— Suis-moi, dit-il.

— Où ? jeta précipitamment Piarotti, soupçonneux.

— Quai des Orfèvres, fit placidement Corentin.

Piarotti fit un bond en arrière.

— Hé vous êtes fou ou quoi ?

Corentin planta ses yeux noirs dans les siens.

— Tu as ma parole que tu en ressortiras libre. Ça te suffit ?

À 18 heures, ce jour-là, la dernière édition de *France-Soir* annonçait que les chiffres s'équilibraient dans une fourchette absolument égale pour René-Jean Pavart et Jean Samson : 50 % des intentions de votre pour chacun…

Charlie Badolini, en regardant, assis en face de lui, dans son propre bureau, l'homme qui trois jours plus tôt s'y était introduit de nuit pour y

cambrioler son coffre, avait l'affreuse impression d'être en train d'essayer d'avaler une couleuvre géante de l'Amazonie.

— Ça va comme ça, cracha-t-il avec son mégot quand Piarotti eut terminé son exposé.

Il souffla avec effort.

— Et maintenant, tire-toi avant que je change d'avis.

Piarotti se leva précipitamment et fonça vers la sortie.

Dumont le rattrapa avec une agilité étonnante pour sa masse de chair.

— Une seconde, dit-il pas de liberté possible avant d'avoir été passé au pied et d'avoir donné son adresse !

Piarotti se balança sur ses jambes, hésitant.

— Tu as intérêt à dire la vérité, trancha Badolini, la mâchoire vibrante de rage et de honte accumulées.

— Hôtel Watteau, rue Sainte-barbe, dit précipitamment Piarotti.

Dumont le poussa dehors sans ménagement, dans les bras de Robert :

— Tu as intérêt à ne pas en bouger et à laisser tes coordonnées chaque fois que tu en sors, c'est compris ? Et n'oublies pas de laisser tes papiers d'identité en gage à l'inspecteur Robert.

La porte claqua furieusement dans le dos du Toulonnais.

Corentin soupira.

— N'ayez crainte, dit-il, il ne bougera pas. Il a trop à gagner à faire ce qu'on lui dit. De toute façon, je vais le faire prendre en filature dès qu'il quittera l'Identité judiciaire.

Il sursauta.

Derrière lui, le cadran de la ligne directe de Charlie Badolini cliquetait.

— J'appelle Samson à sa permanence, fit le patron de la Mondaine.

En même temps, il pressa un bouton sur son appareil : Dumont et Corentin allaient pouvoir suivre la conversation comme si les interlocuteurs se trouvaient dans la pièce.

Par chance, Samson était là. Il vint tout de suite à l'appareil à l'énoncé des titres de Badolini.

— Qu'y a-t-il ?

La voix était grave et rogue, dure, celle d'un battant.

Badolini, en cinq phrases, le mit au courant des révélations de Piarotti.

Silence. Puis le bureau du patron de la Mondaine se mit à vibrer tout entier.

À l'autre bout du fil, l'adversaire de Pavart explosait.

— Écoutez, docteur, c'est bien votre adresse, tout de même ! fit Badolini exaspéré par les éructations de l'homme politique.

Un souffle rauque luttait pour se calmer à l'autre bout du fil.

— Évidemment oui ! hurla Samson. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ? Oui, j'habite bien 125 rue de la Pompe et j'y ai mon cabinet !

Badolini sourit à Corentin et Dumont.

— Avouez que c'est curieux comme coïncidence, non ?

Silence. Avec des halètements sourds en bruit de fond.

Puis, la voix de Samson s'éleva, lente, dans un énorme effort de domination :

— Monsieur le Commissaire Divisionnaire, articula-t-il, martelant toutes ses syllabes, si vous voulez insinuer que c'est moi qui suis à l'origine de cette histoire de fous, de ce Blanc sur mon adversaire électoral, je vous préviens que ça ne va pas se passer comme ça. Mon honneur est en jeu. J'ai le bras long. Je peux vous faire tous sauter.

Badolini se cabra :

— Docteur, je vous en prie, pas d'écarts de langage. Je suis un fonctionnaire ministériel, vous me devez des égards.

Silence. Halètements.

— Pardonnez-moi, reprit Samson qui réussit encore à se dominer. Je vous écoute.

— Si j'ai un conseil à vous donner, docteur, écoutez-moi : dans votre propre intérêt, aidez-nous à faire toute la lumière sur cette sale affaire. Je le répète. Il y va de votre propre intérêt. Toute cette boue, ne comprenez-vous donc pas qu'elle va rejaillir sur vous aussi, si nous ne nous mettons pas tous d'accord pour tout arrêter à temps !

— Vous avez raison, je vais y réfléchir. Je vous rappelle dans une heure.

Badolini hocha pensivement la tête en raccrochant.

— En tout cas, fit-il, s'il est vraiment coupable, c'est un sacré comédien.

Il se tourna vers Corentin :

— Dites-moi, reprit-il, je pense à une chose depuis quelque temps : Le moment est venu d'en parler. Il le faut bien. Avez-vous pensé à la supposition suivante, odieuse, je vous le concède, mais il faut bien la faire.

— Je vois, patron, fit doucement Corentin.

Badolini sourit :

— Évidemment.

Dumont bomba le torse en faisant grincer son fauteuil.

— Pas moi, remarqua-t-il naïvement.

Badolini le regarda avec un mélange d'affection et de commisération.

— Qu'est-ce qui me garantira qu'en ce moment même René-Jean Pavart n'est pas en train de faire fouiller furieusement par son équipe électorale le passé du Dr Jean Samson. À la recherche d'une de ces douloureuses peccadilles de jeunesse qui vous scient un candidat, révélées au bon moment ?

Dumont hoqueta.

— Merde, fit-il, la politique, c'est dégueulasse.

Badolini contempla rêveusement le coffre-fort en face de lui :

— Nous sommes payés pour le savoir, murmura-t-il en cherchant son briquet.

Il pivota vers Corentin :

— À votre avis, qu'est-ce qu'il pourrait trouver sur Samson, au cas où ? Vous avez bien chargé Brichot de vous réunir un dossier complet sur Samson ?

Corentin hocha la tête affirmativement.

— Un joli travail, monsieur le divisionnaire, Brichot s'est arraché, croyez-moi.

— Alors, le résultat ?

— Maigre. Il a bien fréquenté des boîtes d'homosexuels dans sa jeunesse, mais de là à le prouver… vous comprenez, à l'époque, ça n'était pas quelqu'un qu'on surveillait.

Il contracta ses jointures.

— Enfin, monsieur le divisionnaire, il habite quand même bien 125 rue de la Pompe ! Ça devrait suffire, non, pour le coincer ?

Badolini hocha la tête.

— Et alors, Corentin, vous avez fait vos études de droit, non ? Ça n'est pas une preuve irréfragable, ça…

— Exact, reconnut Corentin, un peu vexé. Et furieux contre lui-même : la rage était en train de lui brouiller le jugement.

De nouveau, la ligne directe de Badolini grésilla. Il décrocha et plaqua aussitôt la main sur le parleur de son combiné :

— Pavart, souffla-t-il.

Il déclencha le système d'écoute.

La seule différence entre Pavart et Samson, tout à l'heure, était que Pavart avait la voix haut perchée. Pour le reste, exactement le même ton de fureur contenue et d'orgueil blessé.

— Monsieur le divisionnaire, siffla-t-il en hachant ses mots, mon adversaire vient d'avoir le culot de m'appeler. Savez-vous ce qu'il a osé me dire ?

— Je vais le savoir sous peu, fit placidement Badolini.

— Il me menace, si je ne me retire pas avant vendredi prochain à 20 heures, soit juste avant notre face à face télévisé, il révélera tout, lui-même, aux téléspectateurs.

Halètements brefs.

— Ça n'est pas une preuve, ça non ? monsieur le divisionnaire, reprit Pavart d'une voix de plus en plus sifflante !

Badolini fit la moue.

— Écoutez, grommela-t-il de tout façon, il vous accorde jusqu'à vendredi à 20 heures, non ?

— Oui, reconnut Pavart, interloqué.

— Eh bien, ça nous donne un délai pour tirer tout au clair et retrouver ce Blanc.

Pavart ricana :

— Au train où vous allez…

Badolini blêmit.

— Si vous croyez que c'est facile, monsieur Pavart…

Tout à coup, ses pommettes s'étaient empourprées. Un spectacle auquel en dix ans, Corentin n'avait pas assisté trois fois.

— Nom de Dieu, hurla tout à coup le patron de la Brigade Mondaine, ça n’est quand même pas moi qui suis marié avec une femme qui se fait avorter par une amie dans une bagnole !

Silence. Corentin se mordait les lèvres. Badolini était allé trop loin.

— Monsieur le divisionnaire, reprit la voix hachée de Pavart, si vous ne fouilliez pas dans la vie privée des gens, je ne serais pas aujourd’hui, moi, au bord de rater une élection capitale, pas seulement pour moi, mais pour mon parti, et tout ce qu’il veut faire pour l’avenir de la France !

Badolini retrouvait peu à peu ses couleurs.

— Sans doute, monsieur Pavart, grinça-t-il sur le même ton. Mais si vous êtes élu, et si vous arrivez un jour au pouvoir, vous serez le premier à me demander des Blancs.

Il sourit amèrement.

— À moi, ou à mon successeur, rectifia-t-il.

Il y eut un petit rire à l’autre bout du fil.

— Allons, monsieur le Commissaire fit Pavart, nous nous énervons pour rien. Nous avons tous les deux raison. Inutile de nous disputer.

Il s’arrêta avec un soupir de gorge.

— Je ne vois qu’une chose, reprit-il. Mon adversaire vient de dévoiler ses batteries.

Il s’arrêta, de plus en plus haletant.

— Aidez-moi, je vous en prie, cria-t-il en martelant ses mots, à les confondre avant qu’il soit trop tard !

Il raccrocha sans dire au revoir.

Dans le dos de Corentin, une petite voix de baryton léger s’éleva.

Celle de Brichot, qui était entré pendant la communication.

— Moi, fit Aimé Brichot, les yeux placides derrière ses grosses lunettes, je ne comprends vraiment pas pourquoi il crie tellement, le Pavart.

— Expliquez-vous, dit Badolini, surpris.

Brichot sourit finement.

— Eh bien, c’est pourtant évident. Sur quoi compte Pavart pour être élu ? Sur l’électorat féminin, les sondages le prouvent assez.

Il fit une pause.

— Rien ne prouve que ça le desserve, si on apprend dans la France entière que sa femme s'est fait avorter autrefois.

Dumont s'esclaffa :

— Vous êtes gonflé, Brichot, un avortement ! vous vous rendez compte de ce que ça veut dire ?

Brichot secoua la tête :

— Pour vous, un crime, oui. Mais vous n'êtes pas une femme ! Vous ne pouvez pas parler du problème. Je le répète, qui vous dit que Pavart, une fois révélé le truc, ne va pas passer pour la victime d'une ignoble machination et que les femmes ne vont pas voter pour lui en masse, histoire, uniquement, de soutenir sa femme pour une affaire qui est aujourd'hui parfaitement légale ?

Badolini regarda Brichot, excédé.

— Vous rêvez, mon vieux, on a tous mieux à faire. Allez au boulot.

En sortant du bureau du patron Corentin attrapa Brichot par la manche.

— Tu as raconté le coup à Jeannette, non ? dit-il.

Brichot rougit :

— Oui, comment tu as deviné ?…

Corentin se mordit les lèvres.

— Comme ça. Peut-être à cause de ce que tu supposes sur le vote des femmes.

Il pressa encore plus le bras de Brichot :

— La réaction féminine que tu supposes, reprit-il, ça a été celle de Jeannette, non ?

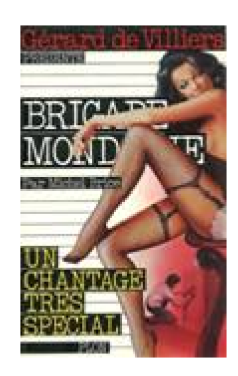
Brichot sourit :

— Bien sûr, ça n'est pas parce que Jeannette se ferait tuer plutôt que de se faire avorter qu'elle ne comprends pas qu'une femme puisse le faire.

Corentin lâcha son bras.

— De plus en plus bizarre, quand même toute cette affaire, tu ne trouves pas ?

CHAPITRE XIII



Tardet avança sa courte silhouette nerveuse au milieu de la rue Sainte-Barbe.

— Piarotti ! fit-il.

Le Toulonnais referma doucement la porte de son taxi.

— Police, suivez-moi, dit Tardet, à voix basse, je viens de la part de l'inspecteur Corentin.

— Ah bon, souffla Piarotti en reprenant son contrôle. Il avait eu subitement le cœur à 120 pulsations minutes.

À vingt mètres de là, Corentin ouvrit lui-même, de l'intérieur, la portière de la R 16.

— Vous avez besoin de moi ? interrogea Piarotti.

— Question idiote, grinça Corentin. On va rue de la Pompe.

— Et pourquoi ? jeta le Toulonnais en se cabrant.

Corentin sourit dans le noir.

— Samson y est, je le sais. Il se prépare à sa dernière réunion publique, ce soir à Versailles, avec son état-major. On va y aller.

Il tapota de la jointure de son index contre la vitre.

— Une supposition que tu reconnaisses parmi ses collaborateurs le faux curé de Saint-Nicolas-des-Champs, ça serait passionnant, non ?

— Tiens, c'est curieux, s'exclama Piarotti sous le porche, la plaque n'y est plus.

— Quelle plaque ? fit Corentin.

— Sa plaque de toubib. Elle était là, l'autre jour.

Il pointait l'index vers le mur. Effectivement, quatre trous apparaissaient dans la pierre.

Corentin haussa les épaules :

— Il l'a fait enlever, c'est évident. Tu t'imagines qu'il a le temps d'exercer en ce moment ?

Il poussa Piarotti vers la cage d'escalier.

— Ah non ! dit Piarotti, on prend l'ascenseur.

Il sourit en biais, avec un air d'excuse.

— Je suis vieux.

— Tu plaisantes ou quoi ? jeta Corentin qui se rappelait la disparition lors de la rafle, au clandé.

Déjà, Piarotti ouvrait l'ascenseur. Ils y entrèrent tous les deux. Le Toulonnais pressa le bouton 3.

— Je connais l'étage par cœur, fit-il remarquer sombrement.

Corentin regardait « Doigts de fée » s'énerver sur le bouton de la sonnerie.

— Piarotti, murmura-t-il, si tu t'es fichu de moi, ça te coûtera cher.

Le Toulonnais se retourna, décomposé.

— Je vous jure, monsieur l'inspecteur, que c'est ici, que je suis venu l'autre jour.

Corentin haussa les épaules.

— Possible, mais moi, je sais que Jean Samson est chez lui ce soir.

Piarotti insista encore. En vain.

— On se tire, conclue Corentin, glacial.

En bas, le concierge les regarda passer, l'air soupçonneux. Un forceur de coffre-fort avec un inspecteur de la Mondaine, ça n'a jamais eu l'air de deux membres de l'armée du salut :

— Hé, vous deux, cracha-t-il, c'est rapport à quoi ?

Piarotti se bloqua :

— Le Dr Samson, c'est bien ici, ou quoi ? beugla-t-il, la voix bouleversée.

L'autre laissa pendre sa lèvre inférieure, parsemée de brins de tabac.

— Oui, au 4e étage.

Corentin se bloqua :

— Vous avez bien dit au 4e étage. Pas au 3e ?

Les yeux du concierge s'injectèrent.

— Dites, qui est le concierge ici ? Vous ou moi ?

— O.K., fit Corentin, conciliant.

Il regarda Piarotti par en dessous.

— On remonte.

Dans leur dos, la voix du concierge s'éleva, vibrante de curiosité de plus en plus soupçonneuse.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous lui voulez, au Dr Samson ?

Corentin rouvrit la porte de l'ascenseur.

— On vient pour un accouchement, dit-il en rabattant la porte.

Il la rouvrit :

— Avec forceps, corrigea-t-il.

— Tu as une mémoire de singe décervelé au bistouri, toi, gronda Corentin en pressant le bouton du quatrième étage. Vous êtes tous pareils à Toulon ?

Piarotti, pour une fois, ne se vexa pas.

— Hé, fit-il, regardez le bouton du troisième ! Il est griffé.

— Et alors ? fit Corentin en pianotant la portière.

— Alors, tout ce que je touche, je me le rappelle, faites-moi confiance.

— Ça se peut, gronda Corentin.

— Ça va, vous avez gagné. Non, je veux dire : je me rappelle très bien, quand je suis venu. La griffure du bouton sur lequel j'ai appuyé dans cet ascenseur.

Son front se plissa.

— Inspecteur, murmura-t-il. Il y a un truc bizarre…

Corentin tira la sonnette, au quatrième.

— Mon œil, fit-il.

Devant lui, la porte tourna sur ses gonds :

Un vieux valet de chambre qui avait dû échapper de peu à la guerre de 14-18.

Corentin, qui avait toujours eu un faible pour les personnalités fortes, était servi. L'homme assis devant lui dans un superbe fauteuil Régence qu'il remuait sans vergogne en se balançant, était une nature.

Danton en costume de flanelle et cravate à pois.

Exactement ça.

Jean Samson, 1,85 m, 95 kilos au bas mot, crinière léonine d'un blanc de clair de lune, trogne rouge et puissante, ridée, couturée, musclée prodigieusement du côté des maxillaires, avait des dents de chef de horde de loups, des épaules de catcheur, des chaussures faisant du 47 au moins. Et de petits yeux gris agités comme des ludions sur leur jet d'eau dans les tirs de fête foraine.

Corentin examina le cou du côté gauche. Un trou dans la chair, à ras de la carotide : le fameux « souvenir » de la Résistance…

Corentin reporta son regard sur les mains énormes, poilues, avec des ongles roses et bombés…

Elles pianotaient vigoureusement un clavecin si fragile que Corentin se demandait sans cesse s'il n'allait pas s'effriter sous les coups.

— Monsieur l'inspecteur, fit Jean Samson en désignant d'un geste large le bureau qui lui faisait face, couvert de feuillets et de journaux, vous voyez

que je suis pressé. Je dois être à Versailles dans une heure trente-cinq exactement et je n'ai pas encore préparé un traitre mot de mon discours. Alors, vite au fait, s'il vous plaît.

Corentin, qui avait tout de suite jugé son homme, choisit la manière directe. La seule susceptible de marcher avec un tel bulldozer.

— Où sont vos collaborateurs ? lança-t-il.

— Dans la pièce à côté, rétorqua Samson, étonné.

— Faites-les venir.

Samson le regarda, ahuri.

— À votre guise, dit-il, surtout pour avoir la paix le plus rapidement possible.

Exactement la réaction que souhaitait Corentin.

Un grand maigre de 45 ans, un petit gros de 25, une petite grosse du même âge, un athlète genre para de 35 ans et une secrétaire sténodactylo de 50 ans vinrent montrer leur silhouette et leur nez.

— Alors ? fit aigrement Samson.

Corentin se tourna vers Piarotti qui secoua négativement la tête avec tristesse.

— Rompez ! jeta Samson.

Corentin frémit. Ça promettait si celui-là prenait un jour le pouvoir.

Samson se tourna vers lui, avec une douceur contrôlée.

— À présent, monsieur l'inspecteur, vous allez me faire un plaisir. J'ai accepté de me prêter à ce qui visiblement était un examen du genre anthropométrique. Sans résultat, je n'ai qu'à voir la tête du monsieur à côté de vous.

Les dents de loup apparurent dans un sourire à glacer toute la Sibérie.

— Faites-moi un plaisir. Laissez-moi travailler.

Corentin se leva, rouge de honte et de fureur mal contrôlée.

— Je n'oublierai jamais, dit-il à Piarotti, une fois dans la rue.

Le Toulonnais se tordit les doigts.

— Je vous le jure, monsieur l'inspecteur. L'entrée, que j'ai vu l'autre jour, c'était la même. À s'y tromper.

Corentin le saisit à deux mains par le col de son cachemire.

— Marcel, articula-t-il d'une voix blanche, tais-toi. Je t'en prie. Ou je te casse les doigts l'un après l'autre.

Cette nuit-là, Boris Corentin fut réveillé par deux coups de téléphone.

Le premier venait de Jeannette Brichot. En larmes, elle le suppliait de faire revenir son mari sur sa décision : Mémé voulait démissionner, comme Charlie Badolini et Boris Corentin, au cas où le Blanc Pavart ne serait pas récupéré à temps.

Corentin demanda de parler à Mémé et passa vingt bonnes minutes à convaincre son équipier, qu'une femme et deux enfants, des jumelles d'un an par surcroît, ça vaut bien de se désolidariser des copains dans le malheur.

Le deuxième coup de téléphone se produisit vers trois heures du matin.

Charlie Badolini appelait en personne.

Julienne Pavart venait d'être hospitalisée d'urgence dans un état grave.

Intoxication majeure aux barbituriques.

Son mari l'avait trouvée inanimée dans sa chambre en rentrant de sa dernière électorale à Versailles.

Une réunion extraordinairement houleuse. Les partisans de son adversaire avaient attaqué les siens en force. Au manche de pioche. Il y avait eu des blessés.

Dans l'autre salle d'école où Samson parlait, aussi, d'ailleurs.

L'affrontement très dur de part et d'autre. Un merveilleux exemple de dignité et de respect démocratique réciproques.

— Tout ça sent mauvais, nom de Dieu, épouvantablement mauvais, grinça Corentin en appelant un taxi au téléphone.

CHAPITRE XIV



Boris Corentin rangea sa plaque de police.

— Entendu, mademoiselle, fit-il avec lassitude, nous sommes le vendredi 9 janvier et il est près de 4 heures du matin, le chef de service a donné des ordres et je suis un emmerdeur. À présent, vous allez tendre l'oreille parce que je vais vous dire quelque chose à voix basse.

L'infirmière, surprise, avança le cou.

— Allez dire à Mme Pavart, que Boris veut lui parler, murmura-t-il.

L'infirmière se rejeta en arrière :

— Vous vous fichez de moi ! Ça n'est pas bien. Mme Pavart a failli y passer.

Corentin sourit.

— Raison de plus pour me laisser entrer dans sa chambre.

La jeune femme haussa les épaules et voulut partir.

Corentin la rattrapa par le bras.

— Vous ne me croyez pas ?

L'infirmière se dégagea furieusement.

— Bien sûr que non !

Corentin accentua son sourire :

— Allez lui demander. Et attention ! Dites-lui que je m'appelle Boris. Boris Corentin.

L'infirmière se prit la tête à deux mains, excédée.

— Mme Pavart dort. Il est près de quatre heures du matin.

Corentin se planta sur son chemin :

— On ne dort pas, après un lavage d'estomac.

Il poursuivit, avec un sourire d'excuse :

— Pardonnez-moi l'expression, mais on dégueule. Le genre de passe-temps qui vous interdit de fermer l'œil pour la nuit entière.

Soufflée, l'infirmière l'observa.

— Ça, on peut dire que vous insistez, murmura-t-elle. Corentin reprit espoir :

— Allez lui parler de moi, dit-il. Je m'appelle Corentin. Boris Corentin.

L'infirmière l'observa. Sidérée. Elle hocha la tête et finit par sourire. Il avait du culot, et en plus, il était exactement son genre : brun, athlétique et les yeux noirs.

Ça méritait un effort.

Elle réapparut dans le couloir. Changée.

— Vous pouvez entrer, monsieur, articula-t-elle d'une voix radoucie. Mme Pavart vous attend.

Elle prit le poignet de Boris comme il passait :

— Pas de brusquerie ! Elle a vraiment voulu mourir, croyez-moi, j'ai l'habitude.

Corentin entra, très troublé.

Julienne Pavart ne vomissait pas. Elle avait dépassé ce stade. Verte, tremblante comme une feuille, les yeux dévorés par une forme de désespoir qui n'avait plus rien à voir avec l'élection de son mari, la réalité, l'argent, le confort. Tous ces privilèges de la vie auxquels elle était habituée. Et qui ne remplaçaient pas l'essentiel : l'amour.

— Boris, fit-elle, faiblement. J'aurai tout raté dans ma vie, même mon suicide.

Elle esquissa un pâle sourire.

— À part cet avortement, il y a dix ans.

Corentin s'assit à côté d'elle et lui prit la main.

— Oubliez fit-il, c'est du passé.

Julienne Pavart soupira.

— Comment oublier ? Depuis, je ne peux plus être mère.

Boris Corentin tressaillit. C'était donc ça…

— Vous permettez, dit-il doucement que je vous parle avec amitié encore une fois.

Les yeux de Julienne s'illuminèrent.

— C'est ce qui me manque le plus dans la vie, dit-elle, avec une sorte de ferveur rentrée. Allez-y, j'ai tout mon temps.

Elle hoqueta un peu.

— Non, ça va mieux, dit-elle, comme il se précipitait.

— Et votre mari ? interrogea-t-il. Il est venu ?

Elle hocha la tête avec tristesse.

— Bien sûr, cinq minutes. Parce que ça se fait. Il faut qu'il dorme, vous comprenez, à cause de son face à face avec Samson à la télévision, vendredi soir.

Il lui pressa la main :

— Vous l'avez donc haï dès le début ? Pourquoi ?

Elle se remua sur ses coudes avec effort.

— C'est un sadique, articula-t-elle avec difficulté.

Elle leva vers Boris ses yeux rouges.

— J'aurais dû m'en douter tout de suite, n'est-ce pas ? C'est ce que vous allez me dire, vous qui devinez tout…

Il baissa la tête. Sans répondre…

— Ça n'est pas à moi de juger, fit-il sombrement.

Il lissa le drap, le long de Julienne.

— Bon, je peux comprendre. Vous avez fait des bêtises de jeunesse. Vous avez voulu rester avec lui. Il est riche et il ira loin…

— Exact, murmura-t-elle.

Il lui caressa le poignet.

— Depuis, vous avez fait un accord. Chacun sa vie. Et, pour le public, la façade du sourire et de l'amour… Ça a craqué. Ce soir, bien sûr. Classique à la fin d'un week-end.

Julienne fit oui de la tête en silence. Puis, avec effort :

— C’est odieux, vous savez, un mari ambitieux, ça marche sur vous. Pas de pitié. Rien. Le salaud…

— C’est pour ça que, subitement, vous en avez eu marre, ce soir ? dit-il.

Elle se passa la main devant les yeux :

— Si vous voulez. Mais ça n’est pas la seule raison…

Corentin crispa les mâchoires, très ému.

— Je vais vous poser une autre question, voulez-vous ? Vous me répondez par oui ou par non. Ou vous refusez de me répondre, comme vous voulez.

Elle le fixa, intriguée.

— Allez-y.

Corentin articula sa question à voix basse à son oreille et se recula aussitôt en arrière.

Julienne sourit. Les yeux vivants pour la première fois depuis tout à l’heure.

— Oui, évidemment, dit-elle. Il est parfaitement capable d’avoir imaginé une telle combine… C’est un politicien, ça veut tout dire, non ?

Elle tendit la main et prit celle de Boris :

— Comment avez-vous deviné qu’il pouvait avoir manigancé ça ?

Il se leva :

— Je vous raconterai, samedi matin.

Il déposa un rapide baiser sur le front de Julienne.

— Dormez, ordonna-t-il. Je reviendrai.

Elle ferma les yeux.

Sur le palier, l’infirmière le regarda partir, avec ahurissement.

Et furieuse, aussitôt, contre elle-même, de n’avoir pas trouvé le moyen de l’arrêter avant la porte de la salle de garde, où elle était seule.

Et où on pouvait très bien passer la nuit à deux.

Surtout avec un flic aux yeux noirs. Et aux épaules capables de rivaliser avec celles d’un bûcheron.

Josette, l’infirmière de nuit de la clinique avait découvert l’amour à quinze ans, en colonie de vacances, avec un bûcheron savoyard. Aux yeux noirs, en plus…

Le vendredi matin, Boris Corentin se fit apporter tous les quotidiens à son bureau dès son arrivée. Il passa une heure à les lire. L'élection partielle de Versailles VII prenait dans les titres une importance énorme. Tous les journaux, du *Figaro* à *l'Humanité,* faisaient avec leurs couleurs d'encre personnelles, exactement la même remarque : depuis hier soir ; l'affrontement Pavart-Samson avait pris un ton nouveau.

Chacun des deux hommes politiques, à sa réunion de la veille, était allé très loin dans le ton vis-à-vis de son adversaire.

À la limite de l'insulte personnelle, de chaque côté, dans les termes employés.

Comme si, tout à coup, pour une raison mystérieuse, Pavart et Samson étaient devenus deux fauves prêts à tous les coups bas pour étrangler l'autre.

Mais, dans aucun des journaux, pas la moindre allusion, même voilée, à l'affaire du Blanc.

Pas la moindre allusion non plus, à la tentative de suicide de Julienne Pavart.

Quant aux ultimes sondages, S.O.F.R.E.S., I.F.O.P. et Publimétrie, ils étaient rigoureusement semblables : match nul pour l'instant. Toujours 50/50.

Corentin soupira en reposant ses journaux.

— Tu es bizarre, lui dit Brichot. Tu as l'air content.

Boris Corentin sourit.

— Tu n'es pas loin de la vérité, Mémé, fit-il.

Aimé Brichot rougit.

— On pourrait savoir ?

— Ce soir, Mémé, répliqua Corentin en essayant d'avoir l'air le plus gentil possible, pour se faire pardonner. Ce soir juste avant vingt heures trente. O.K. ?

Il se leva sans attendre la réponse de Brichot et fonça chez Badolini.

Celui-ci l'écouta avec ahurissement.

— Si vous avez vu juste, dit-il, je vous…

Corentin sourit :

— Pas de sexualité entre nous, patron, dit-il grondeur.

Badolini éclata de rire :

— Sacré Corentin ! Je devrais vous foutre à la porte avec vos insolences.

Il redevint sérieux :

— J'ai des nouvelles, moi, reprit-il. Pas des intuitions. Le ministre de l'Intérieur a appelé Samson ce matin à 8 heures pour lui ordonner de donner sa démission. Il lui a dit textuellement ceci : « Si le Blanc contre Pavart, est publié, je sors, moi, votre affaire de pédés. » Texto, Corentin, je vous le jure. Le ministre me l'a dit lui-même il y a dix minutes sur ma ligne directe.

— Ce qui veut dire ?… nota Corentin, ahuri.

Badolini secoua la tête.

— Oui, Corentin, ce qui veut dire que nous ne sommes pas les seuls à faire des Blancs…

— Ça alors ! s'exclama Corentin sourdement… Les policés parallèles…

Badolini extirpa une gauloise de son veston.

— Hé oui. On en apprend tous les jours.

Corentin se leva, son briquet tendu à la main.

— Je ne comprends pas, patron. Quel intérêt a le ministre de l'Intérieur à couper l'herbe sous le pied d'un candidat qui, l'un dans l'autre est de son bord, politiquement s'entend ? Pavart, c'est quand même l'opposition ! Pas beaucoup, mais quand même !

Badolini se leva et fit le tour de son bureau avant de se rasseoir :

— Corentin, dit-il, j'ai un avantage sur vous. Je suis né avant le déluge.

— Traduisez, s'il vous plaît, fit Corentin, les yeux ronds.

Badolini sourit affectueusement.

— Je suis né avant la guerre de 1940. Pas vous.

— Je ne pige toujours pas, insista Corentin.

Pour l'honneur : il commençait à comprendre.

— Vous saviez qui était le père René-Jean Pavart ? reprit Charlie Badolini.

— Un gros industriel nantais ruiné par une affaire de vinaigrerie loupée, c'est ça, non ?

— À peu près, corrigea Badolini. Non, je veux parler des liens de famille entre lui et des gens, très importants aujourd'hui, dont les lins venaient de la collaboration et les autres de la Résistance.

Il grilla la moitié de sa gauloise d'un coup.

— Corentin, si vous répété ? ce que je vous dis, je vous…

— Je sais patron… fit Corentin en riant. Allez-y. Je sais être un puits sans fond.

Badolini rouvrit la bouche. Pour asséner à Boris Corentin une série de noms, ultra-connus, de coïncidences, ultra-ignorées, et d'accords secrets, encore plus ignorés.

En cinq ou six phrases, de quoi faire pleurer de bonheur, et à vie, les futurs historiens de cette époque de l'histoire française à côté de laquelle Florence, ses poisons et ses alliances contre nature ne furent que des histoires de couches-culottes pour angelots : les alentours des années 1940-1945.

— Alors, Pavart, le fils, articula Corentin d'une voix blanche, il récolte aujourd'hui à ce prix les appuis et les haines hérités des collusions de son père pendant l'Occupation !

— Taisez-vous, coupa vivement Badolini. Pas de noms en place ici – vous êtes fou !

Il se reprit, d'un ton d'excuse :

— Je sais ce que vous vouliez dire…

Il se pencha sur son bureau.

— Exact, Corentin, dit-il avec exaltation. Il y a un pacte. Et Samson, c'est le gros nounours que tout le monde guette au fusil à lunettes.

Il se releva.

— Dans ces conditions, vous comprenez sa réaction, non ?

— Je crois que je commence à piger un certain nombre de choses, murmura Corentin qui avait soudain une furieuse envie d'aller se gratter la peau au gant de crin.

À 15 heures, Brichot appuya sur le bouton du transistor de service. Le bulletin d’Europe 1, annonçait :

« Nous apprenons de source absolument sûre, une nouvelle sensationnelle : le débat TF1 et antenne 2 entre René-Jean Pavart, président des Indépendants Regroupés et Jean Samson, président du Groupement des Républicains à deux jours de l’élection du nouveau député de Versailles VII, a été annulée.

À 16 heures, Radio-Luxembourg démentait l’information de son confrère en ces termes :

« Le Président d’Antenne 2 dément avec force les bruits d’annulation du débat de ce soir en ce qui concerne la chaîne qu’il dirige et fait savoir qu’il ne cédera à aucune pression. »

Boris Corentin écrasa sa Gallia dans le cendrier déjà surchargé.

— Qu’est-ce que ça grouille de vie, tout ça, remarqua-t-il en se levant.

— Tu vas où ? dit Brichot, étonné.

Corentin se tourna vers lui :

— Je t’emmène faire un tour en ville. Allez, secoue toi, il y a un train à prendre au vol.

Sur le seuil, il frotta énergiquement la calvitie de Brichot.

: – Le train de la vérité, Mémé. Avec un grand V.

En sortant, il tomba sur une des secrétaires de service, Claudine, la petite blonde qui lui faisait les yeux doux depuis son engagement, six mois plus tôt. Il eut soudain envie de l’inviter à dîner. Pas pour la bagatelle, il en avait marre de ça. Pour lui raconter tout ce qu’il venait d’apprendre. À savoir que René-Jean Pavart et Jean Samson, candidats ennemis pour une élection partielle dont la France entière allait parler, étaient finalement aussi pourris l’un que l’autre. Complices au même degré des combines électorales où tous les coups sont permis. Dans un sens comme dans l’autre.

Il s’arrêta devant Claudine, qui lui faisait les yeux doux :

— Bonsoir, fit-il sans insister.

Elle passa son chemin. Déçue une nouvelle fois.

Il fonça vers son bureau. Au fond, pourquoi l'aurait-il invitée ? Pour la bagatelle ? Il n'avait pas vraiment envie d'elle… Pour lui révéler des secrets comme ça le démangeait souvent ? Quels secrets ? Il s'arrêta, étonné. Au fond, que restait-il de toute sa conversation avec Badolini ? Rien. Une amère impression de pourriture générale. Et quoi après ?…

Au fond, la vérité avec un grand « V » dont il parlait à Brichot avec tant d'emphase, qu'est-ce qu'il en connaissait au juste ?…

Pas grand-chose. À part une envie frénétique d'en connaître plus.

Boris Corentin examina les boutons de commande de l'ascenseur. Bon Dieu, Marcel n'était pas fou. C'était vrai, quand même : une griffure sur le bouton numéro 3…

Il ressortit de l'ascenseur.

— Suis-moi, Mémé, dit-il avec une brusquerie qu'il regretta aussitôt.

Son poing heurta la vitre de la loge de la concierge.

— Encore vous ! gronda le concierge, arraché à sa petite sieste d'avant dîner.

La plaque de police brandie sous son nez le fit devenir grincheux comme une barbe à papa.

— Qui habite au troisième ? jeta Corentin.

— Personne, répliqua le concierge avec l'air en dessous de celui qui lâche une gaffe en même temps qu'il la regrette.

Corentin eut envie, brusquement, que tout ce jeu s'arrête.

— Qui vous paye ? grinça-t-il. Vite, je suis pressé.

L'autre hoqueta. Corentin eut honte de sa brutalité.

— Illégal, balbutia le concierge en s'appuyant contre le chambranle de sa porte. Je me plaindrai à…

— D'accord, je suis nerveux, cria sourdement Corentin.

Il se rejetta en arrière.

— Répondez, vite, reprit-il.

Il s'avança dans l'embrasure de la porte :

— Vite, la clef.

— Quelle clef ? hoqueta le concierge.

Corentin se passa la main devant les yeux :

— Celle du troisième, bien sûr, lâcha-t-il avec fatigue.

Le concierge se balançait dans l'entrée. Surveillé par Brichot.

Corentin arpenta l'appartement.

Tout était vide, sauf l'entrée.

Exactement semblable à celle de l'étage au-dessus. L'entrée de l'appartement du Dr Jean Samson : même console Louis XVI. Même glace à cadre doré compliqué.

— Ça fait combien de temps ? jeta Corentin au concierge.

— Combien de temps que quoi ? dit l'autre, bovin.

Corentin se voûta :

— Que les salauds qui vous ont filé 500 francs maxi de pourboire pour vous taire ont loué ça.

Le concierge parut vouloir disparaître dans son pantalon.

— 200 c'est tout, fit-il, misérablement.

Corentin secoua nerveusement la main :

— Je me fous de ce chiffre-là, dit-il. Je veux l'autre. Celui de la location.

— Un mois, fit le concierge.

Corentin le poussa contre le mur.

— Vous avez eu combien, en prime, pour la décoration ! questionna-t-il en montrant la console et la glace :

— 100 F, reconnut le concierge.

Corentin le lâcha :

— Merci, grinça-t-il.

Il se redressa :

— L'adresse de l'agence ? Ou du loueur ? Enfin, à qui on a payé le loyer ?

Le concierge hésita. Il se releva soudain, l'œil allumé.

— Vous me refilez combien pour le tuyau ?

Corentin serra les poings.

— Rien, gronda-t-il. La police n'est pas pourrie. Le renseignement. Vite.

Il l'eut dans la seconde suivante.

Avant de sortir, il fit remarquer à Brichot une pile de disques dans l'entrée.

— On a été mélomane, ici, dit-il, avant d'être politicard…

Sur le seuil de l'immeuble, Brichot poussa Corentin :

— Pas joli, tes méthodes, siffla-t-il.

Corentin s'arrêta net et retourna à la loge.

— Tu as raison, dit-il, par-dessus son épaule à Brichot.

Il cogna. Puis ouvrit :

— Concierge, cria-t-il, pour la plainte, je m'appelle Corentin, Boris Corentin, Inspecteur Principal à la Brigade Mondaine, 36 quai des Orfèvres.

Le concierge le regarda, tétanisé.

— Notez, ordonna Corentin.

L'autre obéit.

— Je vous signale, reprit Corentin avant de refermer la porte, que vous notez aussi à l'intention de votre employeur.

— Mon employeur ? balbutia le concierge.

Corentin lâcha un nom.

L'autre blêmit.

— Comment vous savez ça ?

— Peu importe, jeta Corentin. Téléphonez-lui que je suis venu. C'est tout ce que je vous demande.

Il rit :

— Vous voulez que je vous dise ? Il va vous conseiller d'écraser. Faite-moi confiance.

Il claqua la porte.

— Mémé, viens. On va vérifier que deux et deux font quatre, ce soir.

Brichot courut derrière lui.

— Pourquoi tu t'énerves comme ça sur le concierge ? fit-il. Je ne sais pas ce que tu as contre lui au juste, mais de toute façon, ça n'est qu'un

exécutant.

— Possible, murmura Corentin, rêveur. Mais je préférerais que ce soit un exécutant côté justice, non ?

— Si tu t'expliquais, Boris, hoqueta Brichot, ce serait tellement plus amical…

Corentin se bloqua :

— Merde, fit-il. L'autre jour, je croyais pourtant que tu avais tout pigé…

Brichot se colla contre sa flèche :

— Non, avoua-t-il.

Corentin s'arrêta et lui planta l'index sur le bout du nez :

— Facile, pourtant, Mémé. Pavart et Samson, c'est comme cul et chemise. Pas de preuve encore. Mais je te fiche mon billet que je ne me trompe pas.

Brichot verdit. Puis il rougit. Puis il prit les mains de sa flèche.

— C'était donc ça ! s'exclama-t-il.

Corentin le saisit par la moustache entre le pouce et l'index.

— Obligado, Mémé, dit-il avec affection.

Il fit trois pas et se bloqua :

— À moins que je ne me trompe rectifia-t-il modestement.

CHAPITRE XV



Le bulletin d'informations de 17 heures ce vendredi 9 janvier sur le poste radio de la voiture de Corentin annonça successivement deux nouvelles intéressantes.

La première était un communiqué de René-Jean Pavart : « Je dévoilerai ce soir toutes les astuces grossières de mon adversaire pour essayer de me barrer la route ».

La deuxième nouvelle arriva en fin de bulletin :

— « Jean Samson vient de déclarer qu'en dépit de, je cite, certains bruits circulant depuis quelques heures, il sera présent ce soir au rendez-vous avec son adversaire à la télévision pour faire triompher la vérité et la justice »…

— Ça promet, grommela Corentin en tournant le bouton du poste. Il tendit la main vers le bar tabac, à droite au carrefour devant la R 16.

— Arrête-toi là-bas, tu veux, dit-il à Tardet. J'ai un coup de fil à passer.

Celui-ci freina et se rangea.

— Allo, Mémé ? c'est Boris. Alors, Piarotti ? Tu as mis la main dessus ?

— Parfait. Amène-le vite fait 125 rue de la Pompe. On s'y retrouve tout de suite… Encore une question, qu'est-ce qu'ils t'ont dit à l'agence immobilière ?

Dix secondes plus tard, un sourire de carnassier plissa les joues de Corentin. Il ferma à demi les yeux sur ses pupilles brusquement dilatées.

— Formidable, Mémé ! rugit-il, tu te rends compte de ce que tu m'apprends ? Pavart et Samson ont loué leurs permanences électorales à la même agence ? Nom de Dieu ! À croire qu'ils sont réellement comme cul et chemise, ces cocos-là !

Il ricana :

— Ah, la politique, quelle saleté, non ?

— D'accord, tu as raison je m'avance peut-être un peu trop. Mais que tout colle drôlement, non, pour justifier une combine à grande échelle ?

Tu m'as bien dis que le mec venu louer était jeune, chauve, avec des lunettes, et une grosse chevalière à la main ?

— O.K. ça aussi, ça colle et drôlement bien. Je te rejoins.

Il raccrocha le combiné avec une force à le briser. Signe de grande excitation, classique chez Corentin, quand son flair de chasseur d'homme lui faisait sentir que le gibier était tout proche.

Marcel Piarotti arpenta en silence l'appartement vide.

— J'ai été roulé, remarqua-t-il sombrement.

Corentin sourit.

— Enfin, tu commences à comprendre à ton tour ?

Piarotti le regarda par en dessous.

— Je crois bien que oui, monsieur l'inspecteur. Je ne suis qu'un pion dans une vaste combine électorale…

Il serra les poings.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant ?

Corentin lui prit la manche.

— Faire une autre petite vérification avec toi. Viens.

Dans l'entrée de l'immeuble, il s'avança vers le concierge qui l'observait derrière sa vitre.

— Tu te rappelles bien ce que je t'ai dit hier ? jeta Corentin en ouvrant d'une poussée la porte de la loge. Silence absolu, sinon, je te fais envoyer au trou.

— N'ayez crainte, balbutia le concierge, je ne suis pas fou. Je la boucle.

— Tu as intérêt, gronda Corentin en faisant claquer la porte.

Il poussa Marcel Piarotti vers la R 16.

— Monte, dit-il.

Tardet mit le contact.

— On va où, cette fois, chef ?

— À Versailles, petit. Et fonce. De l'intérieur, Brichot s'énerva, la main sur la portière qu'il gardait ouverte pour Corentin :

— Dépêche-toi, Boris ! fit-il. On gèle.

Corentin repoussa doucement la portière. Sans entrer.

— Vous y allez seuls. Pas le temps de vous accompagner. J'ai autre chose à faire.

— Et quoi ? jeta Brichot, les yeux ronds.

— Une visite à une dame.

Dans la R 16 qui fonçait vers la périphérique, Piarotti fixa Brichot, légèrement inquiet :

— On va où, nous ?

— Vérifier si une certaine histoire de chevalière tient ou non, lâcha Brichot mystérieusement.

Corentin eut de la chance : le premier taxi qu'il héla s'arrêta.

— Clinique d'Armaillet, à Neuilly, dit-il en s'engouffrant dedans.

Julienne Pavart, les yeux cernés, les joues creusées, détourna la tête.

— Pourquoi insister ? Vous savez bien que je ne veux pas vous dire le nom. Je vous l'ai déjà dit.

— Écoutez, dit-il patiemment, c'est d'une importance énorme. Il faut que je sache.

Julienne le fixa :

— Si je fais ça, je n'ai plus d'amie.

Corentin se cabra :

— Vous n'avez pas compris ! Il est hors de question que je l'importune, votre amie. Je vous le jure.

Il se pencha :

— Il faut aider votre mari. Il est dans une sale situation.

Les yeux de Julienne s'embuèrent.

— À qui le dites-vous. À cause de moi…

Les larmes jaillirent en fontaine.

— Tenez, balbutia-t-elle, si vous saviez comme je regrette de m'être ratée. Au moins, je n'aurais plus à penser à tout ça…

Boris Corentin lui lissa doucement une mèche sur le front.

— Si vous répondez à ma question, je vous promets que tout s'arrangera.

Elle sourit timidement.

— Vous ne mentez pas ?

Elle sondait son regard.

Remuée jusqu'au ventre par ce qu'elle y lisait : une véritable amitié, sincère. Une réelle envie de l'aider : au-dessus d'elle, les yeux noirs de l'étrange inspecteur à la silhouette d'athlète et qui lui parlait comme un père, débordaient de calme et de bonté.

— Non, finit-elle par dire. Vous ne mentez pas. Ça se voit…

Elle ferma les yeux :

— Ghislaine de Champourt, lâcha-t-elle très vite.

Corentin réprima un sursaut furtif.

— Celle des parfums ?

— Oui.

Il se leva :

— Merci, vous venez de sauver votre mari.

Interloquée, elle se dressa sur ses coudes.

— Expliquez-moi ! fit-elle avec un sourire, timide. Vous me le devez bien.

Il hocha la tête lentement :

— C'est vrai, dit-il. Pardonnez-moi. Ghislaine de Champourt joue un rôle dans tout ça. J'en suis sûr. Sans en avoir encore la preuve, hélas…

Un voile de tristesse passa devant les yeux de Julienne Pavart.

— Oh, inutile de prendre des gants avec moi, fit-elle douloureusement. C’est Ghislaine qui m’a présenté mon mari…

Corentin se bloqua sur le seuil, incapable de dissimuler sa surprise.

Julienne Pavart vint à son secours, répondant d’elle-même à la question qu’il n’osait pas lui poser :

— Oui, vous avez bien deviné, reprit-elle avec cette fois une gaieté forcée. Elle était sa maîtresse.

Elle s’arrêta et agita évasivement la main :

— C’est elle toujours ? Je n’en sais rien, bien sûr. Ça se peut…

Elle se rabattit dans son oreiller.

— La vie est si compliquée… murmura-t-elle, les yeux dans le vague.

Puis elle reporta son attention sur Corentin.

— Au revoir, Boris, et bonne chance. Quand tout sera réglé, faites-moi signe.

Elle baissa les yeux :

— J’ai besoin d’un grand frère, avoua-t-elle.

Dehors, Corentin buta sur l’infirmière qui arrivait avec son chariot à médicaments. Elle lui sourit. Le sourire exact de la fille qui ne pense qu’à ça.

Corentin s’arrêta à sa hauteur. Repris par son instinct d’homme à femme.

— Bonsoir, dit-elle en imitant les battements de paupières de Claude Beccarie dans *Salles de garde en folie.*

L’invite était si nette que Corentin jugea inutile de s’attarder à des préliminaires. De toute façon il était trop pressé pour ça.

Il avança la main et fit sauter le premier bouton de la blouse.

L’infirmière émit un petit rire de gorge. La main de Corentin se glissa dans l’échancrure.

— C’est bien ce que je pensais, dit-il en caressant carrément un sein ferme et gonflé, libre de tout soutien-gorge. Vous ne portez pas de papiers d’identité.

— Jamais, murmura la fille, la bouche déjà entrouverte.

Corentin retira la main à regret :

— Même en civil ?

— Même en civil.

Les longs cils fardés papillotèrent encore :

— J'aime ça, dit-elle gravement.

Corentin poussa un soupir :

— Vous êtes de garde, demain soir ? C'est samedi non ?

La fille reposa les mains sur son chariot. Sans reboutonner sa blouse.

— On se retrouve où ? Et à quelle heure ? demanda-t-elle avec une simplicité biblique.

Quand Boris Corentin surgit dans le bureau de Charlie Badolini, une heure plus tard, deux inspecteurs de la permanence installaient un poste couleur face au patron, tout à côté du coffre-fort.

— Enfin, vous voilà ! grommela Badolini, pâle, visiblement à cran.

— Excusez-moi patron, j'ai galopé de tous les côtés.

Il s'enfonça dans un fauteuil, haletant, à côté de Dumont.

— Patron, reprit-il doucement, j'ai deux informations de taille à vous apporter.

Badolini écrasa nerveusement sa gauloise à côté de son cendrier. Il attendit le départ des inspecteurs et jeta :

— Dites, vite.

— D'abord, dit Corentin, un petit sourire aux lèvres, Marcel Piarotti a formellement reconnu, devant la permanence électorale de Pavart à Versailles, le faux curé qui lui a remis à Saint-Nicolas-des-Champs la deuxième partie de son argent. C'est Philippe Blainville, le secrétaire particulier de Pavart.

Piarotti va vous le confirmer lui-même dans un instant. Brichot et Tardet le ramène ici.

Il fit une pause :

— Enfin, quand je dis qu'il l'a formellement reconnu, j'extrapole un peu. Ce qu'il a reconnu, c'est la chevalière. Une grosse chevalière d'or gravée aux initiales « P et B ».

Exactement la même que celle du faux curé…

Et en plus, le secrétaire de Pavart est chauve. Comme le faux curé.

Si Piarotti ne l'a pas vraiment reconnu, c'est que l'église était très sombre et qu'il n'a vu que la silhouette du « prêtre », et de loin. Mais la silhouette était chauve. Or, Blainville fait partie de ces chauves complets, qui ont perdu tous leurs cheveux à 20 ans. Sauf la couronne.

Badolini se figea, la bouche ouverte. Dumont devint rouge.

— Pas possible, balbutia le chef de la Brigade Mondaine. Alors…

Corentin l'arrêta du geste, avec un éclair dans les yeux.

— Pardon, patron, une seconde d'attention encore. Il existe une jeune femme qui s'appelle Ghislaine de Champourt. C'est, elle la complice de Julienne Pavart lors de cet avortement, il y a 10 ans. J'ai la certitude que Ghislaine de Champourt est la maîtresse de René-Jean Pavart.

Badolini se voûta :

— Comment ça, Corentin ?

Celui-ci sourit, faussement modeste.

— Le culot, ça paye toujours, Patron. J'ai téléphoné chez Ghislaine de Champourt. Une chance sur deux qu'elle soit absente. Elle l'était. C'est ce que je voulais.

Je me suis fait passer pour un membre du secrétariat de Pavart. Avec un message à transmettre à sa patronne de la part de Pavart.

Un message intime. Tout bête : j'étais soi-disant chargé d'annoncer que Pavart ne viendrait pas coucher là ce soir comme prévu et qu'il s'en excusait. Là, de deux choses l'une : ou la femme de chambre me traitait de dingue et me raccrochait au nez. Ou elle notait le message, sans difficulté. C'est la deuxième réaction qu'elle a eu…

Il crispa les mâchoires.

— Julienne Pavart est en clinique en ce moment, ne l'oubliez pas. Pavart peut découcher tranquille.

Dumont déboutonna son col.

— Bravo, Corentin, dit-il.

Il soupira :

— Ça nous mène où, tout ça ?

Avant que Corentin ait pu répondre, la sonnerie du téléphone intérieur grésilla.

Brichot était là avec Piarotti. Attendant les ordres.

— Qu'ils viennent tout de suite dans mon bureau ! cria Badolini, surexcité.

Quand Marcel Piarotti eut terminé de répéter au chef de la Brigade Mondaine ce qu'il avait vu à Versailles, il se rapprocha de Corentin.

— Inspecteur, dit-il, presque timidement, il y a une question qui me tracasse depuis l'autre jour.

Il hésita :

— Comment pouvez-vous être sûr que c'est moi qui ai volé le Blanc ? vous n'avez aucune preuve.

Corentin hocha la tête, amusé :

— J'ai un témoignage, on t'a vu.

Piarotti se cabra :

— Qui ça ?

— Une fille, lâcha Corentin. Une belle petite prostituée brune et bien en chair.

L'image de la prostituée croisée à la sortie du bureau de Badolini, la nuit de la Saint-Sylvestre, traversa Piarotti comme une flamme.

La fille de cette nuit-là était grande et blonde…

— Ça alors, balbutia-t-il. C'est fort de café.

— Et quoi donc ? interrogea aimablement Corentin.

— C'est vrai, reprit Piarotti, les yeux hors de la tête. Une fille m'a vu. Mais elle était grande et blonde. L'autre, je vois qui c'est. Elle était là aussi cette nuit-là.

Il sourit :

— En train de se faire sauter dans un bureau par un de vos jeunes collègues, monsieur l'inspecteur.

Corentin le fixa attentivement.

— De plus en plus intéressant, murmura-t-il.

Il tira le poignet en avant.

— Presque 19 heures, fit-il.

Il se tourna vers Dumont.

— Monsieur le Principal, c’est bien vingt heures précises que, selon Pavart, ses maîtres chanteurs lui ont fixé comme dernier délai, pour retirer sa candidature ?

— Oui, dit Dumont. Une demi-heure avant le début du face à face.

Corentin :

— Tout ça ne nous laisse pas beaucoup de temps pour agir.

CHAPITRE XVI



La pute rejeta en arrière la mèche brune qui lui cachait l’œil droit. Elle avança son décolleté vers Mémé.

— Tu montes, mon lapin ?

Aussitôt, elle verdit. Elle venait de reconnaître le flic. Il était au quai des Orfèvres, lui aussi, lors de la rafle de la Saint-Sylvestre… Et la police note toujours les lieux de tapin des filles qu’elle rafle.

— Qu’est-ce que vous voulez ? fit-elle d’une voix morte. Vous n’allez pas encore m’embarquer.

Brichot remonta nerveusement ses lunettes sur son nez. Aussi ému que la fille. Il allait faire quelque chose d'énorme pour lui.

— Ne vous inquiétez pas dit-il en faisant la grosse voix. Je monte avec vous.

Elle le contempla, ahurie.

— Ça alors, murmura-t-elle.

Elle haussa les épaules, fataliste, et s'en alla vers son hôtel. Brichot lui emboîta le pas, le cœur battant la chamade.

Aimé Brichot examina le décor misérable. Le lino percé à travers lequel on voyait les lattes du plancher par endroits. Le bidet et le lavabo dans un coin avec la savonnette et la serviette. Le lit à barreaux de fer, avec sa couverture grisâtre et, à l'endroit des pieds, un bout de toile cirée. Pour les chaussures des clients.

Il sursauta en reportant son regard sur la jeune femme.

Elle était déjà déshabillée et roulait doucement des hanches, le visage offert vers lui, bouche grande ouverte, langue sortie. Incroyablement indécente avec ses hautes cuissardes de plastic verni noir qui lui serraient la chair des cuisses à dix centimètres au-dessous des aines.

Il frissonna. Incapable de détacher son regard des gros seins qui se balançaient, avec des bouts sombres et larges, du ventre ondulant, du noir triangle du pubis.

— Tu viens ? roucoula la fille en tendant la main.

Brichot se rétracta.

— Non, fit-il doucement. Vous vous trompez.

Elle sursauta :

— Comment ça ? lança-t-elle, furieuse, en plaquant les mains sur son ventre et ses seins.

Il tenta un sourire timide.

— Rhabillez-vous, je vous en prie, je suis là pour vous poser des questions, rien d'autre.

Elle hoqueta :

— Merde ! siffla-t-elle en se laissant aller dans un fauteuil de skaï défoncé.

Mais sans se rhabiller.

— Qu’est-ce qu’il y a encore ? gémit-elle en croisant les jambes.

Brichot essaya de s’arracher au nouveau spectacle offert.

— Un simple renseignement, fit-il d’une voix molle.

Il rejeta de l’index ses lunettes plus haut sur son nez :

— C’est rapport à la rafle de la Saint-Sylvestre, dit-il.

La fille se contracta. Elle rapprocha lentement ses genoux l’un de l’autre.

— Allez-y, fit-elle en frémissant.

Brichot eut tout à coup envie qu’elle se rhabille. Très vite.

Il le lui dit et elle obéit sans difficulté.

— Qui vous a payé pour que vous racontiez ça sur « Doigts de fée » ? interrogea-t-il avec douceur.

Elle ne sursauta pas :

— Un chauve dit-il, jeune, grosses lunettes. Avec une chevalière à la main gauche ? fit Brichot.

Elle écarquilla les yeux :

— Comment vous savez tout ça ?

Brichot soupira :

— Chacun son boulot, dit-il.

Rhabillée, la fille s’était recroquevillée dans son fauteuil.

— Combien vous avez eu ? reprit Brichot.

— 2 000 avoua-t-elle en baissant les yeux.

Il hocha la tête.

— Vous êtes dingue. Vous savez que ça coûte beaucoup plus cher que ça, devant la justice, un faux témoignage ?

Elle se leva, souriante, l’œil allumé comme tout à l’heure.

Recommençant à extraire sa poitrine de ses vêtements.

— Qu’est-ce que tu préfères ? murmura-t-elle d’une voix de gorge.

Aussi vite qu’à son entrée, dans la chambre, elle s’était remise nue.

Elle se laissa aller à genoux et, croisant les bras derrière sa tête, se mit à onduler, cuisses ouvertes, la poitrine tendue, savamment haletante.

— Pour toi, c’est gratuit, reprit-elle. Tout ce que tu veux. Tout. Tu entends ?

Brichot ferma les yeux, avec la force du désespoir. Deux mains expertes se rapprochaient de lui, caressantes, à l'endroit exact où il fallait.

Il se repoussa en arrière et heurta le mur. Dévoré d'une formidable envie de se laisser faire.

L'image de Jeannette, sa femme, et de leurs deux jumelles se promena dans les verres embués de ses lunettes.

Il fit un saut de côté avec un gémissement rauque.

— Tentative de corruption de fonctionnaire ! glapit-il pour se donner du courage. Ça c'est un comble !

Elle se laissa retomber sur ses talons, bras ballants.

— Merde, lâcha-t-elle. Un flic incorruptible, c'est bien ma veine.

Brichot était déjà sur le palier. Rouge comme une écrevisse oubliée dans un four à rayonnement.

— Vous avez intérêt, fit-il, à vous trouver demain à la Brigade Mondaine à 10 heures pile, fit-il sèchement.

Il serra les mâchoires.

— Sinon, je vous fais saquer. Ça, je vous le jure.

Il dévala les escaliers comme dans un cauchemar.

L'inspecteur principal Dumont posa amicalement la main sur l'épaule de Brichot :

— Remettez-vous, mon vieux, fit-il en souriant, qu'est-ce qui se passe ?

Brichot se voûta. Incapable d'avouer son émotion secrète.

— Anisette ? reprit Dumont.

Brichot sursauta et c'est seulement alors qu'il remarqua ce détail ahurissant, encore jamais vu en treize ans de Brigade Mondaine : un plateau était posé sur le bureau de Charlie Badolini. Avec de jolis verres à pied, façon bistrot à l'ancienne. Une carafe d'eau et un bocal à glaçons.

Et il y avait bien une bouteille d'anisette avec le tout.

Corentin réprima un sourire.

— Tu peux goûter, Mémé, c'est soir de fête…

— Comme vous y allez, grinça Badolini en s'asseyant sur son bureau pour tendre la main à son paquet de gauloises. Soir de fête… La Bérézina, oui…

Il agita la main, fataliste. Trois ou quatre cigarettes s'échappèrent du paquet agité et s'en allèrent voleter dans le décor…

— Buvez, Brichot, reprit la voix de basse du chef de la Mondaine. C'est un ordre.

Dumont fit le service.

En bruit de fond, la voix nasillarde de la marionnette de la T.V., Casimir, en pleine danse du ventre avec ses compères de l'Ile aux Enfants, sur l'écran du poste couleur.

— Merci, Brichot, pour le renseignement, fit Badolini en levant son verre.

Il roula des yeux.

— Tout se tient… Mais qu'est-ce qu'on peut faire. Pavart nous tient aussi. Aucune preuve irréfragable. Rien…

Il tapa rageusement sur la table :

— Au point où il en est, il est capable de persévérer.

Il contempla douloureusement l'écran :

— Vous vous rendez compte ! Là, tout à l'heure, le candidat René-Jean Pavart va peut-être y aller de son numéro d'homme blessé dans son honneur personnel et qui va se présenter en victime d'une abominable machination devant la France entière.

Et devant son adversaire, Jean Samson, dont il dira évidemment pour toute la France que, le salaud qui remue la merde du passé, c'est lui…

Il vira lentement vers Brichot :

— C'est vous qui avez été le plus malin de deviner ça le premier, soupira-t-il. Quel coup de génie dans la saloperie !…

Il vida son verre et ricana :

— La politique, nom de Dieu, quelle dégueulasserie !

Corentin s'avança à son tour.

— Patron, dit-il, une question me tracasse depuis quelques heures.

— Allez-y mon vieux, on est tous là pour s'entraider.

— Et si Pavart n'était pour rien dans la combine ? fit-il doucement.

Badolini faillit cracher son mégot dans son verre.

— Écoutez, Corentin, on n'est pas là pour rigoler.

— Je ne rigole pas, monsieur le divisionnaire reprit Corentin, de plus en plus calme.

Il s'arrêta une seconde :

— C'est tellement énorme comme coup, dit-il d'une voix contenue, que je n'arrive pas à penser qu'un homme intelligent, comme l'est visiblement René-Jean Pavart, prenne le risque de ce genre de machination.

Badolini le détailla par en dessous :

— Votre autre hypothèse ?

Corentin déboutonna son col d'un geste nerveux.

— Son entourage, peut-être. Quelqu'un de son entourage. Sans qu'il le sache lui-même.

Il rêva les yeux dans le vague.

— J'ai déjà vu ça. Le zèle intempestif d'un subordonné. Classique…

Badolini reposa son verre. Muet.

— Possible, Corentin, fit-il enfin, désabusé. Tout est possible. Mais alors, il faudrait que Ghislaine de Champourt, sa maîtresse, le trahisse tout en lui rendant service ? Mettez-vous à sa place. Trop dangereux pour elle. Le meilleur moyen de perdre sa place d'égérie officieuse.

Il agita l'index :

— Or, le coup est automatiquement éventé depuis l'instant où Pavart a reçu la lettre des maîtres chanteurs. Je veux dire, éventé pour Pavart, qui comprend tout dans la deuxième seconde…

— Et laisse faire, coupa Corentin, très vite, parce qu'il comprend, immédiatement après tout le bénéfice qu'il peut en tirer.

Badolini s'agita dans son fauteuil à en faire éclater les nervures.

— Invraisemblable, mon vieux ! Ce secrétaire, Blainville, où voulez-vous qu'il trouve tous les millions qui ont été sortis ?

Corentin plissa calmement ses yeux de fauve :

— J'y ai pensé, patron. Les caisses noires, ça existe dans toutes les campagnes. Supposons que ce soit Blainville qui soit chargé des comptes de Pavart ? Il peut jouer avec de grosses sommes. Ça s'est déjà vu. Il y a tant d'argent en jeu. Et venu de tant de sources incontrôlables. Rien de plus

facile, pour un cerveau bien organisé comme celui de Blainville, que de trafiquer des comptes.

Corentin fit craquer les articulations de ses deux mains avec un imperceptible sourire de triomphe.

Badolini inclina légèrement la tête.

— Astucieux, admit-il. Mais imaginez une autre hypothèse.

Il roula des yeux en tirant sur sa gauloise :

— Celle-ci : Pavart est innocent. Son état-major est innocent. Ghislaine de Champourt est innocente… Le salaud, c'est Samson lui-même. Et qui se démerde pour tenter de faire croire que son adversaire a imaginé la machination boomerang.

Corentin se passa le doigt sur le nez et, le regard froid :

— J'ai pensé à ça aussi, patron, en allant même plus loin : ce serait Samson qui aurait manipulé Pavart. Et alors, le problème des fonds de l'opération serait résolu de lui-même : Samson aurait donné l'argent à Blainville. Ça serait encore la plus pourrie comme hypothèse.

Mais où est alors l'intérêt de Samson ? Puisqu'on a tout admis à présent, après Brichot, que le grand bénéficiaire de ce remue-ménage de saloperies, c'est Pavart ?

Il martela le bureau de son patron :

— Parce que ça s'est déjà vu, non, il n'y a pas des dizaines d'années et à un très haut niveau, un homme politique sortant grandi d'une campagne de diffamation orchestrée contre lui !…

Un nom très connu vola. Avec un ange de discrétion qui l'emporta aussitôt dans les nuages sulfureux de l'enfer des oubliettes politiques.

Badolini hocha la tête gravement.

— Corentin, vous savez parfaitement que dans le cas auquel vous faites allusion, l'homme qui fut victime de cette campagne de diffamation en était parfaitement net !

— Bien sûr, patron, je le sais. Et pour cause, on a assez travaillé ensemble sur le problème. Mais cette fois, tout est différent. Il n'y a pas diffamation. Il y a publication au grand jour d'un document exact : cet avortement. C'est du vrai. Les gens y croiront. Ils ne sont pas fous.

— Ils plaindront Pavart, intervint Brichot vivement.

— Les femmes oui, je te l'accorde. Pas les hommes.

— Les hommes s'en foutront, décréta placidement Dumont. Charlie Badolini l'approuva d'un hochement de tête répété.

— Je suis de votre avis, Dumont, dit-il en observant Casimir d'un œil morne à la télévision.

Corentin rit nerveusement :

— Bref, au fond, on nage, sauf sur un point : nous sautons tous si tout à l'heure, là-bas, à la télé, Pavart dénonce en vibrant toute l'affaire…

Il fit une moue dubitative.

— Ou s'il ne vient pas du tout à l'écran. Après l'annonce brutale d'un retrait de sa candidature…

Le téléphone maison grésilla, l'interrompant.

La ligne directe avec le ministère de l'Intérieur.

Badolini tendu, répéta plusieurs fois : « Oui monsieur le ministre. »

En raccrochant, il se tourna vers Corentin :

— Pavart a téléphoné lui-même au ministre de l'Intérieur il y a dix minutes. Pour annoncer qu'il serait ce soir au rendez-vous à la télé.

Il émit un petit sifflement et reprit :

— Samson est introuvable. Il a disparu de la circulation.

— Merde, lâcha Dumont, on repart à zéro !

Corentin s'avança.

— Monsieur le divisionnaire, dit-il. On sait où est Pavart ?

— Il a appelé le ministre de chez lui. Pourquoi ? répliqua Badolini, interloqué.

Corentin se redressa :

— Me permettez-vous d'aller le voir ?

Badolini le contempla, bouche bée.

— Qu'est-ce que ça changera.

Corentin fit la moue :

— Un coup que je voudrais tenter, avec votre autorisation.

— Et lequel, si on peut savoir ? fit Badolini à peine aimable.

— Lui apporter une information qui va lui faire l'effet d'un pavé en pleine figure.

— Évidemment, fit Badolini ; le truc découvert par Brichot. Le coup de l'agence immobilière qui loue aux deux candidats.

Il serra les mâchoires.

— C'est une preuve qu'il nous faudrait ! explosa-t-il tout à coup. Ça serait autre chose.

Corentin rit :

— Vous ne m'avez pas compris. Il s'agit simplement de lui faire peur. Alors, de deux choses l'une, si je sais être assez bon comédien. S'il est bien dans le coup, il va se désunir et tout arrêter. Sinon, tant pis. On aura au moins tout tenté.

Une chance sur deux de réussir, au point ou on en est, ça n'est pas une mauvaise base de départ, non ?

Badolini étudia successivement les visages de ses collaborateurs.

— Messieurs, dit-il enfin, je crois effectivement que l'inspecteur Corentin a une bonne idée. Désespérée, mais bonne.

Il vira vers Corentin.

— Allez-y mon vieux. Je vous le jure, si ça foire, je vous couvre. Autant finir en beauté !

La tête de Corentin repassa depuis le dehors.

— Tu viens, Mémé ?

Brichot se précipita.

— Tu as besoin de moi ?

Corentin accentua sa demande du geste. Avec le même bon sourire affectueux de grand frère qui faisait fondre Julienne Pavart.

— Allez, vite. Est-ce que je peux me passer de toi dans les cas difficiles ?

René-Jean Pavart n'interrompit pas une seule fois Boris Corentin.

Un peu pâle, les lèvres plus fines et plus nerveuses que jamais. En même temps, son regard d'oiseau acéré fouillait le visage du policier.

Un intense effort de concentration pour essayer de savoir ce qu'il y avait vraiment sous cette tête-là, à un mètre cinquante de la sienne.

— Monsieur l'inspecteur commença-t-il, très maître de lui, quand Corentin eut terminé, permettez-moi d'abord de vous féliciter pour le formidable travail d'enquête que vous avez fait.

Il sourit. Impénétrable.

— Cela fait plaisir, quand on est un homme politique, de savoir qu'il y a dans la police française des hommes d'une telle qualité.

Il s'arrêta, ménageant ses efforts.

— Évidemment, votre hypothèse est séduisante. Intellectuellement, s'entend, je précise. Un joli coup de poker s'il réussissait. Le coup de massue à vie en cas d'échec…

Les lèvres minces accentuèrent imperceptiblement leur sourire.

Il se leva et fît quelques pas.

— Entre nous, monsieur l'inspecteur, vous y croyez vous, à l'hypothèse : « René-Jean Pavart utilisant une vieille histoire de sa femme pour tirer des larmes d'affection à l'électorat féminin français ? »

Corentin fit la moue.

— Sans opinion personnelle, monsieur. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a fait précis. Un Blanc a été volé chez nous. Vous avez été menacé de la divulgation de ce Blanc si, avant ce soir, vous n'avez pas retiré votre candidature. Et moi, mon enquête m'a apporté un certain nombre d'éléments ahurissants.

— Le mot est juste, ricana Pavart en levant les bras au ciel. Ahurissant, ça c'est bien vrai.

Il se bloqua net sur ses talons et se pencha sur Corentin.

— Vous ne voyez donc pas, monsieur le fin limier, que mon adversaire est encore plus malin qu'on ne pourrait le croire ! Qu'il a réussi à brouiller les pistes avec une habilité suffisamment diabolique pour que vous-même à la police, ne sachiez plus où donner de la tête ? Que tout est un coup monté par les polices parallèles, celles dont vous-même ignorez tout, comme moi, comme le public ? Qu'il s'agit de jeter le discrédit sur mon parti et en même temps de faire sauter quelques têtes à la police pour les remplacer par des hommes plus sûrs !

Il cambra son buste bombé de petit coq.

— Parce que, c'est clair, comme deux et deux font quatre, votre Commissaire Divisionnaire ne va pas être le seul à sauter ! Ça va être le jeu

de quille. Et très haut ! Vous imaginez un peu les journaux quand tout va être révélé ? La curée. Sur moi, sur mon parti, sur vous, sur toute la police.

Il prit une profonde aspiration :

— Monsieur Corentin, reprit-il. Je suis Français, je ne suis pas un voyou. J'ai le sens de mes responsabilités. Le passé de ma femme, je l'assume. Entièrement. Et je ne le renierai jamais, même si certains de ses actes pouvaient être des fautes…

« Bon Dieu, pensa Corentin en silence, s'il me joue la comédie, quel acteur ! »

Pavart s'était arrêté. Haletant.

En face de lui, Brichot, muet depuis le début, retenait sa respiration.

Corentin profita du désarroi de l'homme politique pour avancer son pion. Le visage de marbre, sans un sourire, il posa ses mains bien à plat sur la table basse.

— Je vous ai dit tout à l'heure, monsieur, en vous exposant mon dossier, qu'il y avait une conclusion que je vous révélerai après avoir écouté vos arguments.

Il leva les yeux, de plus en plus froid.

— Le moment est-il venu ?

Pavart cilla un peu et se reprit :

— Ah oui, j'avais oublié.

Il planta les poings dans ses poches.

— Allez-y.

Corentin se dressa et à son tour, prit une profonde inspiration :

— Je voudrais vous poser une seule question, monsieur. Je vous laisse libre d'y répondre ou non. Mais laissez-moi libre de vous la poser.

— Je vous ai dit : Allez-y ! s'écria Pavart, aux aguets.

— Monsieur, articula Corentin en détachant soigneusement ses syllabes, saviez-vous, ou non, que Philippe Blainville, votre secrétaire particulier, a été, voici cinq ans, et pendant un an, à l'issue de sa licence de Droit, l'un des principaux informateurs en milieu étudiant de Raymond de Norvins, cet ancien haut-fonctionnaire dont vous connaissez parfaitement les liens avec Jean Samson, votre adversaire ?

Un voile passa dans les yeux de Pavart. À la vitesse de l'éclair. Il crispa les mâchoires et se rassit avec une lenteur de rêve, heurtant Brichot au passage.

— Monsieur l'inspecteur, dit-il avec un débit aussi lent que celui de Corentin, vous me posez une question qui m'oblige à vous répondre.

— Je vous écoute, dit Corentin, en se figeant.

Pavart jeta un bref regard à Brichot, puis reporta son attention sur Corentin :

— Ma réponse est oui, monsieur l'inspecteur, articula-t-il d'une voix légèrement tremblante. Oui, je connais depuis toujours des liens de mon secrétaire avec Norvins.

Il sourit mécaniquement :

— Ça vous étonne ?

Corentin le sonda d'un éclair de pupille.

— Absolument pas, monsieur. Et je peux même vous dire l'explication que vous aller me donner : c'est de bonne politique, non, de prendre un secrétaire qui a des contacts avec l'ennemi ? Ça s'appelle l'espionnage. Très astucieux.

— Merci, ricana Pavart avec une légère crispation des pommettes.

Corentin passa sa main dans l'épaisse masse de ses cheveux noir de jais.

— Et si Blainville faisait de l'espionnage dans les deux sens ? jeta-t-il avec brutalité.

Pavart vacilla un peu :

— Je le saurais, reprit-il.

Ses lèvres minces se tendirent en lame de couteau.

— Le propriétaire de l'agence immobilière est un ami à moi. C'est moi qui ai manœuvré pour que Samson ait envie de louer chez lui.

Il se lissa le nez.

— Samson ignore que le prix de faveur incroyablement bas qu'il a eu pour cette location n'est qu'une combine entre l'agence et moi. C'est moi qui paye la différence…

Corentin, ne bougeait plus, prodigieusement intéressé.

— Samson manquait une bonne secrétaire, reprit Pavart d'un ton uni. L'agence lui a obligeamment prêté sa meilleure, le temps de sa campagne.

La secrétaire personnelle de mon ami.

Il émit un petit rire aigre :

— Je suis renseigné tous les jours sur ce que fait Samson. Non, croyez-moi, Blainville ne me trahit pas. Je le saurais.

Brichot soupira. Sa première manifestation depuis le début de l'entretien.

Pavart s'examina les ongles.

— Monsieur l'inspecteur, reprit-il sans lever les yeux. Je ne peux évidemment pas vous révéler les détails, mais par ce réseau de renseignements, j'ai pu acquérir la certitude, il y a trois jours, que Jean Samson est bien l'instigateur du coup.

— Comment ? jeta Corentin, durci.

Pavart secoua la tête :

— Inutile d'insister. Des conversations surprises d'une précision qui ne laissent aucun doute.

Corentin soupira.

— Je dois me contenter de cette réponse, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Pavart en se levant pour signifier que l'entretien était terminé.

Dans le R. 16, Brichot se tourna avec vivacité vers Corentin.

— Explique-moi, Bon Dieu ! C'est donc Samson ? Corentin ôta délicatement une poussière sur le pli de son pantalon.

— Écoute bien ce que je te dis, Mémé, dit-il enfin. Pavart ignore quelque chose que je sais moi. Tu te rappelles, quand je suis allé voir Julienne Pavart à la clinique, la deuxième fois, j'ai traîné avant de rentrer, j'étais en retard ?

— Exact, reconnut Brichot, impressionné.

— Eh bien, je suis allé recueillir le rapport de Tardet, que j'avais envoyé filer Blainville. Celui-ci a bien rencontré le secrétaire de Samson dans un bistrot discret de Versailles, sur la route de Saint-Cyr-l'École.

Il s'arrêta, ménageant ses efforts.

— Seulement, Samson était avec eux. Ainsi que le concierge du 125 rue de la Pompe.

— Merde ! jura Brichot en rectifiant nerveusement son nœud de cravate. Il sait ça, le patron ?

Corentin soupira.

— Bien sûr, Mémé…

Il contempla rêveusement la file de piétons devant eux au feu rouge.

— En somme, reprit-il. Il y a deux hypothèses.

Un : Blainville a fait voler le Blanc pour le compte de Pavart.

Deux : Il l'a fait pour le compte de Samson.

Dans le premier cas, Pavart escompte jouer la carte « pitié pour lui de la part de l'électorat féminin » pour franchir le seuil des 50 pour 100 de voix à l'élection de dimanche. Comme tu l'as suggéré toi-même le premier.

Dans le deuxième cas, Samson joue la carte : « J'assomme mon adversaire par une révélation gênante. »

Il joua de l'index avec le cendrier de portière.

— Affaire de coup de poker psychologique dans les deux cas.

Il s'arrêta une seconde.

— Bien sûr, Blainville peut avoir monté le coup tout seul.

Par pur machiavélisme.

— Comprends pas, fit Brichot en ôtant ses lunettes pour les essuyer avec son mouchoir.

— Si, insista Corentin. Voici quel serait alors son calcul : Une fois le résultat de l'élection connu, il va trouver le vainqueur et lui dévoile tout. Après, c'est un jeu d'enfant pour lui que de convaincre le vainqueur que sa manigance secrète a été le coup de pouce qui a forcé le destin.

Un jeu d'enfant parce qu'en fait, c'est vrai dans les deux sens. Que Pavart gagne ou que Samson gagne. Classique, depuis que le monde existe…

Il prit le poignet de Brichot.

— C'est là le coup de poker, tu piges ? De toute façon, cette affaire du Blanc, une fois révélée, ce soir, va peser lourd dans la balance des votes. Dans quel sens ? On n'en sait rien. La psychologie des foules, c'est si complexe…

Mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a que deux solutions.

Si Pavart gagne, c'est que l'électorat féminin aura été ému par son drame.

Si Samson gagne, c'est que la répulsion l'aura emporté.

Conclusion : si Blainville a combiné le coup seul avec un trafic de fonds facile à réaliser, on l'a vu, il gagne à tous les coups, lui.

Et sa carrière est assurée. À vie. Du côté du vainqueur…

— Terrifiant, mais génial, murmura Brichot en remettant nerveusement ses lunettes en place. Mais comment savoir la vérité ? Si c'est Pavart, qui a fait son coup de poker ? Si c'est Samson qui a fait le sien ? Ou si c'est Blainville qui a truqué tout seul les cartes ?

Corentin essaya vainement de croiser ses longues jambes musculeuses entre les sièges.

— En posant la question à Blainville, fit-il. On va s'en occuper tout de suite.

— Il ne va jamais vouloir parler ! s'exclama Brichot, les yeux arrondis derrière ses verres.

— Si, corrigea Corentin en fronçant les sourcils. On va l'amadouer par l'entremise de Raymond de Norvins. C'est le seul moyen.

Et notre seule chance de le faire se mettre à table.

Brichot se gratta la moustache.

— Norvins a donc tant d'influence sur lui ?

— Énormément, fit Corentin, j'ai encore appris une chose, par le patron cette fois, qui a mis en chasse les R.G. sur le cas Blainville : Celui-ci est un orphelin qui a été recueilli par une parente de Raymond de Norvins. Il doit beaucoup à la famille.

— Et Ghislaine de Champourt ? jeta Brichot, son rôle à elle ?

Corentin eut une petite moue ennuyée.

— Ghislaine de Champourt, reprit-il, je crois bien que c'est mon erreur dans l'enquête. La fausse piste qui m'a fait perdre du temps. Maîtresse de Pavart, ça c'est sûr, mais rien de plus.

CHAPITRE XVII



Boris Corentin se fraya un chemin à coups de coudes dans la foule qui s'entassait dans la rue, aux Buttes-Chaumont. Plus d'un millier de personnes surexcitées.

Il grinça des dents.

L'affaire Pavart-Samson prenait une dimension nationale. Cette élection partielle s'annonçait comme un des affrontements les plus violents et les plus passionné de l'époque.

Et de ce qui allait se passer ce soir, ou non, pouvait découler énormément de choses. Pour tout le pays.

Il arriva à la porte. Exhibant sa plaque.

Les gardiens de service le happèrent par les épaules et le projetèrent à l'intérieur.

Même foule surexcitée, dedans.

Corentin fonça à la recherche d'un téléphone.

À l'autre bout du fil, Badolini piétinait.

— Alors, Corentin ? vite !

Corentin essaya vainement de refermer la porte de la cabine. Une meute de journalistes le serrait, cherchant carrément à lui faucher sa place.

— Ça devrait coller, patron. Il reste une chance, je vous le jure.

Je m'en occupe. Croyez-moi.

Corentin cacha le parleur de son combiné avec sa main gauche.

— Dans un quart d'heure, patron, murmura-t-il vous verrez vous-même sur votre écran de télévision si j'ai gagné ou non. Si le chantage reste secret ou non. Je vous le promets.

Il raccrocha et repartit à l'assaut.

Raymond de Norvins replia en jurant son interminable silhouette de fin de race pour s'asseoir à côté d'Aimé Brichot dans la R 16.

— Aux Buttes Chaumont, et fonce ! cria Brichot à Tardet.

La boîte de vitesse hurla.

Raymond de Norvins accrocha à la volée la poignée de soutien au-dessus de sa portière et s'y suspendit, l'air dégoûté. Comme si rien ne lui était plus odieux que d'entrer en contact avec l'épaule d'un flic de la Mondaine.

— Une chance que monsieur le divisionnaire vous ait trouvé dans votre bureau, quand il a téléphoné, non ? s'exclama gaiement Brichot.

— Une chance, oui, comme vous dites, grinça l'aristocrate.

Il ferma les yeux, la tête ballottante :

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire dans la vie, parfois… siffla-t-il entre ses dents.

Philippe Blainville était à son affaire. Heureux. Un grand jour pour lui. Agrippé à la manche de Michel Cerdoni, l'organisateur du Face à Face télévisé, dans un coin du studio où les techniciens s'affairaient aux derniers préparatifs, il hurlait à pleine voix pour se faire entendre.

— Passionnant, non ? s'écria-t-il.

Cerdoni essaya de se dégager, vainement. La main de Blainville ne lâchait pas sa veste.

— Il va venir, je vous l'assure ! fit-il en riant.

— Qui ? Pavart ou Samson ? Ou les deux ? grinça Cerdoni, voûté.

Il jeta un coup d'œil à la pendule du studio.

— 20 heures 05 ! gémit-il. Et toujours pas de nouvelles. Ni de Samson. Ni de Pavart.

— Suspense ! suspense ! reprit Blainville avec emphase levant les bras au ciel.

Cerdoni en profita pour se dégager.

Jean Samson jeta le combiné de son téléphone sur son appareil et se leva comme un ours rendu furieux.

Ses collaborateurs, le fixaient, muets, figés.

Il les regarda tour à tour. Puis il porta la main à son front.

— Vous ne devinerez jamais qui vient de m'appeler, et pourquoi ? hurla-t-il tout à coup. Le chef de la Brigade Mondaine ! Et pour me conjurer d'aller au face à face… Il paraît que toute l'affaire sera réglée avant !

Corentin tira Rabert dans un angle du couloir :

— Les copains sont tous en place ? fit-il précipitamment.

Rabert fit oui de la tête.

— Parfait. Tu te rappelles bien, hein. Le chauve surexcité là-bas, tu vois ?

Rabert accentua son hochement de tête :

— S'il nous échappe, je t'assomme !

— Hé ! s'exclama Rabert, rouge. Pas d'excès de langage, hein ?

Corentin filait déjà, sans l'écouter. Il frappa à une petite porte, au bout du couloir. Un gardien en uniforme vint lui ouvrir. Corentin entra.

En face de lui, assis sur une chaise en bois, pâle et les traits tirés : Marcel Piarotti.

Corentin s'approcha. « Doigts de fée » se leva précipitamment.

— Tu as bien compris ton rôle, hein ? fit Corentin.

Marcel Piarotti fit lentement signe de la tête.

— Ne vous inquiétez pas.

Du mur derrière eux parvenaient des martèlements de batterie, des vrombissements de trompette bouchée et des cris de fauves en rut. Le studio où, en direct passait le show de liaison entre le journal parlé et le face à face Pavart-Samson.

Beaucoup de bruits et beaucoup de monde pour une émission annoncée dans le programme comme ne devant pas durer plus de dix minutes, ou un quart d'heure. Exactement comme si la télévision avait voulu parer au pire.

À savoir au cas où le Face à Face n'aurait pas lieu… Et qu'il faudrait boucher une heure trente de trou à l'antenne.

Corentin, en ressortant, heurta les deux directeurs de TF1 et d'Antenne 2. Soucieux, les yeux durs. Parlant à voix basse avec beaucoup de gestes.

Deux personnes de plus, ce soir, à attendre que quelque chose se passe.

Corentin se fraya un chemin dans la foule de plus en plus dense. Pestant contre l'absence de service d'ordre.

Il se figea, à peine sur le seuil du studio où, là-bas, loin sous les sunlights, une table couverte d'un drap vert séparait deux fauteuils à piètement d'acier.

Deux fauteuils toujours vides à 20 heures 20.

Mais c'était derrière, du côté gauche, qu'il se passait, sans que personne s'en doute, quelque chose de très intéressant.

Raymond de Norvins venait d'apparaître dans l'encadrement d'une porte, accompagné de Brichot.

Corentin vira de 90 degrés vers l'autre bout de la salle. Il dut se hausser sur la pointe des pieds pour voir par-dessus les têtes.

Là-bas, Philippe Blainville bavardait avec une blonde élégante. Volubile. Très joli cœur.

Corentin reporta toute son attention sur Raymond de Norvins.

Brichot se détacha de lui et, repassant dans son dos, disparut dans le couloir.

Corentin essaya de maîtriser les battements de son cœur. Vérifiant, encore une fois, que les copains en civil gardaient bien toutes les issues.

Au bout de deux minutes, Brichot réapparut dans l'encadrement de la porte. Accompagné de Marcel Piarotti.

À présent, trois hommes bouchaient cette entrée-là : l'aristocrate, l'inspecteur, et le forceur de coffres-forts.

Alors, Corentin fit un bref signe de la main derrière lui. En direction de Tardet, posté dans son dos à deux mètres.

Tardet se recula et disparut dans le couloir.

Trente secondes plus tard, les haut-parleurs du studio se mirent à chuinter. Puis la voix éclata, dominant le brouhaha.

— Votre attention, s'il vous plaît.

Aussitôt, silence total.

— Monsieur Blainville, reprit la voix féminine chaude et impersonnelle, est demandé au téléphone d'urgence.

Corentin vit briller dans les lumières la chevalière de Blainville qui levait le bras en s'excusant, ravi, auprès de sa compagne.

Blainville se mit à progresser, tout sourire dehors, vers la porte qui conduisait aux téléphones.

Celle où l'attendaient Norvins, Brichot et Piarotti.

Blainville n'aperçut le trio qu'au dernier moment.

À deux mètres de lui.

Subitement, son sourire se transforma en grimace. Ses lunettes se mirent à trembler sur son nez.

Il se figea. Puis il commença à repartir en reculant.

Personne n'avait rien remarqué. La cohue et le vacarme avaient repris.

Norvins s'avança et, avec effort :

— Ça suffit comme ça, Philippe ! dit-il d'une voix légèrement tremblante. Vous allez me suivre.

Blainville vacilla, agita la nuque dans tous les sens et, tout à coup, il balaya les gens autour de lui à grands moulinets.

Fonçant vers la plate-forme de face à face.

— Arrêtez-le ! hurla Corentin en s'élançant.

Blainville sauta sur la plate-forme, bouscula le fauteuil de gauche. Celui de Pavart et poursuivit sa course.

Il y eut comme une détonation de pistolet.

Derrière la table du face à face, le papier kraft du décor, peint aux couleurs communes de TF1 et antenne 2, s'orna d'une grande étoile noire au creux.

Blainville venait de passer à travers.

Corentin tendit l'oreille dans la pénombre des coulisses.

Pas un bruit.

Devant lui, une salle immense, remplie de décors, maisons de poupée, façades de bars de western et châteaux romantiques mélangés. La réserve des Buttes Chaumont.

— Sortez de là ! cria-t-il, excédé. Toutes les issues sont fermées, et surveillées, vous le savez. C'est ridicule.

Blainville ne répondit pas. Corentin hocha la tête, aux aguets, et fit signe de commencer la fouille de la réserve.

— C'est idiot, reprit-il à pleine voix. Allez, soyez raisonnable.

Au même moment, il eut l'impression que son estomac explosait.

Il plongea désespérément en arrière vers la forme qui venait de le renverser, les deux poings en avant, vacilla, fit un roulé-boulé, se releva aussitôt et fonça vers la lumière de la porte, derrière lui, où la longue silhouette de pantin fou de Blainville s'en allait au galop.

Vingt mètres plus loin, une fois atteint le bout du couloir, il eut le temps d'apercevoir encore une fois Blainville en train de se noyer dans la foule des spectateurs du show.

Corentin se jeta en avant, traversa la scène comme un bolide, renversant trois danseuses et leur chanteur en plein direct.

Il jaillit de l'autre côté contre une porte à double battant, qui venait de s'ouvrir avec un bruit de panneaux massacrés sous la poussée de Blainville.

Corentin esquissa un sourire de tigre en chasse en surgissant dans le couloir : vingt mètres devant lui, Blainville s'escrimait contre une porte.

Corentin sprinta, le cœur prêt d'éclater dans sa poitrine et essayant de se rappeler, à toute vitesse, les règles de base d'un placage de rugby.

Il plongea.

Ses mains fonçaient vers une paire de chevilles. Doigts ouverts en grand.

Les chevilles disparurent de son champ de vision.

Il se retrouva, le nez sur le seuil de la porte enfoncé. Un mocassin dans la main droite.

Ce qui se passa ensuite devant lui fut très rapide. Tellement, qu'après, il dut faire effort sur lui-même pour ne pas croire qu'il avait rêvé.

Une silhouette quelconque, anodine, sans âge, apparut tout à coup au débouché d’une porte.

Juste devant Blainville.

— Par ici, à gauche, vite ! cria l’inconnu en montrant une porte à Blainville.

Celui-ci freiné sur les talons, jeta un regard de fou vers la porte et se jeta en avant dans cette direction.

Trois secondes plus tard, il avait disparu derrière.

Avant de foncer à son tour vers la porte, Corentin chercha d’un coup d’œil l’inconnu.

Il n’y avait plus personne dans le couloir…

De l’autre côté, c’était une ruelle étroite, sinueuse. Faiblement éclairée.

Blainville galopait au milieu en agitant les bras comme un épouvantail.

— Attention ! hurla Corentin en se plaquant contre le mur humide d’un immeuble.

Une voiture fonçait.

Elle oscilla de droite à gauche, comme déboussolée.

Blainville hurla.

Le bruit de son corps contre le pare-choc fut celui d’un fruit qui éclate. Il jaillit en arrière, écrasé contre le mur, jambes et bras en croix.

Comme s’il avait eu l’ultime politesse de laisser passer la voiture qui venait de le désarticuler.

Il retomba sur le macadam juste après son passage.

La CX passa à frôler Corentin, avant de disparaître.

— Merde ! balbutia-t-il. En plus, il prend la fuite.

Il se figea, essayant de lire le numéro d’immatriculation. Les lumières arrière s’éteignirent d’un coup. Le conducteur, en professionnel, poursuivait sa fuite, tous feux éteints.

Philippe Blainville essaya de soulever la tête vers Corentin. Ses yeux se révulsèrent.

Il avait le nez éclaté. La bouche noyée de sang.

— Les salauds, souffla-t-il. Ils m’ont eu.

La nuque se ramollit.

Mort…

CHAPITRE XVIII



À vingt heures quarante précises, après un petit discours d’excuses embrouillées du présentateur, Jean Samson et René-Jean Pavart, souriants, détendus, apparurent sur le podium devant un décor neutre et gris : un rideau de remplacement tendu en hâte.

Entre eux deux, Michel Cerdoni, plus contracté, lui, qu’à son habitude.

Il présenta rapidement les deux candidats aux téléspectateurs puis, tendant les mains vers chacun d’eux :

— Messieurs, à votre tour, si vous le voulez bien. Le sort va désigner celui qui prendra la parole le premier.

Une pièce monta en l’air et retomba.

Ce fut face.

Le côté choisi par René-Jean Pavart.

Les yeux de chef des Indépendants Regroupés se plissèrent un dixième de seconde.

Il se dressa de toute sa taille :

— Me permettez-vous, dit-il aimablement à son adversaire de commencer par une petite déclaration à ceux et celles qui nous regardent et nous écoutent.

— Je vous en prie, faites, dit Jean Samson, très digne.

Dans son bureau de la P.J., Charlie Badolini crispa les mains sur les accoudoirs de son fauteuil.

Il se laissa aller en arrière en soupirant :

Sur l'écran, René-Jean Pavart s'était embarqué dans une déclaration d'intentions ronronnante et classique…

— Dumont, dit le chef de la Brigade Mondaine, soyez gentil, il y a quelques coups de téléphone à donner.

Il brandit la main.

— Non, pas sur cette ligne ! J'attends Corentin.

Sa ligne directe grésilla très vite. C'était Corentin, comme attendu.

— Mort ! Ça alors, murmura Badolini. Et liquidé ! Par qui ?

À l'autre bout du fil, Corentin toussa :

— Je crois bien qu'on n'en saura jamais rien, Patron. Par Pavart ? Possible. Par Samson ? Possible. Par les services secrets, pour écraser dans l'œuf une sale affaire qui ne pouvait que nuire à tout le monde ? Possible encore…

Badolini roula des yeux avec des halètements de malade nerveux :

— En tout cas, fit-il doucement, une chose est sûre : Blainville est bien le coupable. Mais il n'a pas agi seul.

Il martela son bureau du poing.

— Bon Dieu ! gronda-t-il, quand je pense qu'on ne saura sans doute jamais la vérité.

— Bof, fit Corentin, au fond, on s'en fiche. Tout ce calme revenu après l'orage. Ça nous profite à nous aussi, non ?

— Vous avez raison, avoua le patron de la Brigade Mondaine. Nous aussi, la mort de Blainville nous arrange. C'est odieux à dire, mais c'est la vérité.

Il tendit la main vers une enveloppe disposée au milieu de son bureau et la déchira.

Les morceaux de la lettre de démission atterrirent dans la corbeille.

Marcel Piarotti blêmit et se secoua entre les deux agents qui lui passaient les menottes.

— Pas réglo, monsieur l'inspecteur, glapit-il. Je vous ai pourtant balancé les frères Cavalcanti. Ça compte, non ?

Corentin secoua la tête :

— Bien sûr. Imbécile. Mais il n'y a pas que ça. Achille Vassilikos pourrait s'intéresser à ton sort, crois-moi, s'il découvrait que tu as été l'appât pour l'arrestation des frères Cavalcanti. Tu n'auras pas de problème, côté santé personnelle, en tôle. De toute façon, tu ne crois pas que tu as intérêt pendant quelques temps à te mettre un peu à l'ombre. À moins que tu préfères finir rapidement dans un des beaux cercueils des Pompes-Funèbres Thanatos ?

— Mais, lui, Vassilikos, vous le laissez libre ? insista Piarotti, buté.

— Utile, rétorqua Corentin. On va le surveiller d'un peu plus près. Ça peut nous mener à des pistes intéressantes.

— En somme, le lampiste, c'est moi, gémit Piarotti, en se tordant les mains.

— Il en faut toujours un, non ? murmura Corentin.

Il fixa Piarotti de ses yeux noirs.

— Plains-toi… Je connais un chauve qui dort dans une chambre froide, à la morgue, lui.

Le Toulonnais se voûta :

— Et Manuela ? fit-il, pitoyable. Et notre affaire ?

Corentin tourna sur ses talons.

— Fini, ça aussi, je n'aime pas qu'on se fiche de moi.

Il se bloqua.

— J'oubliais. Le contenu de ton mini coffre à la fois collant et portatif, c'est pour nous.

— O.K., c'est d'accord, gardez les photos, fit Piarotti, qui préparait déjà ses remises de peine.

Boris Corentin reposa les journaux du matin sur son bureau « Débat d'un haut niveau ». « Samson-Pavart : un duel patte de velours. » « Match nul ! »

Dans leurs styles différents, tous les titres laissaient transparaître la même conclusion : un affrontement classique, sans coup bas. Dans la dignité…

Seuls, en fin d'article, l'*Aurore* et le *Quotidien de Paris* rappelaient qu'un incident avait retardé l'ouverture du face à face de dix minutes : un fou s'était jeté à travers le décor du studio. On ne l'avait pas retrouvé…

— Boris ? fit Brichot en se limant les ongles devant sa machine à écrire. Éclaire ma lanterne.

Qui a fait ça ?

Corentin soupira..

— Ça mon vieux, j'ai bien peur que ça ne se sache jamais ? Pavart victime sauvée in extremis ? Possible. Inventeur d'un fameux coup d'intox ? Possible. Samson blanc comme neige ! Possible. Coupable ? Possible aussi.

Il repoussa la pile de journaux.

— Incroyable, quand même, non ? À croire qu'il ne s'est rien passé du tout.

Et que Blainville n'a même jamais existé.

Brichot étudia l'ongle de son pouce droit :

— Tu crois qu'il a été liquidé, après avoir servi, et parce qu'il en savait trop ? Mais alors, par qui ? Quel parti ?

Ou par les deux ensembles ? D'accord entre eux pour tout étouffer ?

La lime à ongles se réactiva furieusement.

— Quand même, Boris, conclut-il. Tout ça me dégoûte.

Il s'arrêta, la lime en l'air :

— Tu n'as pas répondu à mes questions ? fit-il, sourcils contractés.

Corentin se leva et vint se pencher à son oreille :

— Faisons un pacte, Mémé, souffla-t-il. On ne parle plus jamais de cette affaire. Ça ne sert à rien. On ne saura jamais rien. Rien, tu entends !

— D'accord, fit Brichot. Mais où il est, à ton avis, ce Blanc disparu de chez Baba ?

Corentin se durcit, sans que Brichot puisse deviner si c'était sérieux ou non.

— Si on te le demande, dit-il, tu réponds que tu ne comprends pas de quoi on parle.

Il rit :

— Après tout, on a eu ce qu'on voulait, nous ? On est là et Ange et Jo Cavalcanti sont sous les verrous.

Brichot vérifia paisiblement que son ongle était limé, comme il le voulait. La lime alla retrouver son logement, dans la poche de poitrine du veston de tweed à moitié acrylique.

— Tu as raison. Après tout, c'est essentiel. Le reste, on s'en fout, non ?

Il rêva un peu derrière ses lunettes :

— C'est quand même un milieu très spécial, la politique, tu ne crois pas ?

Corentin hocha pensivement la tête :

— Tu l'as dit, Max. Mais ne le dis pas trop haut. Il y a des vérités qu'on a intérêt à garder pour soi. Surtout quand on est dans la police. Sinon, gare aux retours de manivelle…

L'infirmière se tourna vers Boris, attentive, un tendre sourire éclairant son beau visage fatigué.

— Tu me tues, murmura-t-elle.

Boris regarda rêveusement les rideaux de tergal rose qui voilaient la fenêtre, le papier à fleurs des murs, l'armoire, la commode. Tout un décor simple et coquet de fille célibataire au dernier étage d'un immeuble classique du quartier de l'Opéra.

Un refuge d'amour discret. Secret surtout. Exactement semblable, à quelques détails près, à ces centaines de chambres de filles belles et libres

où il était entré un soir pour faire l’amour, depuis des années, depuis qu’il se livrait à sa plus grande passion : les femmes.

Il reporta son regard sur le visage rose encadré de boucles folles tout près de lui. Il tira lentement le drap vers le bas.

La masse pleine et tendue de la poitrine apparut.

Il passa son bras sous la taille de la jeune femme qui se cambra pour l’aider.

— Tu es donc inépuisable ? reprit doucement l’infirmière.

Il sourit. Ses yeux noirs suivaient comme deux lasers les courbes de chair ondulante sous lui.

— J’adore l’amour, c’est tout, murmura-t-il d’une voix de gorge. C’est un crime ?

Elle se cambra un peu plus.

— Si c’est un crime, dit-elle dans un souffle, je veux bien passer ma vie en prison ici avec toi, pour ta punition.

Elle happa ses lèvres et ses bras vinrent s’enrouler autour de son dos avec lenteur.

TABLE



QUATRIEME

---

[1] Je me retire. Bonne chance pour le jeu sans moi.

[2] Reste tranquille, fils de chienne.

[3] Beaucoup de policiers vouvoient les prostituées en enquête. Surtout ceux de la Brigade mondaine. Témoin cette réflexion, authentique, d'une mère maquerelle voyant arriver des inspecteurs et disant à une de ses « protégées » : « C'est la Mondaine. Tu vois bien qu'ils nous vouvoient. »